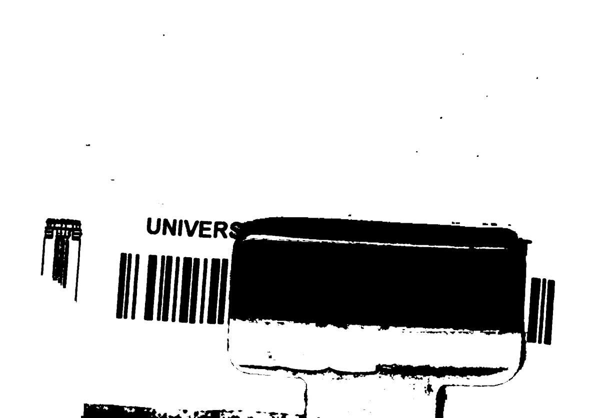

UNIVERS

LES
SOUPERS
DE
VAUCLUSE.

LES SOUPERS DE VAUCLUSE;

PAR M. R. D. L. de plusieurs Académies.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.
HORACE.

TOME TROISIEME.



A FERNEY,
Et se trouve A PARIS,
Chez BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille, hôtel de Coëtlosquet, N.° 20.

1789.



LES SOUPERS DE VAUCLUSE.

XX.e SOUPER.

LA MARQUISE.

SAINTRÉ, ce que vous nous avez raconté à dîner ne m'eſt pas ſorti de la tête; cela a l'air d'un conte plutôt que d'une vérité.

SAINTRÉ.

Je vous jure que la nouvelle eſt ſûre, & l'homme eſt fort connu.

DORIVAL.

C'eſt la matière d'un conte excellent

MADAME D'ERBY.

Vous n'en aurez pas les gants, car Saintré....

SAINTRÉ.

Ah! vous me trahiſſez, vous m'aviez promis......

MADAME D'ERBY.

Voyez le grand malheur, de manquer à de ſemblables paroles.

DORIVAL.

Puiſque le conte eſt fait, de grâce, voyons-le?

SAINTRÉ.

Il eſt broché à la hâte, & , de plus, j'ai un peu brodé le canevas.

LA BARONNE.

Voyons toujours.

SAINTRÉ *lit.*

LA JOURNÉE D'UN PARISIEN.

Tout fier de ſes coureurs anglais,
A *ſept heures* Cléon vole au bois de Vincenne,
Et perd un gros pari contre un vilain Jokais;
Juſqu'à *huit* il reprend haleine,

Fait encore une courſe, & crève ſon coureur ;
A *neuf*, à toute bride il revient à la ville,
Rencontre un Porte-Dieu, renverſe le Sonneur,
Eſt conduit, au haro d'une canaille vile,
Chez le Commiſſaire voiſin ;
Accuſe ſon cheval, à prix d'argent s'en tire ;
Arrive à *dix* chez lui. Pour paſſer ſon chagrin,
A *midi* chez Spurie il va chercher Zelmire :
Un Major l'occupait, Cléon prend de l'humeur ;
Il attend juſqu'à *deux*, &, las de ne rien faire,
Fait tapage. On dégaîne, un coup d'eſtoc l'enferre
Au bras ſeulement par bonheur.
Un Eſculape vient qui bande ſa bleſſure :
A *trois* Cléon chez lui trouve un tendron vermeil,
Auſſi-tôt le galant répare avec uſure
Le temps perdu, mais gagne outre meſure
Tout ce qu'on peut gagner avec gibier pareil ;
S'habille à *cinq*, à l'Opéra ſe montre ;
A *ſept* ne trouve plus ſa boîte ni ſa montre ;
A *huit* en achète à crédit ;
A *neuf* va jouer chez *Gerſure*,
Perd & gagne juſqu'à *minuit* :
A *deux heures* à ſec, engage ſa voiture,
Ses chevaux, ſes bijoux, ſes terres, ſes contrats
Sur ſa parole ; à *quatre*, à vingt mille ducats
Se monte ſon débet ; à *ſix* on le ramène,
Se maudiſſant de tout ſon cœur,
Le bras ſaignant, l'œil fixe, & le corps en ſueur ;

A *sept* Cléon se trouve au château de Vincenne....
Tant pis, cet homme aurait bien rempli la semaine.

MADAME DE CHANCEAUX.

En effet, vous ne nous aviez pas parlé du tendron, ni de l'opéra.

MADAME DE LINTZ.

Ni du Donjon de Vincenne.

SAINTRÉ.

Non, c'est ma broderie; le fait est que le héros de l'aventure s'en est allé, la même nuit, on ne sait où; mais j'ai trouvé plaisant de le faire ramener, au bout de vingt-quatre heures, au lieu où, la veille, à la même heure, il avait couru contre un jokais.

LE COMMANDEUR.

Le beau mérite à partager, que la vîtesse d'un cheval! encore si nous faisions de cette fantaisie un exercice, si nous prenions tant de peine pour former des chevaux à la course, & en faire un objet d'utilité & de commerce, je ne verrais point de ridicule à des courses faites sous ce double point de vue; mais imita-

teurs serviles des Anglais, nous ne prenons d'eux que leurs travers ; après, singes maladroits, par exemple, nous coupons la queue à nos chevaux normands, qui l'ont fournie & superbe, tandis que les Anglais n'écourtent les leurs, que parce qu'ils ont la queue de rat & dégarnie.

LE COMTE.

Je ne sais rien de plus comique que de voir un écuyer moderne perché sur son coursier, le corps en avant, les étriers à la housarde, ne portant pas sur la selle ; je me figure ces babouins qu'on promène par les rues, cramponnés sur des chiens.

L'ABBÉ.

Le Comte fait tableau, mais ce ne sont là que des ridicules ; moi qui suis bon citoyen, je trouve bien plus à redire à la manie, à la mode de préconiser l'Anglais à nos dépens : que signifie cet enthousiasme, qui avait, il y a quelques années, électrisé tous les cerveaux ? c'était à qui trouverait des qualités à ces insulaires, & des vices à notre nation qui, par sa

bravoure, ſa gaité, ſon induſtrie, ſon aptitude à tout, ſa franchiſe & ſon amour pour ſes maîtres, fait oublier ſa légéreté, le ſeul défaut né avec elle; encore a-t-elle le talent de le rendre aimable. Qu'eſt-ce, au contraire, qu'un peuple qui, ſombre par tempérament, féroce par habitude, orgueilleux & inſolent dans la proſpérité, timide dans l'adverſité, fait trembler ſes ſouverains, les précipite du trône, les égorge, déchire ſes propres entrailles, &, le nom de liberté ſans ceſſe à la bouche, ne commet tant d'excès, de meurtres & de brigandages, qu'avec les fers qui cicatriſent ſes mains? Comment ces pirates ont-ils uſurpé l'empire des mers? en violant tous les droits, ceux même reſpectés par les nations que nous nommons Barbares; auſſi l'Europe a-t-elle ouvert les yeux; auſſi le jour de la vengeance eſt-il venu; j'oſe le prédire, oui, la corruption publique du Parlement a entraîné celle de la nation; mais l'énergie qui la caractériſe (car à travers tant de vices, il brille

quelques vertus) va la porter aux partis les plus violens ; & vous verrez les Anglais, dans l'impuissance de nous faire tout le mal qu'ils nous souhaitent, tourner contre eux-mêmes, des armes que nous aurons émoussées, mais que leur rage aiguisera aux dépens de leurs Ministres, de leurs adhérens, peut-être même.... Plus la victime est élevée, plus ce peuple met sa gloire à l'abattre. Le parti terrassé est, en ce moment, un lion à la chaîne ; mais malheur au parti contraire, si, dans l'accès, un des anneaux vient à se rompre !

LA MARQUISE.

Comme la haine rend éloquent ! l'Abbé, vous n'avez pas envie d'aller manger du puding à Londres.

L'ABBÉ.

Non, en vérité, aille qui voudra humer les brouillards de la Tamise, & la vapeur du charbon de terre ; il est ridicule de quitter un aussi beau ciel que le nôtre, pour aller s'enrhumer, s'ennuyer, s'exposer à la brutalité d'une canaille sans

frein ; pour quoi voir ? des gens qui nous déteſtent & nous le témoignent ſans gêne, & dont la haine jalouſe n'a pour objet que la beauté de notre climat, la fertilité variée de notre ſol, les ſuccès & les produits de notre induſtrie, & les qualités brillantes de notre nation.

LE CHEVALIER.

Fort bien, l'Abbé, cela s'appelle ſoutenir vigoureuſement ſon opinion ; ſavez-vous à quoi je compare les Miniſtres Anglais, en ce moment ? au loup que ſes camarades envoyèrent, une nuit d'hiver, par un temps de neige, dans une cour de métairie, où était un cheval mort que le fermier avait laiſſé pour appât. Le loup émiſſaire, fin & défiant de ſa nature, rôda longtemps, fit le guet, examina ſi tout était tranquille dans la ferme ; enfin, raſſuré par le ſilence profond qui régnait partout, il alla faire ſon rapport à la troupe affamée qui le ſuivit, & ſe jeta avidement ſur le cadavre ; mais, à peine en fonctions, les portes ſe fermèrent, & les

gloutons se trouvèrent pris : le premier mouvement fut de chercher à s'échapper; mais, convaincus bientôt qu'il y avait impossibilité, & les mâtins de la ferme paraissant, ils cerclèrent le malheureux émissaire qui les avait attirés dans le piége, & le mirent en lambeaux.

LE COMMANDEUR.

Je n'ai pas voulu interrompre les vigoureuses sorties qu'on vient de faire contre les Anglais, le patriotisme semble les avouer; mais qu'il me soit permis de dire qu'il se trouve en opposition avec la justice & l'expérience. Pendant la dernière guerre, ce style & cette touche exaltée eussent trouvé moins de contradicteurs; mais ce jugement sévère eût toujours trop visiblement porté l'empreinte de la fermentation du moment; ne choisissons jamais l'époque d'une guerre, pour juger notre ennemi. Avant celle qui a humilié l'Anglais, j'ai vu le peuple, à Londres, agité de la passion de dominer exclusivement sur les mers; il ne nous haïssait guère plus que les autres nations de l'Eu-

rope qui pouvaient lui disputer le trident ; mais le Français visitant davantage les étrangers, &, confessons-le, ne portant pas toujours, hors de chez lui, le ton ni les mœurs qui gagnent les cœurs, se trouve plus exposé aux brusques saillies du peuple qu'il n'apprécie pas assez ; un crocheteur Anglais sait & sent qu'il est un homme, & croit en valoir un autre ; il regarde avec mépris le petit maître musqué qui ose le dédaigner ; si celui-ci s'en offense, le grossier, mais robuste mangeur de rosbeef, lui offre la preuve que deux bons poings peuvent rétablir amplement l'équilibre, & que lorsqu'on n'est pas fort, il ne convient pas d'être insolent. Nous n'aimons pas ces sortes de leçons, & nous en faisons un crime au professeur ; eh bien ! nous avons plusieurs provinces en France, notamment la basse-Bretagne, où l'on trouve aussi fréquemment qu'en Angleterre, de ces vigoureux maîtres d'école, qui n'entendent pas plus raillerie que les riverains de la Tamise.

Quant aux gens d'un rang ſupérieur, ils ſont par-tout les mêmes, & accordent eſtime, bienveillance & admiration à qui la mérite, ſous quelque climat qu'on ſoit né. L'Anglais a de l'ambition, de l'orgueil, peut-être un peu de dureté extérieure; mais ces défauts ſont compenſés par des vertus ſolides: il eſt généreux, bienfaiſant, & la fierté de ſon ame lui donne l'énergie qui conduit aux grandes choſes. Voilà du moins comme j'ai vu les honnêtes gens en Angleterre. Aujourd'hui même, le peuple ſe rapproche de nous, un moment d'adverſité ſemble avoir déſſillé ſes yeux, & le traité de commerce qui vient d'être conſommé entre les deux nations, doit achever de les convaincre qu'une union ſincère peut ſeule leur aſſurer un bien que la force ne procure jamais, & que la rivalité éloigne toujours. Les North, les Sandwich, ſentaient cette vérité; mais il était réſervé à un jeune Miniſtre de la démontrer, & de terraſſer le vieux coloſſe des préjugés.

L'ABBÉ.

Vous avez cité là un Lord, qui me rappelle que la ville de son nom fut pillée, en 1457, par les Français, qui y firent une descente; cela prouve au moins qu'on peut en faire.

LE CHEVALIER.

Votre anecdote m'en rappelle une plus moderne : Un de ces Français qu'on compare à l'écume sortie de la marmite qui bout en France, récitait à Londres, devant Wilkes, alors fameux par son insurgence, un poëme contre les Anglais. Il débuta par ce vers-ci :

O barbares Anglais ! dont les cruels couteaux .....

La mémoire lui manquant, Wilkes fit le second.

Coupent la tête aux Rois & la queue aux chevaux :

SAINTRÉ.

Bravo, l'Anglais n'est pas ordinairement si gai.

LA BARONNE.

Messieurs, je n'aime pas plus que vous

les Anglais ; & c'eſt pour cela que je ſuis fâchée que nous leur faſſions l'honneur de nous entretenir d'eux ſi long-temps ; allons, Dorival, nous avons un peu négligé votre Zamire.

DORIVAL.

C'eſt une revanche ; car à l'époque où nous en ſommes reſtés, elle me négligeait un peu auſſi ; elle était à la campagne, pouvait m'écrire, & n'y ſongeait pas ; je l'agaçai par ce billet rimé.

(Il lit.)

Partez, mes vers, allez trouver Zamire,
Retracez mes déſirs & peignez mon ardeur ;
Vous connaiſſez la route de ſon cœur,
Aiſément vous y pouvez lire.
Eſt-il toujours ſenſible à mes accens ?
Ce cœur eſt-il toujours le même ?
Fait-il toujours ſon bien ſuprême
De partager ce que je ſens ?
Jadis il y mettait ſa gloire ;
Mais, hélas ! il a pu changer.
Un cœur trop ſûr de ſa victoire
Peut finir par la négliger.
Ah ! faites ceſſer mes alarmes......
Mais ſi je dois verſer des larmes ;

Adoucissez votre pinceau,
Flatteuse illusion, sur ce triste tableau,
Séduis-moi, je le veux, j'ai besoin de tes charmes.

MADAME DE CHANCEAUX.

Eh bien! ces vers-là ne sont pas merveilleux, & ils m'auraient fait impression: quand vous voulez nous tromper, vous fardez davantage votre marchandise; eûtes-vous réponse, & favorable?

DORIVAL.

Vous allez en juger; je reçus ce poulet sur un éventail bien empaqueté, auquel on me priait de faire mettre un papier.

* Novice encor dans l'art des vers,
J'essaie en tremblant ma musette;
Oui, je tremble & suis inquiète,
J'en ai mille sujets divers.
Un quatrain, une chansonnette,
Encor passe; mais de l'amour.....
Une épître & puis du retour.....
En voilà trop dans un seul jour
Pour me faire tourner la tête.

MADAME DE LINTZ.

Pas mal, pour un enfant, il y a de l'ai-

ſance & du naturel dans ces vers ; ils ne dûrent pas vous déſeſpérer ?

Dorival.

Il me fallait du poſitif.

Madame d'Erby.

Elle y viendra; en attendant, le Comte nous doit ſa treizième lettre.

Le Comte.

Elle n'eſt pas gaie ; j'étais fatigué dans ce moment, & je commençais à m'ennuyer. (*Il lit.*)

Treizième Lettre du Comte.

13 Mars 1777.

« Nos répétitions & nos tracaſſeries continuent, ma belle pupille ; j'en ſuis bien las, qu'allais-je faire ſur cette galère ? j'ai manqué à tout envoyer promener hier ; la réflexion m'a arrêté, il faut faire contre fortune bon cœur ; d'ailleurs cette jeune enfant m'intéreſſe à la réuſſite de la pièce qu'elle joue, & où elle joue d'une manière ſurprenante : elle met un cœur à ſon entrepriſe qui me donne le courage néceſſaire

pour aller jusqu'au bout. Je l'ai surprise, hier matin, qui avait mis une glace par terre, & qui déclamait & gesticulait devant; voilà aimer le métier.

Sans me mal porter, il me manque quelque chose au physique, & je soupçonne que ce vide vient de l'inanition du moral. Croiriez-vous que ce pays-ci est tel, qu'il faut que je m'enveloppe d'une triple écorce, pour ne pas encourir le ridicule d'affecter de l'esprit & des connaissances? que, s'il m'échappe de me servir d'un terme d'art, qui me sera plutôt venu que son synonyme, on me regarde comme un pédant, & je suis réduit à parler de la pluie & du beau temps, pour ne pas gendarmer contre moi les gens qui ne s'occupent que du baromètre? Pour ne pas entiérement me rouiller, je m'amuse & me dédommage par quelques petites misères que je tiens en porte-feuille. Voici une fable, en attendant d'autres bagatelles semblables, & un impromptu, que je fis l'autre jour, en donnant une collation, dans mon jardin, à des Dames. Concevez,

chère Pouponne, combien mon exiſtence eſt reſſerrée, bornée & gênée ici; moi qui ſuis franc, aimant à me répandre, ne tracaſſant jamais, laiſſant tout le monde être ce qu'il veut, je ſuis continuellement obligé de m'obſerver, & d'être ce que je ſoupçonne qu'on veut que je ſois: ce n'eſt pas que le ridicule que les ſots jettent à tort & à travers ſur ceux qui ne ſont pas de leur bord, m'effraie, quand la ſoćiété eſt au moins mi-partie; mais il y a ſi peu d'appréciateurs ici, que déplaire aux ſots, c'eſt quaſi déplaire à tout le monde; au reſte, c'eſt le mot de Phèdre: *Mon mal vient de plus loin.* Vous m'entendez; il était décidé, même avant mon arrivée, parmi certaines gens, que j'aurais au moins des ridicules; ils enragent aſſez de n'avoir pas trouvé de vices, & ſur-tout, de ne pouvoir m'entamer ſur mon état. Il faut remplir ma tâche du mieux que je pourrai, peut-être cela me fournira-t-il un titre pour obtenir ce qui m'a été promis; cet eſpoir me ſoutient dans la carrière épineuſe que je parcours, contre les dé-

goûts du local ; trop heureux un jour, d'avoir assuré, à ce prix, la fortune & la tranquillité de ma famille, de m'en trouver rapproché pour le reste de ma vie, & des amis qui valent bien des parens. Ma chère pupille est accoutumée depuis long-temps à cette adoption, & aux sentimens tendres & durables qu'elle est faite pour inspirer, & dont j'ai toujours un nouveau plaisir à l'assurer. »

MADAME DE CHANCEAUX.

Mon pauvre Comte, votre humeur venait de ce qu'on vous faisait jouer la comédie malgré vous, de ce que votre élève était trop jeune, & vos autres femmes pas assez ; avouez la dette ?

LE COMTE.

Je vous jure que j'étais bien éloigné d'avoir des desseins sur mes camarades femelles, eussent-elles été belles comme Vénus !

MADAME DE LINTZ.

Et la fable & l'impromptu ?

LE COMTE.

Je n'ai pas gardé copie de la fable ; mais je vais tâcher de m'en souvenir ; vous vous rappelez cette amie que j'ai perdue en Corse, elle avait à se plaindre de quelques ingrats qu'elle avait la délicatesse de ne point nommer ; c'est le sujet de la fable. (*Il lit.*)

LE LIS DU DÉSERT,

FABLE.

Dans un désert aride, à travers les épines,
Le pavot, le chardon, la ronce & le chiendent,
Au milieu de quelques ruines,
Transplanté par accident,
Un lis, moitié d'ennui, moitié de sécheresse,
Sur sa tige languissait,
Et chaque jour dépérissait ;
Cependant, malgré sa faiblesse,
Son calice courbé par fois se redressait :
Alors l'odeur plus que divine,
Dès les premiers rayons du jour,
Embaumait la plage voisine
Jusqu'au temps où Phébus, en achevant son tour,
Embrasait l'humide séjour ;
Les plantes du canton, parasites & viles,
Rebut du sol qui les porte à regret,
Ne remplissaient les airs que de cris inutiles.

Jaloufie en vain murmurait,
Du lis de toutes parts l'odeur les pénétrait,
Même elle parvint jufqu'à Flore,
Et fauva le lis délicat.
Baigné des larmes de l'Aurore,
Il reprit fon premier éclat,
Et bientôt tranfplanté des mains de la Déeffe,
Il ne ceffa d'embaumer l'air,
Tandis que la rampante & méprifable efpèce
Sécha fur pied dans le défert.

MADAME D'ERBY.

Et l'impromptu?

LE COMTE.

Je donnais une collation dans mon jardin, le vent y avait fait du ravage; il s'y trouvait, entre autres femmes, cette amie qui eft le Lis de la fable, & la petite Nanine. Je brochai cette misère ci:

Ici l'Aquilon furieux
Détruifait l'empire de Flore,
Les Zéphirs s'éloignaient des lieux
Où les fleurs n'ofaient plus éclore.
Zéphirs & fleurs fe font fentir,
Qui ranime ainfi la nature?
On refpire fous la verdure
Odeur d'amour & de plaifir.

Belles, les Dieux suivent vos traces;
Ils se partagent vos beaux jours,
Et sur-tout se trouvent toujours
Où sont les Muses & les Grâces.

LA BARONNE.

Fort bien; mais votre jardin n'en était pas moins sec: sortez-nous des broussailles de votre Corse, & lisez-nous la réponse de Pouponne; c'est nous ramener au milieu des roses.

LE COMTE.

Pour celle-ci, il me faudrait plus qu'un éventail; mais mes amis me connaissent, & je les prie de rabattre les quatre cinquièmes des cajoleries d'une enfant trop reconnaissante, & encore plus prévenue, qui croit écrire à son père, & pour lui seul.

LA MARQUISE.

Préface inutile, mon cher Comte; en vous réduisant à votre juste valeur, nous serons tous contens, j'en suis sûre. Allons, l'Abbé, tirez vos lunettes.

L'ABBÉ.

Je suis prêt, & ne trouve jamais qu'un défaut aux lettres de Pouponne.

MADAME D'ERBY.

C'eſt d'être trop courtes.

LA MARQUISE.

Cette réflexion m'en fait faire une autre, mais qui eſt chagrinante; nous ſommes à la veille de perdre le tuteur, & Meſdames de Lintz & d'Erby; mes inſtances ont dû céder à leurs motifs, il ſerait inhumain de retenir Saintré: mon avis eſt que nous liſions encore quelques lettres du Comte aujourd'hui, & autant demain.

LE COMTE.

Vous pourrez alors finir notre correſpondance de Corſe après-demain.

LA MARQUISE.

Eh bien! l'Abbé, liſez-nous d'abord la réponſe de Pouponne.

L'ABBÉ *lit.*

Douzième Lettre de Pouponne.

» O mon ami! armez-vous de patience; vous avez dû vous attendre à des orages avec les gens que vous m'avez peints; c'eſt de l'exercice à votre philoſo-

phie, & vous avez trop bien commencé pour vous arrêter à des misères. Du courage, ne fût-ce que pour cette jeune Corse, que vous me rendez intéressante. La pauvre petite! comme elle a envie de réussir! telle que vous la dépeignez, ce doit être une aimable enfant, & je ne suis pas surprise que la Baronne lui dise des duretés de bon cœur. J'ai demandé Nanine à Rosbif, & j'ai reconnu la scène d'après nature. Le rôle de Nanine, comme vous le dites, se joue tout seul; avec de la figure, même de la timidité, l'âge, la douceur, l'intéressant s'y trouvent: il y aurait quelque chose à dire sur les gestes & la prononciation, que cela ne choquerait pas; encore des gestes n'en faut-il presque point: mon Dieu! que je voudrais bien être hirondelle pour aller à Bastia par-ci par-là, sur-tout le jour de la pièce; mon cher tuteur, vous avez bien besoin de cette petite dissipation, à ce qu'il me paraît, & je serais tentée de vous gronder, si je n'en avais perdu le droit. Quoi! vous, ce philosophe tranquille,

accoutumé aux événemens de la vie, même à ses revers, qui, par la fermeté de son ame & le secours de ses principes, a toujours surnagé sur le torrent des misères humaines (c'est une phrase à vous)? Vous, mon ami, qui m'avez dit cent fois, que vous étiez habillé de toile-cirée, vous êtes sensible à l'opinion, ou plutôt au bavardage des caillettes & des automates de votre Bastia; car pour avoir une opinion, je vous ai ouï dire qu'il fallait avoir des idées, des connaissances & un caractère, & tous ces gens-là me paraissent des échappés de la tour de Babel. Ne mettez-vous pas trop d'importance à ce qui ne me paraît mériter que votre mépris & votre persiflage? Allons, Démocrite moderne, prenez Bastia pour Abdère; s'ils vous croient fou, vous avez tant de moyens de leur prouver qu'ils ont plus besoin d'Hippocrate que vous. Riez, mon ami, riez à la journée, laissez-vous déboutonner, vous n'y perdrez rien, battez en ruine leur ignorance; je vous ai vu quelquefois ballotter si légérement des merveilleux

veilleux à prétentions, avez-vous donc perdu ce secret que nous vous avons tant envié ?....... Vous pédant, ô pécores! quel blasphême! vous que le pédantisme fait fuir aux antipodes! Vous qui prêchez sans relâche contre cette manie de tout savoir ou d'y aspirer..... Votre fable est légère & bien versifiée. Votre esprit était libre quand vous la fites, & j'ai cru y reconnaître une application indirecte à quelques-uns de vos plats Abdéritains.....

Votre impromptu est tout ce qu'on peut tirer de la circonstance ; mais vous avez des Muses? Je vous trouvais assez heureux d'avoir des Grâces : expliquez-moi cela ; car enfin si vous avez quelques femmes qui sachent un peu plus que médire & jouer, vous voilà sauvé, jusqu'à ce que vous puissiez revenir dans le sein de votre famille & de vos amis, y répandre la joie, la confiance & l'instruction. Vous n'y trouverez ni des pédans ni des censeurs; on y rend hommage..... & vous jouirez à votre retour de l'effusion de tous les sentimens que ces qualités ont

fait naître & entretiennent dans le cœur de vos amis, & ſur-tout de votre pupille. »

LE COMMANDEUR.

Quel fonds de raiſon & d'inſtruction! cette fille eſt étonnante, & toujours nouvelle; ma foi, mon ami, pareilles louanges ſortant d'une bouche auſſi jolie, & aſſaiſonnées avec autant de grâce & de naïveté, ſont bien faites pour inſpirer un peu d'amour-propre à l'heureux mortel qui s'en voit l'objet : j'avoue que la tête m'en tournerait, & je ſuis impatient d'entendre de quel ſtyle vous avez répondu à cette délicieuſe épître.

LA BARONNE.

Le Commandeur prend feu, Marquiſe, cela vous regarde.

LA MARQUISE.

On le prendrait à moins, en ſa place je ſerais un volcan; mais continuons la lecture. A la quatorzième lettre.

LE COMTE.

Cette lettre-ci répond à la neuvième de

ma pupille, dans laquelle elle me mandait qu'elle avait vu les enfans d'un de mes meilleurs amis. Il n'est guère possible de mettre une suite parfaite dans une correspondance aussi hachée. Nous étions quelquefois cinq à six semaines sans recevoir de bateaux, de sorte que le même jour nous apportait souvent cinq ou six lettres de la même personne; &, pour être au courant, il faudrait que je vous lusse quelques-unes des miennes de suite.

Quatorzième lettre du Comte.

25 Mars.

« Que les enfans de mon ami sont heureux, ma sensible & obligeante amie, ils vous ont vue, ils ont imprimé le baiser de l'amitié sur votre belle bouche, ils ont serré votre main caressante, l'aîné sur-tout; je lui envie plus ce plaisir qu'au cadet, parce que je suis sûr qu'il en a senti le prix. Je reconnais effectivement l'un à sa réponse, l'autre à sa légéreté; mais j'espère que le parallèle flatteur que vous faites, sera complet: au brillant de sa mère,

il joindra sa douceur & sa bonté. Leurs père & mère en acceptent l'augure, dût-il leur en coûter quelques soins; ils s'y attendent : trop heureux si l'éducation qu'ils comptent leur donner, les préserve des piéges des passions !

J'ai confié mes cahiers à un père qui a les mêmes vues que moi; quand il me les aura rendus, je compte bien les continuer, ce sera l'occupation de mon automne, ce doit être la saison des fruits; hélas! je tremble d'avance, en voyant s'approcher l'époque où j'aurai à mettre mes principes en pratique, moi qui ai surpris vingt fois mon cœur aux prises avec mon esprit! il est si naturel, il est si doux de s'attacher à ce qui est aimable! Cette chaîne commence par des fleurs, on n'en redoute pas l'étreinte; l'illusion a un terme, un coup de lumière éclaire ce lien qu'on a cru fragile, on en voit le danger, on s'agite, on en rompt avec effort les nœuds illégitimes; mais qu'une pareille victoire coûte souvent de larmes & laisse de regrets! regrets qu'il faut

encore étouffer, comme tout ce qui peut faire rougir la vertu.

Votre réflexion est charmante; il y a une bonne pièce à faire, elle le serait déjà? mais il ne faut pas fournir des armes contre moi. Je regrette votre sensitive, c'étaient vos armes parlantes, & vous avez en effet à vous reprocher sa mort: il ne faut jamais d'eau chaude aux plantes abritées & environnées d'une atmosphère tempérée. Vous voyez que vos basilics se sont bien trouvés de n'avoir pas été *mignotés* comme votre sensitive: les plantes sont comme les enfans, il faut quelquefois les oublier, ou du moins en faire semblant.

La Corse n'a rien de particulier à son sol; je ne peux vous apporter un jour que de beaux cédrats, un mussoli vous conviendrait mieux; ils sont, comme vous, alertes, amateurs de leur liberté, gais & jolis; mais il est très-rare de les conserver dans la route. Dites à Biron que son bon cœur intéresse le mien, & que je lui tiens le plus grand compte de son attachement

& de celui qu'elle a pour vous ; il me tarde au moins autant qu'à vous, ma belle amie, d'aller vous dire tout celà, & de paraître un matin dans votre alcove, avec les premiers rayons du ſoleil, conduit, bien entendu, par votre tante ; que dis-je ? les premiers rayons du ſoleil n'y auront pas encore pénétré, ceux de l'aurore les devancent toujours. »

Celle-ci répond à la dixième lettre de Pouponne, qu'il eſt néceſſaire que je vous liſe, ſans quoi vous ne comprendriez pas ma réponſe. (*Il lit la dixième lettre de Pouponne, qui ſe trouve dans le XVIII. Souper.*)

Actuellement ma lettre va devenir intelligible.

Quinzième Lettre du Comte.

1.er Avril.

« Chère Pouponne, votre ſanté m'alarme, je vous crois plus malade que vous ne le ſoupçonnez ; il y a chez vous un fonds d'humeur qui exigerait, en bonne règle, l'émétique, ſans votre délicateſſe

naturelle; mais, au moins, prenez quelques précautions; après un gros rhume, il reste toujours quelques levains qu'il faut évacuer. Je sais que ce n'est pas vous plaire que de vous conseiller des remèdes; mais, au moins, que je vous sois utile, cela me consolera du malheur de ne vous être rien de plus.

Ce pays-ci ne fournit pas même matière à gazette, il ne m'arrive rien d'intéressant pour vous; mes plaisirs sont si ordinaires! c'est à vous à faire vivre notre correspondance; j'ai toujours trouvé la vôtre charmante, sur-tout par sa variété, & c'est avec la plus grande vérité, ma chère pupille, que je vous assure qu'elle fait l'adoucissement de mon exil, mais il n'est pas de beaux jours sans nuages. Je vous embrasse tendrement & fais les vœux les plus sincères pour le rétablissement de la santé de l'intéressante Pouponne. »

MADAME D'ERBY.

Ah! Comte, je ne vous pardonne pas cette réponse, elle est d'une sécheresse...

LA MARQUISE.

Moi, je la trouve fort en place, la jeune personne la méritait par son épître; j'adore le motif de son humeur, mais j'en blâme la saillie; c'est même de ses lettres, celle où je l'ai le moins reconnue. Sa touche, délicate & sensible, fait place à une teinte d'amertume que rien n'adoucit.

LE COMTE.

Ah! Mesdames, grâce pour une saillie, comme vous l'appelez, & permettez-moi, pour la justification de l'aimable boudeuse, de vous relire le correctif qu'elle se hâta de m'adresser; vous verrez quelles ressources nous ménage un bon cœur. (*Il lit:* Je n'entends rien, mon cher tuteur, &c. *Voyez le XVIII.e Souper, onzième lettre de Pouponne.*)

LA BARONNE.

Vous avez raison, on ne peut vouloir de mal long-temps à une jeune personne aussi intéressante.

MADAME D'ERBY.

Oh! si elle était là, je lui sauterais au cou.

LE COMMANDEUR.

Je me hâterais, d'honneur, de partager cette manière de lui pardonner; mais, Marquiſe, qu'a donc Saintré? il épuiſe toutes les carafes; la fontaine de Vaucluſe ne ſuffirait pas même à le déſaltérer. Il fera de mauvais vers; Caſtalie, l'Hypocrène & toutes les ſources des monts ſavans ne ſont qu'une fiction ingénieuſe pour figurer la pureté du ſtyle & la fraîcheur de l'imagination; mais ſoyez ſûrs que les poëtes grecs buvaient des bons vins de l'Archipel; je n'ai pas foi aux buveurs d'eau, & je m'apperçois que, lorſque ma ſanté exige le régime de Dumoulin, les Muſes déſertent mon cabinet.

SAINTRÉ.

La promenade d'aujourd'hui m'a beaucoup échauffé; votre ſol & vos rochers renvoient une chaleur calcinante.

LA MARQUISE.

Commandeur, eſt-ce que vous n'auriez pas exhalé votre humeur contre les grenouilles des marais de la Phocide, dans

quelques couplets? C'est assez votre genre, & cela terminerait gaiment la soirée.

LE COMMANDEUR.

Oui, mais toujours en commençant par les deux divinités favorites que j'ai chantées sur toutes sortes de tons; & je crois que, dans les couplets dont je vais tâcher de me souvenir, il y a un peu de tout ce que vous demandez.

(Il chante.)

AIR: *du Vaudeville de la Rosière.*

Amis, je vais chanter les Dieux,
Les Dieux qui règnent sur mon ame;
C'est le charme de ces beaux lieux
Qui vient y réveiller leur flamme.
Chantons Bacchus, chantons l'Amour,
Et que chacun d'eux ait son tour.

Dans le séjour des Déités,
Toi qui fais danser la marmotte,
Momus, viens battre à mes côtés
La mesure avec ta marotte;
Et si mes tons sont trop grivois,
Siffle, & donne-m'en sur les doigts.

Laissons la morale aux Savans,
Tout doit être physique à table.

La table réveille les sens,
Et la morale les accable.
Aimer, boire & chanter en choeur
Fait jouir l'esprit & le coeur.

Un banquet, ainsi qu'un jardin,
Offre boutons & fleurs écloses;
Les talens en font le dessin,
Belles, vous en êtes les roses.
Talens, brillez sans vanité;
Vous, beautés, régnez sans fierté.

Laissons là-haut crier Jupin,
Noyer l'un, mettre l'autre en poudre;
Bonne chère, beaux yeux, bon vin
Ont toujours gardé de la foudre.
Bacchus avec elle est d'accord,
Et jamais buveur n'en est mort.

Mais j'ai beau chercher parmi nous
Le brillant époux d'Erigone,
Au lieu de bachiques glouglous,
De l'eau claire sort de sa tonne;
C'est cette eau, Dieu des rimeurs froids,
Qui devient glace sous leurs doigts.

Pourquoi, Momus, frapper les miens?
Ai-je fait rougir la décence?
Je te comprends. Ah! Dieu des riens,
D'Apollon tu prends la défense.

Depuis que vous êtes à l'eau,
Vous n'avez à deux qu'un grelot.

Un buveur d'eau n'eſt pas mon Saint ;
Moi, je lui déclare la guerre,
Et je ſoutiens que ſans le vin
Un rimeur ne s'échauffe guère.
J'ajoute, & je chante en chorus,
Qu'Amour grelotte ſans Bacchus.

Pauvre buveur eſt pauvre amant,
C'eſt de Cythère la chronique.
Quel eſt le plus froid élément ?
C'eſt l'eau, le fait eſt ſans réplique.
Belles, parlez. A certain jeu
Aimez-vous mieux l'eau que le feu ?

C'eſt le feu qui ſort de vos yeux
Lorſque le plaiſir vous anime ;
Le déſir des cœurs amoureux,
Le feu de leurs ſoupirs l'exprime.
Deux amans ſe ſerrent la main,
Ce feu-là fait trembler ſoudain.

Anacréon buvait ſans eau,
Horace ſablait le Falerne.
Si vous voulez du plus nouveau,
Liſez l'Ecole de Salerne.
De l'Amour fait-on le tableau,
Son attribut eſt un flambeau.

L'eau, que je fronde avec raiſon,
Fut toujours du feu l'ennemie,
Elle l'éteint; c'eſt le poiſon
Et de l'amour & du génie.
Aimons chaudement, buvons pur,
Je crois mon ſecret le plus ſûr.

Vous croyez que de mon ſujet,
En prêchant, j'ai perdu la piſte.
Mes amis, l'un & l'autre objet
Ont toujours été ſur ma liſte.
L'Amour & Bacchus en refrain,
Belles, c'eſt vous & le bon vin.

SAINTRÉ.

Monſieur le Commandeur, je ne conviens pas de tous les principes, encore moins des applications de votre chanſon; au total, je ſuis le premier à applaudir au genre, & à la gaité qui y règne.

LE COMMANDEUR.

Voilà le bon eſprit, mon ami; quand on prend auſſi galamment la plaiſanterie, on eſt homme de bonne ſociété, on en fait le charme, & l'on en eſt recherché & eſtimé. Ne me ſachez pas mauvais gré de quelques malices de l'ancien temps, je

n'éprouve que ceux dont je veux faire mes amis.

SAINTRÉ.

L'épreuve me flatte sensiblement; mais ne la faites pas durer long-temps.

LE COMMANDEUR.

Non d'aujourd'hui pour la vie, & cet embrassement en est le gage. (*Il embrasse Saintré.*) Allons nous coucher là-dessus; l'amitié procure des songes aussi agréables que l'amour, & un réveil bien plus serein.





XXI.e SOUPER.

LE CHEVALIER.

MARQUISE, vous avez-là une charmante voisine, à l'Isle; vous vous êtes avisée bien tard de nous faire faire sa connaissance.

LA MARQUISE.

Par une excellente raison, c'est qu'elle n'y est que depuis quelques jours; & vous m'avouerez que les chaleurs excessives qu'il a fait jusqu'à présent, ne nous ont pas permis de sortir le matin.

LE COMMANDEUR.

Mademoiselle de B.....a cette sorte d'esprit qui plaît à tout le monde, parce qu'il n'empiète sur personne; elle permet aux autres d'avoir le leur; sa saillie est fine, sans prétention; elle a le mérite de l'à-propos, sans la gêne de la recherche, & ses vers ont cette tournure, ce qui est

un grand mérite aujourd'hui, que la disette rend précieux & alambiqué.

MADAME DE CHANCEAUX.

Aussi mon Berger m'a-t-il fait une infidélité en faveur de cette Muse.

LE CHEVALIER.

Au moins, ma Bergère, conviendrez-vous que la circonstance fait mon excuse. Mademoiselle de B.... m'ayant demandé un exemplaire des Tableaux de la Nature, je ne pouvais guère les lui envoyer sans un mot honnête; de Poëte à Poëte c'est l'usage.

LA BARONNE.

O Messieurs! vous ne manquez jamais d'excuses pour pallier vos fredaines. Voyons les vers, c'est leur style qui décidera la question.

LE CHEVALIER.

Madame de Chanceaux les a, ce mot seul doit me justifier.

LA BARONNE.

Pas entiérement. Lisons toujours.

MADAME DE CHANCEAUX.

J'avoue que sa confiance m'a désarmée, & que je n'ai vu que de la galanterie dans ses vers : au surplus, vous allez en juger.

(*Elle lit.*)

Quand les oiseaux, sous le feuillage,
Ont chanté la fin d'un beau jour,
Le Berger retourne au village,
Et, joyeux, il chante à son tour.

Ainsi charmé du ton facile
Qui règne en tes écrits divers,
Hier, en regagnant la ville,
Comme toi je faisais des vers.

Comme toi ?.... Non, tu nous effaces,
Sexe délicat, j'en conviens;
Près de la mollesse & des grâces
La force & l'esprit ne sont rien.

Mon hommage est sans imposture,
Ces aveux ne sont pas nouveaux;
Je les offris à la Nature
Quand j'osai tracer ses tableaux.

Dans mes rimes je les répète,
Ces aveux si chers aux amours;
Mais ce qu'affaiblit ma musette,
Tu nous le prouves tous les jours.

MADAME DE LINTZ.

Madame de Chanceaux a raiſon, cela n'eſt que galant; permis à nos Bergers d'être infidèles en propos.

MADAME D'ERBY.

Oui, mais les propos ſont la préface du livre, & ces Meſſieurs ſont bientôt à la table.

LE COMMANDEUR.

Ce n'eſt pas toujours notre faute, l'expérience vous l'apprendra.

SAINTRÉ.

Madame la Marquiſe, il y a long-temps que vous ne nous avez rien donné du porte-feuille du Marquis, c'eſt un larcin que vous nous faites. Il vous reſte ſurement encore quelque choſe.

LA MARQUISE.

Oui, mais c'eſt qu'il eſt toujours queſtion de moi. Le Marquis m'attendait en Allemagne, où j'allai le joindre il y a quelques années. Je devais mener mes deux enfans; la longueur de la route

m'effraya, fur-tout au cœur de l'hiver. Je fis le voyage feule ; mais ce font de petits détails de ménage qui n'intéreffent que les acteurs.

LE COMMANDEUR.

Et vos amis ne font-ils pas du nombre ? Vous craignez donc d'ajouter à nos plaifirs, vous qui nous en comblez depuis que nous fommes ici ? Donnez, nous voulons bien nous prêter à votre modeftie, & ne vous pas envier ce charme de plus. (*Il lit.*)

Zéphire, j'attends une rofe
Avec fes deux jolis boutons ;
Conferve-la-moi demi-clofe
Et careffe fes rejetons.
Que, rafraichis par ton haleine,
De leur tige ils foient l'ornement ;
Sur-tout, Zéphir, qu'il te fouvienne
Combien l'abfence eft un tourment !
Quoique volage, loin de Flore
Quelque chofe manque à ton cœur,
Du printemps la première aurore
Te ramène à ce cher vainqueur.
Mon bonheur eft de voir ma rofe.
La faifon des fleurs eft éclofe,

Elle a fait fondre les frimats,
Et ma rose ne paraît pas!
Daigne, pour soulager ma peine,
Lui porter mes tendres soupirs;
Peins mes impatiens désirs.
Comme mon ame est à la gêne!.....
Mais lorsque le plaisir l'entraîne,
Les transports deviennent féconds.
Zéphire, retiens ton haleine,
Ou fixe-la sur les boutons:
Sa chaleur ferait trop éclore
La fleur, doux objet de mes vœux,
Tu te brouillerais avec Flore.
Restez amans, restons heureux.

LE COMTE.

Quand on peint ainsi les désirs, on ne se refuse guère à chanter les plaisirs qui les ont suivis.

LE COMMANDEUR.

Aussi y a-t-il une suite. Voici un remerciment au zéphir qui amène la rose.

(Il lit.)

Zéphire, je te remercie;
De ma rose enfin je jouis.
Fraîche, caressante & jolie,
Elle m'a fait goûter des plaisirs inouis.
Un seul manquait: sa tige solitaire

N'avait pas l'éclat ordinaire
Que lui donnent ſes rejetons.
A la roſe il faut des boutons,
C'eſt ſa parure & ſa richeſſe.
Ce regret a fini par un double ſoupir,
L'Amour nous conſolait ſans ceſſe ;
Mais au milieu de cette ivreſſe,
J'entendais le nom de Zéphir
Répété fréquemment, & d'un ton de tendreſſe.
Je ne ſuis point jaloux, mais pareil ſouvenir
Paſſe pour père du déſir......
Ecoute, arrangeons-nous ; je te laiſſe en partage
Ce qui flatte les yeux,
Même ce ſein délicieux
Qui fixerait le plus volage ;
Mais, Zéphir, borne-là tes vœux & ton hommage ;
Je t'interdis ſur-tout les lieux
Où de la volupté j'ai retrouvé l'aurore,
Sans quoi je te dénonce à Flore ;
Et ſi ce n'eſt aſſez, aux Aquilons fougueux.

LA MARQUISE.

Comte, vîte nos lettres, je tremble que le temps ne nous manque.

LE COMTE lit.

Seizième lettre du Comte.

10 Avril 1777.

« Fille adorable ! vous êtes à mes

genoux, & c'eſt à moi à me jeter aux vôtres. Quel cœur ! quelle ame ! C'eſt à moi à recourir à votre indulgence pour la lettre ſérieuſe que je vous ai écrite il y a huit jours. Vous aviez de vous-même déjà réparé & au-delà, ce que vous appelez vos torts, quand j'ai eu celui de manquer de délicateſſe en vous témoignant trop de ſenſibilité à un inſtant d'humeur ſi vîte déſavoué, & dont le motif eſt ſi flatteur pour moi. Ne ſoyez pas généreuſe à demi, brûlez ma lettre, & que jamais les paſſions des amans ne viennent agiter les paiſibles ſentimens de deux amis à qui ce titre ſuffit, & à qui tout autre eſt défendu. Reprenez votre gaité, charmante Pouponne : quelque intéreſſante que ſoit votre timidité, je préfère la première autant que je crains l'autre.

Le voyage de l'Intendant à Paris, & la tenue des Etats me dérangent en retardant ma tournée : je me trouverai en chemin dans les chaleurs, & j'aurai à ſouffrir de toutes manières ; car je ne pourrai guère

vous écrire faute de temps, de liberté d'esprit & d'occasion. Le peu de loisir que je pourrai avoir, permettez-moi, chère pupille, de l'employer, toujours pour votre compte, à bien examiner la Corse dans son intérieur, pour meubler la relation que vous désirez que je vous en fasse.

La Comtesse ne peut plus tenir en Bretagne, éloignée de moi & de ses enfans; malgré tout l'attachement que mes parens ont pour elle, & qu'ils lui témoignent, je m'apperçois qu'un plus long séjour prendrait sur sa santé; elle vous ressemble, ma tendre amie; ce que son cœur désire, il le veut ardemment; & désir de femme est un feu qui dévore. Je lui ai proposé de retourner à Paris quand elle voudrait; je ne crois pas qu'elle tarde à profiter de cette offre. Quelle joie de serrer ses enfans contre son sein! les douces larmes qu'elle versera! car si elle pleure de tristesse, elle pleure aussi de plaisir? ce sont deux causes bien différentes qui procurent deux effets semblables.

Nous avons eu hier la C.... & moi, la plus plaiſante ſcène ; nous répétions le quatuor de Lucile, je ſuis ſon père, je lui diſais : *Sois douce, ſois douce avec ton mari.* Il m'eſt échappé un ſourire, tout le monde a éclaté, c'eſt que le conſeil ne pouvait pas être mieux appliqué. De ce moment on a fait un quart de converſion, & je n'avais plus qu'une épaule pour parthenaire ; j'ai prié la belle, ſérieuſement, de ſacrifier ſon petit reſſentiment, & de me regarder, en lui promettant de ne pas m'en ſouvenir d'abord après le morceau ; alors j'ai animé mon chant...... Point du tout, la bégueule s'eſt levée furieuſe, en diſant que je me moquais d'elle, & elle court encore : ſi elle tient ſon courage, je n'oublierai jamais la manière de lui en donner.

L'enfant m'étonne ; ces Italiens uniſſent au goût de la muſique les diſpoſitions théâtrales. Nous avons fait une répétition devant plus de cent perſonnes ſur le théâtre ; c'était la plus aſſurée, & la mieux ſur la planche. Oh ! que nous reſſemblons

bien

bien à des Comédiens à plein vent!
nous renouvelons les farces du Roman
comique; mais j'oublie, ma chère pupille, que vous ne connaissez pas les masques; &, en vérité, vous n'y perdez rien.

Adieu, jolie Pouponne; le ciel, qu'un léger brouillard a voilé quelques instans, n'en paraît que plus pur & plus brillant, quand l'aile rapide du matin a dissipé le météore. »

Maintenant je vais lire ma dix-septième lettre, pour être au courant, & faire suivre la réponse.

Dix-septième Lettre du Comte.

30 Mars.

« N'y a-t-il pas dans les Contes des Fées: *Oiseau bleu, couleur des cieux, viens à moi promptement?* Une hirondelle n'est pas bleue; mais, sauf la couleur, c'est mon vœu de tous les jours; je ne serais pas le cruel Térée, & Progné serait sûre d'un abri bien conditionné ailleurs qu'à

l'angle d'une croisée. L'hirondelle annonce le rajeunissement de la nature ; & le plaisir est le printemps de l'ame. *Oiseau bleu*, *&c.*

Je reconnais & j'apprécie votre cœur & votre délicatesse, belle enfant ; chez vous, l'erreur d'un instant devient la source d'une foule de procédés qui peignent votre ame & les ressources de votre esprit ; que ne péchez-vous plus souvent ? vous avez plus de grâces à vous confesser & à faire votre pénitence, que les autres à commettre les plus jolies fautes. Je vous vois, avec Rosbif, faire Nanine, pour avoir occasion de m'en parler ; je lis dans votre cœur, & le mien s'épanouit délicieusement au souffle voluptueux de la délicatesse & de l'amitié.

Je ne suis pas sensible aux bavardages, mais j'en suis excédé. Démocrite riait ; mais rire toujours n'est pas d'un sage ; aussi n'est-ce pas le mien. Cette convulsion continuelle annonce, selon moi, une ame blasée & un esprit léger ; ainsi, de toutes manières, Hipocrate serait de trop ; il y a si peu de médecins pour l'ame !

Mon amie, ménagez-moi, je connais mon faible ; la louange trouve aisément accès chez moi ; vous écrivez comme vous parlez ; mais la reconnaissance est le microscope à travers lequel vous voyez votre ami. Défiez-vous de l'instrument, il grossit les objets ; je ne sais pas si l'on ferait une bonne emplette, en achetant quelques qualités que je peux avoir avec les défauts que je sais parfaitement que j'ai. Vous savez que je ne me pare pas d'une fausse modestie, & que l'opposé m'a été reproché quelquefois ; car, hors vous, je n'ai pas à me plaindre qu'on me gâte. Ma première éducation est la source de mes imperfections ; j'ai été livré de bonne heure à moi-même ; on applaudit trop à mon début dans le monde, à quelques saillies, produits de mon extrême gaité & de ma suprême insouciance. Je pris bientôt le ton dans les sociétés, au lieu de le recevoir ; quelques femmes étourdies m'achevèrent en me mettant à la mode ; la tête me tourna, j'en vins à vouloir régenter, dominer ; à cette époque,

mon crédit uſurpé baiſſa ; on mit en problême jusqu'aux avantages qu'on ne m'avait pas diſputés juſque-là : la ligue fut générale, vous ſavez qui me ſauva, le véritable Amour ; vous m'avez arraché ce ſecret...... mais briſons là.

Vous avez deviné juſte ; le propos de la mémoire avait été tenu dans un Souper, par un automate qui n'aurait pas donné deux ſous pour avoir de la marchandiſe du renard.

J'ai uſé du privilége des Poëtes, en diſant *Les Muſes* ; car, au fait, il n'y en a qu'une ici, c'eſt une femme aimable, qui a de l'eſprit & des connaiſſances, mais que la langueur d'un mal de poitrine conſume. Le goût des vers & la conformité de la poſition nous rapprochent ; eh bien, on ridiculiſe cette femme, on l'abandonne..... raiſon de plus pour moi, pour lui adoucir ſa ſituation ; elle en eſt reconnaiſſante, & me voilà trop payé.

Adieu, mon eſtimable pupille, je vous ai fait un peu rêver aujourd'hui ; mais ce qu'y perdront vos charmes, votre cœur

l'acquerra; ne faites jamais de plus mauvais marchés. »

L'Abbé, je vous fais passer la lettre de Pouponne, à laquelle ma suivante sert de réponse.

L'ABBÉ lit.

Treizième Lettre de Pouponne.

13 *Avril* 1777.

« Je vous envoie, mon cher tuteur, une cantate qui va à votre voix, daignez l'apprendre pour moi; je sais bien que je prends mal mon temps, que vous pestez déjà assez après votre opéra; aussi je n'exige pas que vous interrompiez vos occupations, ni vos plaisirs, pour ce qui peut contribuer aux miens; mais je vous demande seulement de savoir ce morceau pour quand vous reviendrez. Rosbif nous a fait mourir de rire, en le beuglant; c'était tout comme ce gueulard des chœurs de l'opéra, cet homme, aussi large que gras, qui va aussi bas que le basson. Ma tante en bouchait ses oreilles, Biron s'en tenait les côtés, mon perroquet en est

tombé de ſon bâton, le chat s'eſt caché ſous le lit, & chouchou en hurlait; mais où j'ai cru étouffer, c'eſt quand il a voulu flatter ſes ſons à la ſeconde repriſe; il a été déconcerté de mes éclats, je pâmais, il était rouge comme un coq; il a fini par ſon lieu commun, que ſi c'était vous je n'aurais pas aſſez d'oreilles; j'en ſuis convenue, il a compté les carreaux, & puis s'en eſt allé; bon voyage, il ne reviendra que trop tôt.

En ça, j'exige de Philippe Humbert & de Timante, qu'ils me raconteront, & en détail: *Il famoſo giorno tanto celebrato.* Eſt-ce comme cela? Vous approchez, & vos états auſſi; autre matière à deſcription.

Cela doit être beau, des états de Corſe; n'en ferez-vous pas un ſecond volume du voyage? N'aurons-nous pas un jour les états de Madagaſcar? Ce grand mot ſonnerait bien dans l'hiſtoire; le Roi donne ſans doute des habits aux députés; A propos, j'oublie certaine lettre où mon tuteur m'a donné ſur les doigts, pour m'être émancipée aux dépens *del famoſo*

regno di Corsica. Honneur aux dignes ſujets du fameux Théodore; pour un Baron Allemand, il avait fait un aſſez beau ſaut; il n'a manqué au ſonge que plus de durée. Vous voyez, mon cher tuteur, qu'on s'eſt mis au fait de l'hiſtoire des lieux que vous habitez; rien de ce qui vous touche, peut-il être indifférent à qui vous doit tant de reconnaiſſance & d'attachement? Je ne puis finir plus agréablement qu'en vous aſſurant de la ſincérité de ces ſentimens. »

LA BARONNE.

Tenez, votre Pouponne reſſemble à vos orangers, qui ſont couverts de fleurs & de fruits toute l'année.

LA MARQUISE.

J'aime cette comparaiſon, elle lui convient à merveille.

LA BARONNE.

Je ſuis toute fière de l'avoir trouvée, & ſur-tout ſans l'avoir cherchée.

LE CHEVALIER.

La ſaillie dame ſouvent le pion à la

réflexion. Eh bien ! Meſſieurs, ſommes-nous auſſi gais que cela dans nos deſcriptions ? Ma foi, vivent les femmes pour les tableaux, & ce ſel de gaité qui aſſaiſonne ſans être corroſif.

L'ABBÉ, au Comte.

Cette charmante fille ne vous a-t-elle écrit que pendant que vous étiez en Corſe ?

LE COMTE.

Pardonnez-moi ; dans le cours de mes autres voyages, elle m'a adreſſé quelques lettres.

DORIVAL.

Auriez-vous la cruauté de nous en priver ?

LE COMTE.

Je doute que nous ayons aſſez de temps à nos Soupers, à moins que d'en lire quelques-unes à la promenade.

LA MARQUISE.

Nous verrons demain ce qui nous reſtera de celles de Corſe. Fouillons à préſent nos porte-feuilles, & tâchons de ne rien rapporter à la ville qui n'ait été lu ici ; il

y a long-temps, l'Abbé, que vous ne nous avez rien donné.

L'ABBÉ.

C'est que je n'ai rien à moi, vous le savez, & j'ai la vanité de n'aimer pas à emprunter.

MADAME DE CHANCEAUX.

En avouant la dette, on peut amuser à l'aide de sa mémoire.

L'ABBÉ.

Le singe peut garder sa marchandise, il n'étrennerait pas avec moi; mais ce ne sera que du hasard, tandis que tant de personnes ici peuvent vous donner du neuf.

MADAME DE LINTZ.

Tirez toujours de votre répertoire; il se préparera quelque chose pendant ce temps-là.

L'ABBÉ.

Voici, selon moi, un des plus heureux impromptu qui ait été fait, si impromptu est; on l'attribue à du Bois, Médecin de

Madame d'Orléans, Abbesse de Chelles: elle l'envoya chercher un jour, & brusquement, à son arrivée, lui demanda un impromptu. L'Esculape se défend assez de temps pour méditer son sujet; enfin il lui adresse ce sixain:

* Que cette vestale a d'appas!
Heureux celui que son cœur aime!
Ce bandeau ne lui messied pas,
Il a tout l'air d'un diadême;
S'il descendait deux doigts plus bas,
On la prendrait pour l'Amour même.

LE COMMANDEUR.

Voilà des vers charmans; impromptu ou non, ils n'en sont pas moins délicats.

DORIVAL.

L'idée est aussi fine que juste; je croirais volontiers les vers faits au moment, ils portent l'empreinte d'une négligence aimable, & qui ne les dépare point.

SAINTRÉ.

Ces vers m'en rappellent d'assez heureux, faits par un homme d'esprit qui s'était présenté plusieurs fois chez une

jolie femme, sans l'avoir trouvée; il laissa ce quatrain sur une carte chez le suisse:

* A mon malheureux sort l'étoile qui préside
Veut que dans mes projets je sois toujours trompé.
Si je viens pour te voir, je trouve maison vide;
Si j'attaque ton cœur, je le trouve occupé.

MADAME D'ERBY.

Cela est assez heureux; mais je préfère ceux du Médecin.

SAINTRÉ.

Vous avez raison; mais c'est tout le parti qu'on pouvait tirer de la circonstance; sous cet aspect, le mérite est égal.

MADAME D'ERBY.

Je n'entends pas cela; ce qui est meilleur, ne l'est-il pas toujours?

LE COMMANDEUR.

Une chose n'est meilleure que par la comparaison avec une autre; mais tous les jours on compare des objets qui ne doivent pas l'être; ce qui donne lieu aux mauvais jugemens. Que diriez-vous de deux artisans qui s'échaufferaient en sou-

tenant qu'un habit est mieux fait qu'une paire de souliers?

MADAME D'ERBY.

Mais les souliers peuvent être mieux faits, dans leur genre, que l'habit dans le sien.

LE COMMANDEUR.

Voilà le mot, *dans leur genre;* ne sortez pas de là & rappelez vous que Saintré vous a dit l'équivalent; l'idée de chacun des improviseurs, étant aussi bien rendue qu'elle pouvait l'être, leur mérite est égal.

LE CHEVALIER.

On peut encore ajouter un exemple tiré de la peinture; il ne serait pas juste de comparer Tenières à Carle Vanloo, & de dire que ce dernier est bien supérieur au premier, parce qu'ils n'ont pas travaillé dans le même genre; & Tenières ayant été aussi loin dans le sien, que Vanloo dans l'histoire, ils méritent autant d'estime.

MADAME D'ERBY.

Je commence à vous comprendre, &

ne suis pas fâchée d'avoir saisi cette nuance délicate dans l'application du jugement ; mais convenez du moins que bien des gens, même d'esprit, jugent tous les jours comme moi, & comparent Vanloo à Tenières ?

DORIVAL.

Vos peintres me rappellent un malheureux de cette classe, que la nature avait destiné au grand, mais que la nonchalance la plus invincible a ravalé au niveau des barbouilleurs. Son mérite était de rendre parfaitement la nature ; plus d'émulation eût développé en lui le génie de l'invention ; mais il ne travaillait strictement que pour vivre ; il demeurait à Fontainebleau, & vint mourir à la Charité, à Paris, il y a quelques années, ce qui a donné lieu à son épitaphe :

* Ci-gît le Peintre Lantara.
Il n'avait que la foi pour livre,
L'espérance le faisait vivre,
Et la charité l'enterra.

Eh bien ! il ne faudrait pas, par exemple, comparer ce quatrain, quoique assez bon

dans son genre, au même nombre de vers qui se trouvent dans une piece qui a concouru pour le prix de l'Académie Française : c'est de Louis XIV que le poëte parle, & il dit:

* Ce prince dont l'orgueil accabla les Français,
Et du poids des revers, & du poids des succès,
Et qui, près d'expirer, pleurant sur sa mémoire,
Leur demanda pardon de soixante ans de gloire.

LE COMTE.

Je connais peu de tableaux aussi nerveusement dessinés, & en aussi peu de mots; c'est un double mérite, & j'y vois réuni celui de la vérité.

LA MARQUISE.

Si l'on n'avait pas à reprocher sa fausse gloire à ce Souverain, il serait à jamais l'honneur de la monarchie. Je conviens de l'influence funeste de ce défaut; mais aussi quelle considération la nation Française n'avait-elle pas acquise sous un Roi qui avait fait venir un Doge à Paris, & bombarder Alger.

L'ABBÉ.

Sous un Roi qui, seul, a tenu tête

aux plus puissans Souverains de l'Europe, réunis.

SAINTRÉ.

Sa vieillesse même eut de l'éclat; quand il écrivit à Villars de chercher l'ennemi, de lui livrer combat par-tout où il le trouverait; s'il était battu, de le lui écrire; que, sa lettre à la main, il monterait à cheval, passerait par Paris, rassemblerait autour de lui le reste de sa brave Noblesse, & irait s'ensévelir avec elle sous les débris de la monarchie: cet héroïsme se communique à mon ame, je la sens tressaillir, & je sens que je voudrais m'être trouvé un des braves qui se serait, non pas enséveli sous les débris de la monarchie, mais couvert de gloire en la sauvant.

LE COMMANDEUR.

Bravo, mon ami; j'aime à voir dans un homme de robe ces élans dont on ne les croit pas capables, & dont il est cependant plus d'un exemple. Quant à moi, Molé entouré de séditieux, leur en imposant par la majesté tranquille de sa figure & par une éloquence affectueuse,

& à leur portée, me paraît, en ce moment, aussi grand que ce même Villars sauvant la France à Dénain. La crise était au moins égale ; & je ne sais si celui qui rétablit le calme dans sa patrie, ne l'emporte pas sur le héros, qui ne peut cueillir des lauriers qu'en les ensanglantant, & à l'aide de cent mille bras.

LA MARQUISE.

Commandeur, j'aime à vous voir, foulant ainsi aux pieds les préjugés, prêcher de bonne foi la cause sacrée de l'humanité ; &, de toutes vos qualités, voilà celle dont je fais le plus de cas.

LE COMMANDEUR.

Rien ne dispense d'être vrai ; c'est un des premiers devoirs de l'homme.

L'ABBÉ.

Et rien n'est plus commun que la calomnie.

SAINTRÉ.

Rien cependant de plus horrible ; car la calomnie est à l'honneur ce que le

poignard eſt à la vie ; &, comme a dit Machiavel : *La cicatrice reſte toujours.*

DORIVAL.

La Fontaine connaiſſait bien le cœur humain, quand il a dit :

Chacun tourne en réalités
Autant qu'il peut ſes propres ſonges :
L'homme eſt de glace aux vérités,
Il eſt de feu pour les menſonges.

LE CHEVALIER.

C'eſt un bon habit, dont Voltaire a fait une aſſez médiocre doublure, en diſant :

Que le menſonge un inſtant vous outrage,
Tout eſt en feu ſoudain pour l'appuyer ;
La vérité perce enfin le nuage,
Tout eſt de glace à vous juſtifier.

LA BARONNE.

Pour avoir bu du Tokai, eſt-on en droit de mépriſer le Montrachet ?

LE COMTE.

Ce n'eſt pas un reproche que Voltaire ait encouru ſouvent ; il eſt bien difficile, pour

ne pas dire impoſſible, de toujours uſer de ſon fonds, nous en ſommes un exemple; quelques reſſources que nous donnent aſſez de connaiſſances en littérature, & les fruits qu'elles nous ont fait produire, nous ne pouvons pas nous empêcher de glaner chez les autres; c'eſt que tout eſt dit, & que le ſeul mérite qui nous reſte, ſe réduit à mieux dire que nos devanciers, à mettre un habit plus neuf à leurs vieilles idées.

MADAME DE LINTZ.

Voilà bien de la morale, Meſſieurs; un peu nous intéreſſe, beaucoup nous fatigue; nous ſommes, a-t-on dit, de grands enfans, il nous faut des hochets. Saintré, amuſez-nous; un bouquet, une ariette, pour nous remettre dans notre domaine.

SAINTRÉ.

Un bouquet.... J'en ai fait un.....

MADAME DE LINTZ.

Eh oui, celui-là; allons, je vous prends

ſous ma ſauve-garde ; quand vous l'avez fait, ma nièce était fille ; cela vous était auſſi permis qu'aujourd'hui qu'elle eſt veuve.

MADAME D'ERBY.

Ma tante, on n'a jamais nommé les maſques.

MADAME DE LINTZ.

Il faut bien que le vôtre tombe, & que nos amis ſoient de la fête.

MADAME D'ERBY.

Mais, ma tante....

MADAME DE LINTZ.

Allons, Saintré, nous vous attendons.

SAINTRÉ lit.

Fraîche Déeſſe des jardins,
Il faut couronner ta rivale,
Il faut, amante de Céphale,
Te prêter à de doux larcins.
Arroſe ces fleurs de tes larmes,
Flore, prodigue-leur tes charmes ;
Des lieux où je veux les placer,
L'éclat va ſeul les effacer.
Filles des Dieux, dans votre vie
Vous ne comptez que des inſtans,

Bientôt votre tige flétrie
Périt sous l'haleine des vents;
Mais, pour fille jeune & jolie,
L'année est toujours au printemps.

LE COMMANDEUR.

On croit de pareils bouquets sans odeur; cependant ils portent quelquefois à la tête & au cœur.

MADAME D'ERBY.

Il nous revient une chanson, c'est le pendant du bouquet; il est bon de vous prévenir, Commandeur, que Saintré s'est essayé dans votre genre; mais il veut être pressé pour montrer son essai.

LE COMMANDEUR.

Saintré est sûr de ma loyauté, & des vœux que je fais, non pas pour qu'il me surpasse, cela ne serait ni glorieux ni difficile, mais pour qu'il excelle dans tous les genres qu'il parcourra. Je lui connais ce qui doit lui en aplanir la route, le goût; sans lui, le talent est un beau cheval indompté, qui, n'ayant point d'allure réglée, ne va que par sauts &

par bonds, & désarçonne de temps en temps son cavalier. Voyons la chanson.

SAINTRÉ.

Votre indulgence m'encourage.

AIR : *Tous les goûts sont dans la nature.*

A la gaité livrez vos cœurs,
Vous, l'ornement de son empire;
Belles, qui ressemblez aux fleurs,
Daignez nous traiter comme Zéphire.
Aussi vifs, mais moins inconstans,
Nous respecterons notre chaîne,
Et chacun de sa souveraine
Embellira tous les instans. *Bis.*

Qu'un sourire, un regard flatteur
Du plus doux aveu soit le gage;
Laissez expliquer votre cœur,
Et ne changez rien à son langage;
Qu'il s'attache avec les Amours
A fixer leur essaim volage.
Songez, belles, qu'un tendre hommage
Est l'ame de vos plus beaux jours. *Bis.*

N'allez pas chercher des raisons,
On n'en admet point à Cythère,
Et ne voyez dans nos chansons
Qu'un moyen délicat de vous plaire.

Bacchus, & toi, Dieu de Paphos,
Allumez au ſein de nos belles,
Pour nous, les feux les plus fidelles,
Et leur courroux pour nos rivaux. *Bis.*

Je crois entendre des ſoupirs.
Partageriez-vous notre ivreſſe ?
Cédez, c'eſt la voix des déſirs,
Comme vous elle eſt enchantereſſe.
Le prélude le plus charmant
Eſt un baiſer que le cœur donne.
Vos faveurs ſont notre couronne,
On règne toujours en aimant. *Bis.*

Bacchus, qui ſe joint à l'Amour,
Oſe mettre à prix ſon hommage.
Ce Dieu, du plus tendre retour
A la beauté demande le gage;
Il n'en eſt pas de plus charmant
Qu'un baiſer quand le cœur le donne.
Vos faveurs ſont notre couronne,
On règne toujours en aimant. *Bis.*

LE COMMANDEUR.

C'eſt cela, mon ami; de la gaité, & un grain d'égoïſme, il eſt placé-là.

SAINTRÉ.

C'eſt peut-être ce que j'ai le mieux ſaiſi de votre genre.

LE COMMANDEUR.

Et le mieux appliqué ; il en eſt même réſulté une teinte de volupté, répandue ſur toutes les phyſionomies, qui leur donne une expreſſion de langueur ſéduiſante.

LA BARONNE.

Mais, à propos de volupté, il eſt bien étonnant que, depuis que nous ſommes enſemble, nous ayons toujours encenſé le plaiſir, ſans avoir rendu hommage à ſa ſœur : qui chargerons-nous de l'hymne qu'il eſt juſte de lui conſacrer ?

LA MARQUISE.

Celui qui vient de nous en donner l'avant-goût.

Tous enſemble.

Oui, Saintré, Saintré ; il n'aura pas à chercher loin le modèle.

SAINTRÉ.

La tâche eſt ſurement au-deſſus de mes forces ; mais l'ambition de la remplir ſuppléera peut-être au talent.

LE COMMANDEUR.

Au printemps de l'âge, avec un cœur chaud, des sens dans leur séve, une imagination exaltée & soutenue par un objet qui la remplit, c'est le pupitre qui dicte à l'écrivain.



XXII.

XXII.e SOUPER.

LA MARQUISE.

Mes amis, je vous remercie du jour de plus que vous me donnez; employons-le du moins de manière que chacun de nous place quelque chose tant aujourd'hui que demain; laissons les dissertations, sauf celles qui naîtront du sujet. J'ai vu le porte-feuille du Comte; nous finirons aujourd'hui les lettres de Pouponne adressées en Corse, & demain il nous en lira de détachées qui ne sont pas inférieures aux premières; mais commençons par des vers: allons, Comte, cette Lise a si fort agacé votre verve, que vous avez surement encore des pièces faites pour elle.

LE COMTE.

La plupart passeraient les bornes prescrites; mais en voici une fort courte & faite à peu près en impromptu. J'avais passé une soirée délicieuse avec elle, &

malgré des yeux intéreſſés à nous obſerver, elle avait trouvé le moyen de me dire, ſans parler, les choſes les plus intéreſſantes, & cela venait après un orage. Je me couchai inutilement; ne pouvant dormir, j'écrivis ce que je ſentais, & ces quatre lignes de proſe précédaient ma pièce :

« C'eſt maintenant l'excès de ma joie » qui cauſe l'inſomnie qui m'agite ; il » manquerait quelque choſe à mon cœur, » s'il ne cauſait pas un inſtant avec le tien; » tendre & charmante amie, tu m'as fait » éprouver hier tous les genres de plaiſir » que les circonſtances pouvaient nous » permettre. »

Liſe, tu m'as bercé de plus d'une chimère ;
Tes grâces, ta beauté, tes charmes ingénus
T'avaient rendue au moins rivale de Vénus.
Oui, du Dieu de Paphos on a cru voir la mère ;
  A tes accens mélodieux,
Pour la Muſe du chant tous les Silvains t'ont priſe.
Pardonne ſi l'un d'eux a, par une mépriſe,
Profané tes appas d'un baiſer odieux :
  Juſqu'aux Silvains aiment la roſe,
Et ta bouche paraît cette fleur demi-cloſe.

Lise, j'aurais bien fait comme eux;
Mais si le désir est rapide,
Le véritable amour sait le rendre timide.
Bientôt obéissant à des accords nouveaux,
Tu nous as déployé tout l'art de Terpsicore;
Tes contours arrondis nous offraient des tableaux
Qu'une taille de Nymphe embellissait encore:
Ton amant en extase oubliait l'univers;
Et tandis qu'admirant tant de charmes divers,
En toi seule on trouvait Muse, Grâce, Déesse,
Mon cœur disait tout bas: C'est plus, c'est ma maîtresse.

LA BARONNE.

Comte, je reviens à mes moutons; voilà une femme que vous avez furieusement aimée.

LE COMTE.

Baronne, vous vous y connaissez; je finirais par vous offenser en appelant de votre jugement.

LA BARONNE.

L'ironie est amère; vos amies & vos maîtresses sont sacrées, nous n'y toucherons plus.

LA MARQUISE.

Je n'en dis pas autant, & j'attends les dernières lettres de Pouponne avec une impatience que je taxerais volontiers moi-même de jaloufie; je ferais peut-être flattée, autant que furprife, d'y trouver quelques endroits faibles & qui me dédommageaffent de fa fupériorité.

LE COMMANDEUR.

Le ton dont vous faites cet aveu, nous difpenfe de le croire fincère; de plus, nous connaiffons trop votre ame pour la croire fufceptible d'une paffion auffi dégradante.

MADAME DE LINTZ.

Eh! Meffieurs, tout n'eft-il pas dans la nature?

SAINTRÉ.

Dans la nature dépravée, oui, & ce n'eft plus elle; difons plus réguliérement dans les mœurs actuelles.

MADAME DE CHANCEAUX.

Gare la métaphyfique; Comte, fauvez-nous de fes bruyères.

Le Comte lit.

Dix-huitième Lettre du Comte.

6 Mai 1777.

« Mon triomphe, belle Pouponne, eſt d'avoir pu vous intéreſſer, je n'en ambitionne point d'autre; mais, en faveur du ſentiment qui m'a fait préſent de la cantate, je l'apprendrai, & tâcherai de moduler mes ſons, de les filer de manière à ramener l'eſpérance où le déſeſpoir paraît s'établir; c'eſt à trop bon marché faire dépenſe d'un ſentiment qui exige ou ſuppoſe de plus grands motifs.

Je n'ai jamais rien lu de ſi plaiſant que le tableau de Rosbifbeuglant, de l'attitude des gens & des bêtes ſpectateurs. Il y a de quoi faire une excellente gravure; Calot n'eût pas manqué ce ſujet. Je vois cette ſcène d'ici, & en honneur j'en ris comme un fou, quoique je donne quelque choſe à l'imagination de mon eſpiègle de pupille, bien capable d'aider à la lettre; mais de pareilles débauches ſont charmantes. Pouponne, deſſinez cela, je vous jure que ce

morceau fera de l'effet, sur-tout si vous attrapez la ressemblance du héros. Nous mettrons au bas :

Non è Orlando furioso, ma Rinaldo Constante.

J'en retiens copie.

Enfin la troupe divergente en est sortie à son honneur. Dites à L..... qu'il a perdu sa gageure. En tout, les deux pièces ont réussi ; la comédie a été jouée noblement : la petite a si bien fait, que, pour m'en témoigner sa satisfaction, le public m'a claqué plus d'une minute, en paraissant, & avant que j'eusse ouvert la bouche. L'opéra a été rendu au-delà de mon espérance ; la C..... s'est oubliée, jusqu'à me sourire aux endroits intéressans. Le spectacle était nombreux, il y avait plus de sept cents personnes. Je ne vous parlerai pas de plusieurs tracasseries qu'il m'a fallu essuyer, c'est le salaire auquel je me suis attendu : *Et toi Nanine aussi !* l'italienne s'en est mêlée ; mais tout cela ne vaut pas la peine de l'écrire.

Felicemente il famoso giorno tanto celebrato è passato.

Vous voyez que je ne dis pas autrement que vous ; vous avez trop bien étudié l'hiſtoire du Baron de Neuhof, pour ne pas vous intéreſſer à la langue de ſon peuple ; juſqu'ici vous ne faites point d'autre faute que de vous borner à des phraſes trop courtes.

Animo ! il ſucceſſor ſegue l'ardire.

Oh ! que je me le reprocherais, ſi j'avais jamais donné ſur les jolis doigts de Pouponne, ſur-tout pour avoir plaiſanté ce qui eſt vraiment très-plaiſant : vous en jugerez par le racontage que je vous ferai bientôt des états de Madagaſcar ; je ne puis aujourd'hui que vous répéter, ma chère pupille, combien il me ferait doux de me trouver à ceux auxquels vous préſidez avec tant de grâces ; que faites-vous ſans elles ? »

Madame d'Erby.

Il faut que vous ſoyiez bien ſûr du caractère de cette charmante fille, pour haſarder tant de louanges galantes ; ce n'eſt pas qu'elle ne les mérite, mais pareils bouquets ont de l'odeur.

LE COMTE.

Vous avez raiſon ; mais j'étais bien ſûr de l'organe qui les reſpirait.

DORIVAL.

Meſdames, vous oubliez donc le contre-poiſon dont les lettres du Comte ſont pleines ; la morale, pour y être déguiſée, n'y joue pas moins le principal rôle.

L'ABBÉ.

Fort bien, Meſdames ; mais nous perdons le fil. . . . . .

LE CHEVALIER.

Je ne perds rien que l'attente, & il entre dans mes petits arrangemens, de m'en faire une jouiſſance.

LA BARONNE.

Cette manière de jouir m'impatiente ; voyons la réponſe.

L'ABBÉ *lit.*

Quatorzième Lettre de Pouponne.

29 Avril 1777.

« Le pauvre C. . . . . eſt mort, je le re-

grette, quoique je ne le visse pas souvent, sur-tout depuis votre départ; mon cher tuteur, me voilà réduite à D. . . . . que je ne vois pas trop; cela me rappelle votre histoire du gascon, *reste à cinq.* Moi, reste à zéro; maudite Corse! encore je n'ose souhaiter qu'elle soit engloutie. A propos, une bonne histoire; Rosbif a gagné Biron; elle me détaille ses bonnes qualités à la journée; qu'il sera bon mari, pas gênant, pas regardant, ce sont ses expressions; vile espèce de gens qui font consister le bonheur à pouvoir abuser de sa liberté; & voilà pourtant par qui de jeunes filles sont environnées & élevées: voilà les idées rétrécies que cela inculque à celles qui n'en ont malheureusement point à elles! Heureuse, cent fois heureuse, l'imparfaite enfant que le hasard ou son étoile conduisit sur votre chemin, mortel honnête & bienfaisant, qui démêlâtes, non pas des perfections en elle, mais quelques semences capables de germer, en donnant de la culture à la terre aride, sur laquelle, sans vos secours, elles auraient avorté.

O mon second père ! la vie que vous m'avez donnée, je l'emporterai, au lieu que la première aura le sort de ma dépouille. Si je n'avais pas eu peur d'être un peu, non pas grondée, ce n'est pas le mot, mais avertie, je vous aurais envoyé une pièce de vers que j'ai faits sur ce sujet-là ; il y manquait bien des choses, mais ce n'était pas de la chaleur.

Dans l'ennui qui me ronge, j'ai voulu apprendre le blason ; avec le livre, on peut en venir à bout tout seul, à ce que je crois ; qu'en dites-vous, cher Mentor ? cela m'aidera à tuer le temps ; quand je chante, j'ai ma tante, Biron, jaco, chouchou & Rosbif pour parterre ; avouez que c'est tout comme chanter dans une ménagerie. Mon cours de botanique se réduit à six pots sur ma cheminée, dont la moitié s'en va mourant ; mon histoire me déplaît, ma géographie encore plus, elle place la Corse à trois cents lieues d'ici. Ma physique & ma morale se donnent la main pour me dire, que, quand l'ame n'est pas contente, le corps ne peut être

à son aise; alors les doigts vont mal sur les instrumens, on ne peut jouer que des andante tout au plus; ce n'est pas mon fort. Je suis devenue bonne travailleuse depuis quelque temps; tout en faisant mon filet, je passe la terre en revue, sans oublier les isles; j'aborde, je fais une descente, j'enlève quelqu'un; il cherche à connaître son ravisseur, je le fais un peu languir; j'attends que nous soyions éloignés du rivage, je me montre, & je jouis de sa surprise, je crois même de son plaisir; fière de ma proie, je l'amène dans ce boudoir...... oui; mais il faut passer par la chambre de Scipion; comme elle clignote, comme les convulsions de son visage font se baiser son nez & son menton; elle casserait une noix entre deux; je vois Biron crier comme une folle; Rosbif, car il sera là, où n'est-il pas? ouvrir une grande bouche, il n'en a point d'autre, de grands bras, & spirituellement dire à mon Jason: Quoi! vous êtes donc à Paris? Jusqu'à chouchou & jaco qui vous caresseront...... Ah! voilà la bulle

de ſavon crevée; c'eſt donc de vous qu'il s'agiſſait ? »

LA MARQUISE.

Oh! toute ma jalouſie expire, & fait place au ſentiment qui lui eſt le plus oppoſé. Je veux faire mon amie de cœur de cette charmante perſonne ; des événemens peuvent nous rapprocher ; en attendant, Comte, ménagez-moi ſa correſpondance, j'en ſerai toute fière; j'y gagnerai de toutes façons, de l'eſprit, des talens, de l'imagination, & un cœur excellent.

LE COMMANDEUR.

Oui, mais tout cela perdu pour le galant homme, qui ſerait digne de tant de charmes & de tant de qualités.

LE COMTE.

Ce ſyſtême fatal lui coûte aſſez cher ! reſpectons une erreur qui a ſa ſource dans la délicateſſe & la ſenſibilité ; telles ſont les ſuites fâcheuſes des vertus pouſſées à l'excès.

LE CHEVALIER.

O divine Médée !

Madame de Lintz.

O trop heureux Jaſon !

la Baronne.

Vous allez tous au ſublime ; moi, je m'arrête aux choſes de mon reſſort ; le tableau de la tante emporte la paille, & chanter dans une ménagerie eſt impayable.

L'Abbé.

C'eſt bien dommage que ma tâche tire à ſa-fin ; il me ſemble que les ſaillies augmentent.

Madame d'Erby.

Je ne ſais ; mais l'article de Biron & le morceau qui ſuit, m'ont encore plus affecté que les ſaillies.

Saintré.

Voilà comme chaque genre trouve un admirateur intéreſſé.

la Baronne,

Cela eſt fin & galant ; mais, Saintré, cela le ſerait davantage, ſi tout le monde trouvait également ſon compte dans vos réflexions.

LA MARQUISE.

Quelque empressement que j'aie à entendre les délicieuses lettres de Pouponne, suivons notre méthode, varions nos plaisirs, Dorival; votre Zamire a droit de se plaindre, nous l'avons un peu négligée.

DORIVAL.

C'est par où j'ai fini moi-même; mais dans le temps que je fis la pièce que je vais vous lire, je n'en étais pas là; la jalousie me tourmentait : *Si Titus est jaloux, Titus est amoureux;* aussi l'étais-je, ou du moins, je croyais l'être; une femme voit mieux dans notre cœur que nous-mêmes; je lui avais donné des vers & des fleurs pour sa fête; elle lisait l'offrande de ma muse quand un rival entra; au lieu de les cacher, ce qui eût été suspect, elle les lui montra d'un air désintéressé : il en plaisanta, cela était dans l'ordre; il donna aussi un bouquet; on l'accepta, & on le porta, pour arrêter les malignes interprétations; mais on m'en dit les raisons. Peu de temps après, je trouvai ma perfide au

bal; masqués tous deux, je voulus l'éprouver; elle me reconnut & s'amusa. Voilà le fond des plaintes que j'exhalai; pardonnez au ton élégiaque qui domine dans mes stances; j'étais fort jeune, & je ne vous ennuyerais pas de cette bagatelle, si elle n'amenait pas une réponse qui vous la fera bientôt oublier.

(*Il lit.*)

EPITRE A MES VERS.

Enfans de la délicatesse,
Interprètes du sentiment,
Seuls confidens de ma tendresse,
Devenez-le de mon tourment.

Zamire, l'ingrate Zamire,
Qui tant de fois vous applaudit,
Qui tant de fois daigna vous lire,
Cette Zamire nous trahit.

Vous savez, le jour de sa fête,
L'accueil galant qu'elle vous fit.
En vous lisant, le fat Damete
Osa sourire, elle sourit.

Soumise à l'art, l'aimable Flore
M'avait prodigué ses faveurs,

Et ſans les larmes de l'Auroŕe,
J'avais réuni cent couleurs.

C'était pour orner ma Zamire;
Et j'avançais déjà la main.....
Mais un prompt dépit la retire.....
D'autres fleurs paraient ſon beau ſein.

J'entre en ces lieux où la Folie
Oſe arborer ſon étendart,
Se trouve à Terpſicore unie,
Et s'aſtreint aux règles de l'art.

Un objet y frappe ma vue.
Quel air! quelle légéreté!
Ses grâces, dans mon ame émue,
Inſinuaient la volupté.

Je croyais voir une Déeſſe,
Je ne conſultais que mes yeux.
Mon cœur reconnut ma maîtreſſe,
Le cœur s'y connaît toujours mieux.

Déguiſé, j'avance vers elle,
Je prends le ton d'adorateur,
Je deviens preſſant....., l'infidelle
Ne réſiſtait qu'avec langueur.

Mes vers, après ces perfidies,
Vous me conſeillez de changer;

C'eſt ignorer des ſympathies
La force ainſi que le danger.

Il faut qu'une main étrangère
Arrache le fer de l'aimant,
Et l'on voit l'amoureux lierre
Ne quitter l'ormeau qu'en mourant.

Ainſi, de mon ame abattue
L'Amour eſt encor le ſoutien ;
Dans le trait même qui la tue,
Elle reſpecte ſon lien.

Mon coeur ſe retrace ſans ceſſe
Nos tranſports charmans, nos plaiſirs ;
Et cédant à leur douce ivreſſe.....
Ses reproches ſont des ſoupirs.

Profite, ingrate que j'adore,
Abuſe d'un pareil aveu,
Appeſantis mes fers encore,
Ton triomphe durera peu.

Le captif ſuccombe à la peine,
Le triſte ennui, le noir chagrin
Viennent bientôt ſerrer ſa chaîne
Et précipiter ſon deſtin.

Le mien finit, le tien commence ;
Je meurs, & n'en murmure pas

Si de mes rivaux l'inconſtance
Te fait regretter mon trépas.

Tu ne manqueras pas d'hommages,
C'eſt le tribut de la beauté;
Mais, pour me venger, les volages
Diront par-tout qu'ils l'ont été.

*LA BARONNE.**

En effet, cela eſt un peu triſte, & l'on ne meurt plus aujourd'hui pour des infidelles; mais écoutons la réponſe.

DORIVAL.

Elle me la fit ſur mes huit premieres rimes.

* Souvent trop de délicateſſe
Anéantit le ſentiment;
Peignez toujours votre tendreſſe,
Et jamais un triſte tourment.
N'envoyez donc plus à Zamire
Que ces enfans qu'elle applaudit;
Dans votre cœur ils l'ont fait lire,
Et votre plume le trahit.

MADAME DE CHANCEAUX.

Ce n'eſt pas là le ſtyle d'une novice.

SAINTRÉ.

Vous avez raiſon de dire qu'elle avait mieux lu dans votre cœur que vous-même ; car, permettez-moi de le dire, vos vers n'ont pas l'accent de la vraie douleur ; vos images, vos comparaiſons ſont élégantes, mais ſans chaleur, ſans profondeur ; elles partent enfin plus d'un eſprit qui s'exerce, que d'un cœur qui cherche du ſoulagement dans ſes gémiſſemens ; excuſez ma franchiſe, vous êtes trop au-deſſus de la critique, pour que je craigne de vous ſoumettre mes obſervations.

DORIVAL.

Et vous me faites plaiſir ; elles ſont juſtes, & ma préface a dû vous mettre à votre aiſe. A l'âge où je fis ces vers, j'avais déjà éprouvé une cataſtrophe amoureuſe qui m'avait blaſé ſur le ſentiment. La dépenſe énorme que j'en avais faite la première fois que je ſentis mon cœur, en avait tari la ſource ; & la vanité, plus que l'amour, ſoutenait cette intrigue & dictait mes vers.

MADAME DE LINTZ.

J'aime cette franchiſe ; mais je vais peut-être vous faire une queſtion indiſcrète ; cette ſource tarie......

DORIVAL.

A repris ſon cours, & n'en a été depuis que plus abondante.

LA MARQUISE.

Nous voulons bien le croire, & ne pas vous chicaner, ni la ſpirituelle, mais peu tendre réponſe de votre jeune Muſe, pour entendre le reſte des lettres de Corſe ; allons, cher Comte, nous n'oublierons jamais votre complaiſance & le plaiſir qu'elle nous procure.

LE COMTE.

Celui que je reſſens à vous voir apprécier le cœur & l'eſprit de mon aimable pupille, me dédommage bien du ſacrifice qu'il me coûte. Voici la dernière lettre que je lui ai écrite de Corſe, deux de ſa part vont terminer cette correſpondance.

Tous enſemble.

Tant pis.

LE COMTE *lit.*

Dix-neuvième Lettre du Comte.

29 Avril 1777.

« Les états de Madagascar, ma chère pupille, sont composés de deux Commissaires du Roi, des Députés des trois ordres, & d'une foule de Députés des Pièves; une Piève est composée de quelques villages, c'est un district; tout cela s'assemble dans une chapelle tapissée & garnie de gradins. Aux assemblées on baragouine beaucoup du mauvais italien, pour finir toujours, comme par-tout, par faire la volonté des Commissaires du Roi. Un dîner, tous les jours, termine amiablement les différens; oh! c'est ici le bon; figurez-vous une soixantaine de pleutres affamés qui ont envie de tout, & qui, comme les chats, tandis qu'ils mangent d'un plat, portent la main sur l'autre, de peur qu'on ne l'enlève. Le risible, c'est qu'ils ne connaissent rien à ce qu'ils mangent, ni à ce qu'ils veulent, en sorte que pour désigner les mets qu'ils

convoitent, ils ſe lèvent & le frappent de leur couteau. La plupart ſont des malheureux payſans qui ne vivent, toute l'année, que de *Polenta*; c'eſt la farine de châtaignes : or, imaginez quelle joie d'avoir à diſcrétion de la viande, des ſucreries qu'ils aiment beaucoup, & des liqueurs dont ils ſont fous. Ils ont fait la grimace ſur le café, les premières fois, juſqu'à ce qu'ils aient vu que l'on y mettait du ſucre; mais il y en a un qui l'a bien faite autrement; il voyait prendre, dans un joli petit pot d'argent, d'une confiture jaune, avec diſcrétion; le ruſé en a conclu que la drogue devait être ſucculente dès qu'on la ménageait ainſi; il a appelé le pot, c'eſt la tournure italienne; le pot eſt venu : alors au lieu de la petite cuiller, il en a pris une à bouche & l'a portée bien pleine à la ſienne, en regardant, comme les lièvres, ſi on l'appercevait; mais ce ſouci n'a pas été long; il a inondé ſes voiſins de la confiture jaune, & pendant qu'on riait à étouffer, il s'eſt lavé la bouche avec cinq ou ſix verres de vin, &

n'en a mangé que plus fort. Un Corſe eſt intrépide, je n'en ai jamais vu ſe déconcerter.

Un autre a trouvé les glaces bonnes ; ne pouvant plus en manger, il en a fourré deux dans ſes poches, pour le lendemain ; en ſe levant de table, vous croyez qu'il s'eſt déferré de voir dégoutter ſon larcin, & rire les ſpectateurs ; point du tout, il riait de ſon côté, en diſant : *Che droga ! queſto piſcia.* Quelle drogue ! cela piſſe.

Rien de ſi commun à ces gens-là que d'eſcamoter une perdrix, un poulet, & de les mettre dans leur poche ; cependant à cette tenue-ci ils ont été plus modérés, mais non pas dans leurs demandes à table : figurez-vous que je n'ai pas le temps de manger ; quand je tombe entre deux Corſes, je ne peux ſuffire à les ſervir ; je leur donne cependant des pièces entières pour m'en débarraſſer ; mais ce ſont des requins pour dévorer, & des canards pour digérer.

Parmi les prêtres, il y a des figures comiques, des modèles à Calot, quelques-

uns ſe piquent d'improviſer; vous les voyez, tout en mangeant, grimacer, geſticuler; chacun dit : *Lavora* (1). *L'improviſtore* ſe lève, on s'écrie *partoriſce*, *il enfante;* effectivement, non avec douleur, mais avec beaucoup d'emphaſe & de grimaces, un, deux, trois diſtiques latins, en l'honneur de l'Amphitrion qui le remercie; ſes confrères font retentir la voûte du bruyant *bravo*, *braviſſimo*, quoique la plupart du temps, ils n'y aient rien compris. Le dindon ſe rengorge, fait ſa roue, & malheureuſement ſe prépare quelquefois à recommencer. Eſt-ce que des malotrus de tonſurés ne m'ont pas régalé de leurs inſipides impromptu? & il m'a fallu dire *bravo*, c'eſt ce qui m'a le plus coûté.

Il ne paraît pas que le Roi habille ces Meſſieurs-là; car leur garde-robe n'eſt pas brillante, & beaucoup n'ont pas de manchettes.

Voilà, ma chère Pouponne, ce que c'eſt que les états de Corſe; maintenant

(1) Il travaille.

je

je réponds à votre lettre du 29, qui m'arrive (1).

Je ſuis vraiment affecté de la mort du pauvre C..... quoique je m'y attendiſſe; il ſera un vide dans notre ſociété, un jour à venir; il connaiſſait bien le cœur humain; & c'eſt une ſcience eſſentielle aujourd'hui plus que jamais.

D...... n'a pas ſon aménité ni ſes connaiſſances; cependant, ménagez-le, mon aimable pupille; il a dans le caractère un fonds de franchiſe bien reſpectable.

Qu'eſt-ce donc que cette maladie qui vous prend? de l'ennui! à quel âge, & avec quels moyens l'évitera-t-on, ſi la jeune & charmante Pouponne en reſſent la langueur? Quoi, vous qui ſaviez ſi bien vous ſuffire, vous que la variété de vos talens rend ſi agréable, vous enfin, qui paſſez avec tant d'aiſance, du ton léger & fleuri des grâces, au ſtyle moëlleux de la

(1) Les Corſes aujourd'hui nous reſſemblent davantage; & dès la ſeconde tenue d'états, les citadins étaient à notre niveau.

raiſon, vous abandonnez tant de reſſources, & cherchez hors de vous le bonheur & le plaiſir? Ma bonne amie, celui-ci ne conſiſte-t-il pas à faire uſage de nos connaiſſances? & qui, dans votre ſexe, & à votre âge, en a davantage? Songez-vous que tout s'oublie, & que votre inſouciance actuelle, maladie de votre ame, va vous reculer de manière à exiger enſuite un travail d'élémens, partie la plus rebutante de la ſcience? Allons, ſecouez cette apathie momentanée, &, dans la première lettre, dites-moi, j'en ai beſoin, où eſt ſitué le royaume de Cacheмire, & à qui il appartient. Je n'ai pas de livres & je ne me ſouviens pas au juſte de la poſition de ce joli pays.

Voici une ariette, j'y voudrais de la muſique, voudrez-vous bien faire cette débauche pour moi? j'en ſuis un peu preſſé pour alimenter nos concerts; vous êtes maîtreſſe de la traiter en mode mineur.

Le blaſon ſervait autrefois à reconnaître les maiſons; aujourd'hui que tout eſt

confondu ou usurpé, je n'en vois plus l'utilité; savoir distinguer l'azur du gueules, le sinople du sable, l'or de l'argent, à la bonne heure; aller plus loin serait rebutant; la nomenclature héraldique est barbare, & son application assez rare; concluez.

Vous avez bien raison de déclamer contre les malheureuses duegnes d'aujourd'hui; ce sont elles qui corrompent leurs élèves, au lieu de leur former l'ame; mais c'est la faute des pères & mères, de ne pas sentir que ces mercenaires ne peuvent donner à des enfans ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes, & qu'avilis par le préjugé, en eux tout ressort est faussé.

Vous avez donc bien rabroué la pauvre Biron; souhaitez cependant que jamais elle ne plaide de plus mauvaise cause; c'est comme votre père, que je me permets de revenir sur ce sujet; autant ce titre me flatte, autant je dois le remplir avec zèle; la bonté de votre cœur l'enflamme encore, vous mettez à si haut prix le peu que les circonstances m'ont permis

de faire pour vous, que je perds auſſi-tôt tout le mérite que je pourrais y prétendre : ma chère fille, il eſt bien doux d'être loué & chéri de vous, & bien flatteur de pouvoir dire: J'ai un peu aidé à l'accroiſſement d'une fleur qui fait aujourd'hui l'ornement de ſon partere ! l'exil du jardinier ne doit peſer qu'à lui ; votre imagination vous tranſporte par-tout, enlève tout, s'approprie tout; ſans la chambre de Scipion, & ſon caſſe-noiſette, qui m'arrête tout court pour rire de tout mon cœur, j'aurais été droit au boudoir fouiller au portefeuille de la belle Médée, & y chercher les vers qu'elle me cache; mais je me flatte que ſa complaiſance ne me les fera pas attendre long-temps. Pouponne, vous écrivez mieux que femme que je connaiſſe, mais prenez toujours les momens où vous vous ennuyerez, pour cauſer avec moi, tout le monde y gagnera. Nous jouons encore une fois, on nous l'a demandé, voilà la corvée : adieu, charmante fille, je reviens toujours à ce mot d'adieu, quelque mal qu'il me faſſe.

L'ABBÉ.

En conſcience, n'avez-vous pas traité poétiquement les états de Corſe?

LE COMTE.

Je vous entends: aujourd'hui les Corſes franciſés ne prêtent pas autant au ridicule; mais les faits cités, ſont exacts, & ne doivent pas ſurprendre; il eſt des états en France où il ſe paſſe encore des ſcènes équivalentes.

L'ABBÉ.

Je connais le pays dont vous voulez parler, &, en effet, il s'y trouve bien quelques gentilshommes à moutarde; mais l'heure avance, & nous avons deux lettres à lire.

(*Il lit.*)

Quinzième Lettre de Pouponne.

16 Mai.

« Il y a un ſiècle, mon aimable tuteur, que je ne vous ai écrit; j'étais un peu honteuſe de toutes les folies de ma dernière; réellement il faut bien compter ſur

votre indulgence pour m'être ainsi abandonnée au délire de mon imagination ; mais, mon ami, apprécie le fonds, & fais grâce à la forme ; je n'étais pourtant pas folle, j'avais au contraire une humeur insupportable ; j'ai senti que tout ce qui m'environnait en devait souffrir ; j'ai demandé pardon à tout le monde, même à Rosbif qui a cru que je me moquais de lui, & qui le croit encore ; voilà pourtant ce que c'est que d'avoir une mauvaise réputation.

Vous ne devineriez jamais ce que je viens de lire : les nuits d'Young ! vous vous attendez que j'ai trouvé chaque page un billet d'enterrement ; il est sûr que le fonds & le style ont bien de la monotonie, & sont drapés à l'anglaise ; mais ce crieur de nuit m'attache cependant ; il me fait rêver avec lui, & je le suis, machinalement, dans ses promenades lugubres, sans avoir peur des revenans ; par parenthèse, cela est au nombre des obligations infinies que je vous ai, de m'avoir guérie de la peur des morts ; aussi j'ai éteint ma bougie

sans retirer ma main plus vîte qu'à l'ordinaire. Je conviens pourtant que ces sortes de lectures-là mettent du noir dans l'esprit, &, comme vous me l'avez dit, de la science en général pour les femmes, ce que leur amour-propre gagne, leurs grâces le perdent; de sorte que, tout bien calculé, je me suis débrouillée du fossoyeur anglais avec l'amusant & instructif Gil-Blas; l'endroit de l'Archevêque de Grenade m'a fait frémir. L'application est heureuse, mais.... que ce Gil-Blas intéresse en passant par tous les états de la vie! comme ils sont peints! tantôt opulent, tantôt dans la misère, toujours lutant, c'est un matelot à la nage, qui trouve enfin une planche qui le met au port; je l'aime mieux que Cléveland; il est plus gai, & au moins aussi moral. Ce Cléveland m'a pourtant bien attachée. Que dites-vous de cette morveuse qui s'avise de comparer, de juger? Vous m'avez dit tant de fois que c'était l'analyse qui formait le jugement, que j'en ai pris la méthode; & je m'en trouve bien, & mieux que de l'ennuyeux

reverſi qu'on va me faire faire. Quinola en ſouffrira. Pour me venger du tour que l'on me joue, je vais le forcer à la journée. Adieu, mon charmant tuteur. A quand votre tournée, j'en tremble d'avance? Des dangers, de la fatigue, plus de lettres: qui eſt-ce qui a pu inventer une maudite Corſe? »

DORIVAL.

Toujours la même, l'égide d'une main, la marotte de l'autre.

LE COMMANDEUR.

Un problême à réſoudre, c'eſt ce qui l'emporte chez cette fille, des qualités du cœur ou de celles de l'eſprit.

LE CHEVALIER.

Ma foi, n'eſſayons pas de les diviſer; les unes font valoir les autres, & un compoſé auſſi rare mérite plus d'admiration que d'analyſe.

LA BARONNE.

L'une ne conduit-elle pas naturellement à l'autre?

L'ABBÉ.

Non licet.......

LA BARONNE.

Achevez donc, l'Abbé. Eh bien, vous vouliez nous dire qu'il n'eſt pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe : vous croyez qu'il n'y a que vous qui ſachiez le latin ?

L'ABBÉ.

Vous me prouvez le contraire, & me prouveriez peut-être beaucoup plus, ſi je ne me dépêchais de lire la dernière lettre de ma pupille, car je l'adopte, dût le Comte en être jaloux.

LE COMMANDEUR.

Un moment, l'Abbé ; l'égide & la marotte de Dorival m'ont rappelé une ancienne chanſon, dans laquelle j'ai voulu peindre l'être le plus ſingulier qui ait peut-être jamais exiſté ; & quelque bizarres que paraiſſent les contraſtes, ils n'en ſont pas moins vrais. J'ai voulu aſſortir auſſi l'air aux paroles ; ainſi j'aurai toutes les louanges ou tout le blâme ; ces

épisode nous fera trouver les lettres de Pouponne encore plus charmantes.

(*Il chante.*)

AIR: N.° 9.

Rien n'est égal à ma Ninon ;
Au moral ainsi qu'au physique.
Je voudrais dans une chanson,
Vous peindre cette fille unique.
Beaucoup de bien, beaucoup de mal
Forment sa double architecture.
Je ferai, comme elle, inégal *Bis.*
Dans mes chants & dans sa peinture. *Bis.*

C'est la perle, c'est le rubis,
La rose, l'albâtre & l'ébène.
Entre deux monts couverts de lis
L'azur serpente dans la plaine :
C'est de l'humeur, de la gaité,
Du caprice, de la saillie ;
C'est un air de stupidité *Bis.*
Qu'éclaircit bientôt la Folie. *Bis.*

J'ai vu Ninon quitter le bain,
C'était Vénus sortant de l'onde ;
Son chignon fut toujours châtain,
Un peu plus bas sa tresse est blonde.
Elle aime Bacchus & l'Amour,
Et par accès elle est dévote.

Sa main prend, brise tour-à-tour *Bis.*
Pinceaux, lyre, égide & marote. *Bis.*

Aujourd'hui c'est une beauté,
Demain à peine elle est jolie;
Elle parle fidélité,
Et l'inconstance est sa manie.
Je fus sa victime autrefois,
J'ai fini par faire comme elle;
De deux jours l'un je suis ses loix, *Bis.*
Et l'autre me voit infidelle. *Bis.*

LA BARONNE.

Voilà bien la charge la plus complete & le tableau le plus invraisemblable....

LE COMMANDEUR.

Je me suis attendu à votre incrédulité. Eh bien, d'honneur, cette fille a existé pour mon plaisir & pour mes péchés, & elle m'en a bien fait faire d'impatiences.

MADAME DE LINTZ.

C'étaient, je crois, les moindres.

LE COMMANDEUR.

L'Abbé, sauvez-nous vîte des commentaires.

L'ABBÉ.

Et des comparaisons.

(*Il lit.*)

Seizième Lettre de Pouponne.

5 Juin 1777.

« Vous croyez rire, vous qui riez de tout. Eh bien, mon cher tuteur, je travaille au tableau de la cantate ; si je réussis dans les ressemblances, je vous l'enverrai, sinon, *néant*.

Enfin il a donc lui, ce jour, ce jour heureux,
Où Thalie à Bastia vient de combler vos vœux.

Et cette pauvre petite, le cœur ne lui a pas battu, elle n'a pas été déconcertée ? Vivent les enfans pour être intrépides ! je tremblerais comme la feuille. Mais, la petite masque, qu'a-t-elle donc fait ? Ces Italiens seront donc toujours ingrats ? La vilaine nation ! j'ai plus d'une raison de la haïr ; au reste il faut me taire : il me semble que nos Français ne sont guère plus reconnaissans. Vous m'avez dit souvent que des Dieux & des Rois on pou-

vait tout penser, mais qu'il n'en fallait pas tout dire. Je m'arrête donc, & me raccommode sur-tout avec ceux qui vous ont claqué en paraissant ; je trouve de la délicatesse dans ce procédé. Mais que vous êtes bref sur la description de la fameuse journée ; vous avez encore eu des tracasseries ; il y a quelque chose que vous me cachez ; mais, cruel ami, cette réserve fait trotter mon imagination, & me fait bien plus de mal que la confidence que vous me refusez ne pourrait m'en faire, & c'est à moi à vous reprocher vos phrases courtes, sauf la dernière de votre lettre ; pourtant, elle en vaut bien plusieurs. Quel talent de pouvoir enivrer une ame avec cinq syllabes !

Vous m'avez jeté là vos états, je le parie, pour vous débarrasser de la comédie ; je m'y intéressais plus qu'à cette synagogue ridicule, comme je me la peins. N'allez pourtant pas me passer cela au même tamis que la comédie : cela vous est bien aisé à dire, vous qui avez *favellé* avec le Voltaire de l'Italie, comme vous

l'appelez ; mais moi, qui ne *favelle* qu'avec des livres qui ne peuvent répondre à mes interrogations, j'hésite toujours, Rosbif est une heure à balbutier, à annoncer, & puis cela finit toujours par ne me rien apprendre : je m'impatiente, il s'en va & l'italien aussi. Non, tenez, je ne ferai rien qui vaille tant que je ferai orpheline comme je l'entends, car je l'ai toujours été. J'aimerais leur poésie, parce que la rime est facile ; mais je ne comprends rien à la mesure de leurs vers. Est-elle arbitraire ? Et puis leur élégance est dans les syncopes. Ils ont des mots exclusivement du ressort de la poésie ; &, au bout de tout cela, je ne puis trouver de livre élémentaire qui traite de ce que je ne fais pas. Je conviens qu'il faudrait des *in-folio* ; mais je gage bien qu'en un quart-d'heure mon tuteur me mettrait au fait. Comme la pauvre Pouponne est abandonnée ! J'ai pourtant un nouveau soupirant, mais il porte son titre d'exclusion dans ses cheveux ; ils sont blonds, & j'ai bien peur qu'il n'ait l'esprit aussi fade que

le teint; mais comme votre principe est qu'il ne faut jamais précipiter son jugement, j'attendrai qu'il ait commencé son cours de galanterie, pour vous peindre le nouvel hippomène. Oh! comme je serai légère! je ne peserai pas une plume, & je fermerai les yeux en courant.

Rien d'intéressant ici, sinon que M. T... se dégoûte, & ne tardera pas à quitter; son successeur est là qui attend ce moment, & moi celui d'aller à la campagne rêver, sous le bosquet de l'Amitié, à l'objet de la mienne, & de mon éternelle reconnaissance.»

MADAME DE CHANCEAUX.

On peut bien dire que cette enfant a fini comme elle a commencé. Il me semble toujours que sa dernière lettre est la mieux écrite.

MADAME DE LINTZ.

Mais, Comte, vous nous aviez promis des vers de Pouponne: se réduisent-ils à deux qui commencent sa dernière lettre?

LA MARQUISE.

Je vais vous avouer ma ruse. Le Comte vous les eût lus, mais je l'en ai empêché, certaine que le plaisir que vous a fait la prose de sa charmante pupille, aiguillonnerait votre curiosité pour la poésie, & que vous me donneriez encore un jour pour la juger.

MADAME DE LINTZ.

Cela est si adroit & si flatteur, que si la Baronne y consent, nous resterons encore demain.

LA BARONNE.

Marquise, il n'est pas besoin de l'intérêt & de la curiosité qu'inspire Pouponne, pour se rendre à une invitation aussi agréable; &, quelles que soient les affaires qui m'attirent à la ville, elles céderont une fois aux charmes des plaisirs variés que vous procurez à vos hôtes.

LA MARQUISE.

On n'a pas grand mérite à arranger des plaisirs qu'on partage, & qu'on goûte

aussi vivement que je le fais : mais ils me rappellent leur sœur ; Saintré, chargé de la chanter, n'aura pas été embarrassé du modèle ni de la dédicace.

SAINTRÉ.

Plus que vous ne le croyez. Mesdames, je vous dois à chacune un hommage ; le sujet que vous m'avez donné remplit mon objet ; ainsi, en l'adressant à l'une de vous, toutes voudront bien en partager l'application.

LA BARONNE.

Nous sommes donc toutes voluptueuses ?

MADAME DE CHANCEAUX.

Je ne m'en doutais pas.

SAINTRÉ.

Vous êtes du moins toutes faites, Mesdames, pour me faire éprouver ce que je vais chanter. (*Il chante.*)

AIR, N.° 12.

Oui, je vais chanter
Ce qui dans tes yeux respire.
Ah ! daigne écouter

La volupté qui m'inſpire.
Elle eſt au plaiſir,
Au ſoleil ce qu'eſt l'Aurore;
Elle eſt au déſir, } *Bis.*
A Pomone ce qu'eſt Flore.

Charme de nos ſens,
Par eux elle paſſe à l'ame;
C'eſt par ſes accens
Que nous peignons notre flamme.
Près de la beauté
Qui nous prouve ſa tendreſſe,
C'eſt la Volupté } *Bis.*
Qui déguiſe ſa faibleſſe.

Par toi, Volupté,
L'homme ennoblit ſa nature:
Moins vif, mieux goûté,
Le plaiſir par toi s'épure.
Va dans ce ſoupir
Electriſer ma Sylvie,
Songe à revenir; } *Bis.*
Sans toi que ſerait la vie?

De la Volupté
Quand j'ai chanté le délire,
M'a-t-il écouté,
Ton cœur, ce cœur qui l'inſpire?
Ne me réponds pas,

Dans tes yeux je saurai lire;
C'est toujours tout bas } *Bis.*
Que la Volupté soupire.

LA MARQUISE.

D'Erby, nous vous donnons tous nos pouvoirs pour remercier Saintré; mais nous nous réservons les rêves, il est temps d'aller nous y livrer : je crois que j'en ferai de très-agréables, après la victoire que j'ai remportée.

LE COMMANDEUR, à Saintré.

Mon ami, vous pouvez vous flatter d'en procurer de charmans; mais, heureux mortel, ils doivent être pour vous le prélude de réalités bien délicieuses!





XXIII.e SOUPER.

LA MARQUISE.

MES amis, l'événement qui me force à retourner à Paris, diminue ſenſiblement la peine que j'éprouvais à me ſéparer de vous : partant & voyageant tous enſemble, nous pourrons, pendant la route, continuer notre plan ; &, arrivés, je compte bien qu'au moins une fois la ſemaine nous nous raſſemblerons pour donner une ſuite à nos charmantes orgies.

LE COMMANDEUR.

Je me flatte, Meſdames, que vous ne dédaignerez pas le pied-à-terre d'un garçon.

LA MARQUISE.

Nous nous ferons un plaiſir, le Comte, Meſdames de Lintz, d'Erby, la Baronne & moi, d'aller viſiter votre jolie chartreuſe ; nous tiendrons à notre tour appartement. Ma couſine, l'Abbé, le

Chevalier, Dorival & Saintré ſont invités-nés, & diſpenſés de l'embarras de recevoir: nous leur demanderons quelquefois une taſſe de chocolat le matin, quand nous nous trouverons dans leur quartier; voilà à quoi nous bornons leur tribut de ſociété. Ce ſoir, notre arrangement nous donne de la marge; notre petite fête nous menera juſqu'au jour, nos chevaux ſeront attelés, & nous partirons gaiment en ſortant de table. Allons, Comte, commençons par les vers de Pouponne; s'ils ſe ſoutiennent à côté de ſa proſe, nous conviendrons que votre pupille mérite d'être couronnée au Capitole, comme le Chantre de la belle Laure.

LE COMTE.

Elle ne s'eſt pas, à beaucoup près, autant exercée à la poéſie qu'à la proſe; ſes premiers vers ont été dictés & conſacrés par la reconnaiſſance; j'en fus ſi enchanté, que je cédai au plaiſir de les mettre dans un Journal qui paraiſſait nouvellement; &, pour ne leur rien ôter

de leur fleur de naïveté, & n'être pas accusé d'en avoir été le teinturier, j'y laissai deux fautes qui étaient échappées à la jeune personne, j'en fus bien grondé; elles les a corrigées depuis, & voici la seconde édition. Je dois préalablement vous rappeler que Pouponne perdit son père & sa mère presque en naissant, & qu'elle était déjà à la campagne quand elle m'adressa ce bouquet pour ma fête:

« * Mortels à qui je dois la vie
Qu'on vous vit perdre en même temps,
Qui me fûtes ravis bien avant mon printemps;
Ecoutez les regrets de mon ame attendrie.
On perd tout en perdant qui nous donna le jour.
Semblable à la fleur desséchée,
Je languissais dans ce séjour;
Et comme une plante arrachée,
J'allais périr, hélas! sans la sœur de l'Amour.
Le ciel touché de ma misère,
A bien voulu me rendre un autre père.
Un mortel bienfaisant m'a créé des talens,
A cultivé mon cœur, mes mœurs, mes sentimens;
Orné mon esprit faible encore;
Et me prenant dès mon aurore,
Il m'a conduite par la main

Dans les sentiers de la science :
Mais que d'art & de patience
Il a fallu dans le chemin !
O mon ami, mon second père !
Tout mon bonheur est d'avoir su vous plaire ;
Vous avez démêlé dans le coeur d'un enfant
Qu'il deviendrait un jour tendre & reconnaissant ;
Vous m'avez tout donné. Qu'était pour moi la vie
Sans connaître l'art d'en jouir ?
Oui, c'est vous qui m'avez appris, malgré l'envie,
Comme il faut vivre & comme il faut mourir ;
C'est par vous seul que je connais mon ame,
Et que de l'amitié je sens la chaste flamme.
Vous m'avez prêché la vertu,
Et vous me la prêchiez d'exemple :
Votre coeur était comme un temple
Où le mien, souvent abattu,
Allait puiser pour sa faiblesse
Les secours les plus précieux.
C'est là que je trouvais unis à la sagesse
L'esprit & l'enjoûment : ils devinrent mes Dieux ;
J'y joignis la reconnaissance,
Le tendre souvenir, la franche confiance.
Hélas ! sans la cruelle absence
Par ces Divinités mon coeur serait heureux.

LA MARQUISE.

O la chère petite ! comme son ame se

déploie! quel fonds de ſenſibilité, de reconnaiſſance!

DORIVAL.

Les vers ſont harmonieux & coulans, les inverſions aiſées; & ce ne peut pas être là ſon coup d'eſſai.

LE COMTE.

Ce ſont du moins les premiers dont elle m'ait permis de diſpoſer; elle s'était en effet exercée depuis quelques années; mais timide, environnée d'appréciateurs, elle ne me faiſait à moi-même que des demi-confidences à ce ſujet.

L'ABBÉ.

Comme la métamorphoſe eſt une figure naturelle! & comme cette enfant a ſuivi celle du chemin de la ſcience!

MADAME D'ERBY.

Et l'adreſſe de déplorer la perte de ſes parens pour en revenir à celui qui les a remplacés.

SAINTRÉ.

Qu'était pour moi la vie
Sans connaître l'art d'en jouir!

Quelle

Quelle philosophie pour un âge aussi tendre !

LA BARONNE.

Comte, auriez-vous laissé un aussi joli bouquet sans réponse ?

LE COMTE.

Elle á été imprimée dans le journal suivant, je ne puis m'en dédire ; mais je confesse franchement que je me crois bien au-dessous de l'original.

(Il lit.)

La tendre expression de ta reconnaissance,
Zulmis, a pénétré jusqu'au fond de mon cœur,
Avant le sentiment de cette jouissance,
Je ne croyais pas au bonheur.
Quand je pris soin de ton enfance,
Je t'élevai comme une fleur
Dont on n'attend que le plaisir flatteur
De la voir lentement éclore,
Briller sans trop s'épanouir,
Et, sous la garde du Zéphir,
Orner le domaine de Flore.
Mais la tige à ses fleurs vient de mêler des fruits ;
C'est unir au printemps la généreuse automne.
Tel l'arbre d'Atalante offre à nos yeux surpris
Les filles de l'Aurore & les dons de Pomone.

De quelques soins, Zulmis, tu m'as trop bien payé;
Ce n'est pas moi qui portai dans ton ame
Ce germe fécond, cette flamme,
Ce sentiment divin tendrement déployé
Dans ces vers, les premiers que soupira ta lire;
Ces vers, par l'Amitié dictés,
Ces timides accens d'un vertueux délire,
Quel mortel peut, Zulmis, les avoir mérités?
Tu ne dois rien qu'à la Nature,
Elle seule t'orna de tous les agrémens
De l'esprit & de la figure,
Et te prodigua sans mesure
Les dons du cœur & les talens;
Et si j'ai quelquefois, d'une main téméraire,
Ployé quelques rameaux d'un arbuste charmant;
Dans ce travail flatteur j'ai trouvé mon salaire.
Bien au-dessous du statuaire,
Qui forma la beauté dont il devint l'amant;
Je me compare à peine au lapidaire,
Dont l'art fait éclater le feu du diamant.

MADAME DE LINTZ.

Avons-nous encore bien des vers de Pouponne?

MADAME D'ERBY.

Et des réponses?

LE COMTE.

Je n'ai plus qu'une chanſon, ou plutôt une élégie en chant.....

LA MARQUISE.

Cher Comte, ménageons nos plaiſirs, revenons à la proſe; vous avez encore quelques lettres détachées de notre jeune virtuoſe.

MADAME D'ERBY.

Et des réponſes?

LE COMTE.

Je ſens ce qu'a de flatteur cette répétition; des deux, c'eſt moi qui y ferai le moins honneur; mais j'ai fait le ſacrifice de mon amour-propre & de ma modeſtie; il faut finir ſur le même ton: j'ai dit que Pouponne m'avait grondé de l'avoir imprimée avec ſes fautes; voici ſa lettre à ce ſujet.

Dix-ſeptième Lettre de Pouponne.

20 Décembre 1778.

» Eſt-il poſſible, mon cher tuteur, que vous vous ſoyiez décidé à humilier mon amour-propre autant que vous venez

de le faire ; l'amitié dont vous m'avez donné tant de marques, celle que je fais gloire d'avoir pour vous, votre bonté naturelle, votre propre intérêt, rien n'a pu me sauver de la fantaisie que vous avez eue de me faire imprimer, & imprimer avec tous mes défauts ! Encore si vous eussiez corrigé ces malheureuses fautes de langage, si vous m'eussiez renvoyé ma feuille pour la retravailler ; mais point, il fallait m'exposer à la censure publique, me faire rougir d'une chose que je croyais faite pour m'honorer. Cruel ami ! vous qui souffrez si aisément de mes peines, comment vous est-il venu dans la pensée de les augmenter ? Vous allez trouver votre punition dans le partage des mêmes chagrins que vous me causez ; oh ! je suis sérieusement affectée !... Comme tout arrive à la fois ; & mon oncle qui croit que je regrette Paris, & qui a invité la banlieue pour me réjouir ; il devine fort bien, mais qu'il répare mal ! Je ne saurais vous pardonner le mauvais tour que vous venez de me jouer, il ne

me ſort pas de la tête, votre lettre eſt un pauvre correctif; comment vous excuſerez-vous d'avoir fait mettre en lettres italiques mes ſolécîſmes? Ce n'eſt ſurement que pour qu'ils n'échappent pas aux lecteurs; mais cela ne peut pas être de vous: je vous rendais un hommage ſi vrai, ſi ſenti, que vous auriez dû me pardonner les fautes en faveur du ſentiment qui m'a fait haſarder ces mauvais vers, & la docilité que j'ai eue de vous obéir; car vous m'avez encouragée à m'eſſayer dans ce genre, & en voilà la récompenſe; mais ne ferait-ce pas une tournure à votre manière pour me dégoûter du langage des Dieux? Que ne vous expliquez-vous clairement? accoutumée à préférer vos goûts aux miens, n'ayez pas peur que je vous euſſe réſiſté dans cette occaſion. J'avais formé le deſſein, pour me venger, de ne rien vous dire de votre réponſe, mais je ne puis tenir mon courage; il vous eſt plus permis de pécher qu'à un autre, tant vous ſavez bien réparer vos fautes. Quelle facilité, quelle élégance, quelles tournures heu-

reuſes ! Il faut convenir qu'on ne peut pas verſer un baume plus doux ſur une plaie ; mais j'appelle de la comparaiſon du lapidaire, celle de Promethée eût été plus juſte ; je l'aime mieux que celle de Pigmalion, parce que, comme vous, le premier reſpecta ſon ouvrage, il n'y a que ſon ſupplice qui m'épouvante ; mais auſſi il avait fait du trop beau. En gardant les proportions, il me ſemble que vous ne pouvez avoir mérité le courroux des Dieux ; voilà bien l'amour-propre, il m'a révoltée d'abord, & c'eſt lui qui me déſarme ; la fable de Prothée n'eſt-elle pas l'allégorie de cette paſſion ?

Adieu, charmant mortel, qu'on ne ſaurait gronder long-temps, qu'on regrette ſans ceſſe, mais qu'on n'oſe déſirer ici, n'y ayant, d'être raiſonnable, qu'une malheureuſe dindonnière que la ſolitude mettra bientôt à l'uniſſon de la ménagerie à laquelle elle préſide. »

LA BARONNE.

Eh bien ! l'Abbé.....

L'ABBÉ.

Je vous entends, Baronne, & je triomphe; voyez si l'érudition dépare cette charmante lettre, si, au contraire, elle n'ajoute pas à son mérite?

MADAME DE CHANCEAUX.

La partie du sentiment qui respire dans cette lettre, & cette mélancolie douce qui se communique à l'ame, m'affectent encore plus.

SAINTRÉ.

En général, le style de cette jeune personne est si varié, que chacun peut y trouver son compte.

LA MARQUISE.

Sa dernière phrase me déchire le cœur; Comte, vous l'aurez sans doute consolée? Ses plaintes ne sont pas sans fondement; qu'y avez-vous répondu?

LE COMTE.

Selon ma méthode, des plaisanteries d'abord, pour la préparer par gradation à l'austérité des conseils & de la morale;

LA BARONNE.

C'est ce qu'on appelle dorer la pillule.

LE COMTE.

Précisément.

(*Il lit.*)

Vingtième Lettre du Comte.

28 Novembre 1778.

« Je crois, ma chère Pouponne, que vous étiez sérieusement fâchée au commencement de votre lettre ; il me semblait voir vos deux grands yeux noirs rétrécis par le rapprochement de vos beaux sourcils, ce front, siège de la candeur & de la gaité, sillonné par deux ou trois rides de haut en bas, votre jolie bouche bien serrée ; & Dieu sait comme le sang circulait. Eh bien ! ma chère pupille, si vous eussiez commencé par où vous avez fini, vous vous seriez épargné & votre petite colère, & ses petites échaboussures ; mais moi, j'aurais perdu ce qu'elle a d'agréable pour mon compte ; car vous savez que j'aime à être grondé, sur-tout par mes amis, quand je leur ai joué de mauvais tours, pareils à ceux que vous

me reprochez ; je crois, cependant, que j'ai eu effectivement tort de vous exposer aux louanges du public & à sa curiosité ; j'en porte déjà la peine, car on me tourmente pour savoir où la dixième Muse se forme un hélicon : en ça, convenez que si j'étais rancunier, j'aurais beau champ, & que nommer le site du Parnasse nouveau, serait complétement me venger de toutes les injures que vous me dites au commencement de votre lettre ? Reprenez votre sérénité, belle Pouponne, je ne trahis pas si légérement le secret de mes amis, & vos admirateurs qui se disposent à vous payer le tribut, seront obligés de le déposer dans les annales qui ont reçu le vôtre, s'ils veulent qu'il vous parvienne ; c'est ce que se propose un jeune homme enthousiasmé de vos vers ; mais, pour ne pas vous effaroucher, sa muse timide ne vous offre d'abord qu'une chanson.

Ecoutez, mon amie, il est temps de vous parler sérieusement ; vos vers m'ont si fort étonné moi-même qui ai suivi votre marche sur le Parnasse, que j'ai hésité de

les confier à l'impression, dans la seule crainte que le public ne voulût pas les croire d'une jeune personne.

Les deux fautes qui vous étaient échappées m'ont enhardi ; j'ai dit : ce sera le cachet de l'inexpérience ; j'aurais pu sans doute corriger ces deux vers ; mais comme je l'ai dit dans la lettre d'envoi à la Présidente, j'ai craint de leur ôter leur naïveté, leur fraîcheur, enfin, tout ce qui pouvait faire connaître l'ouvrage d'une femme. Mais, c'est à mon tour à vous gronder ; vous m'aviez promis de rassembler vos forces & vos ressources pour résister à la lime sourde de l'ennui ; & la fin de votre lettre est abreuvée de son fiel le plus amer. A quoi servent donc les talens, les connaissances & la philosophie, s'ils ne nous mettent pas à l'abri des dégoûts de la solitude ! Je vous l'ai dit souvent, partagez votre temps, & vous verrez vos journées s'écouler, sinon avec contentement, au moins sans regrets cuisans. Sur-tout taillez-vous de l'ouvrage, traduisez, composez, envoyez-moi le tout ; la correspondance

que cela entraînera, remplira les vides ; les soins du ménage viendront encore à votre secours, multipliez-en les détails, il y en a d'amusans, & ils sont presque tous utiles. Il n'est pas possible qu'il n'y ait quelques gens à voir dans votre voisinage ; pressez votre oncle de leur faire une première visite, on vous verra, c'est assez pour qu'on revienne ; ainsi, petit-à-petit, vous aurez de la société pendant six à sept mois de l'année. Vous avez l'esprit trop juste, ma chère pupille, pour exiger dans des provinciaux aussi éloignés de la capitale, cette fleur de goût qui y règne ; vous êtes faite pour tirer parti de tout : jusqu'aux sots instruisent ou amusent quelquefois, cela dédommage de l'impatience qu'ils causent ordinairement. Pour l'hiver vous aurez un tambour à broder, je me charge de cette emplette, & vous conseille ce travail, parce qu'il vous éloignera du feu que vous aimez, & qui est contraire à la délicatesse de votre poitrine. Ne chantez que pour entretenir voix; ne lisez jamais à la lumière, ré

le soir pour les instrumens; couchez-vous de bonne heure, levez-vous de même, & allez, dans la belle saison, herboriser pendant une heure; vous rentrerez avec de l'appétit; les fonctions de l'estomac se feront bien, le chyle sera bon, la bile ni la mélancolie ne prendront pas le dessus; c'est dans l'équilibre des humeurs & des fluides que consiste la santé; je viens de faire écrire une lettre très-forte par votre tante, à votre geolier; elle exige que vous veniez l'automne prochain, au moins trois mois, à S..... Nous tâcherons tous les ans de vous procurer ainsi une petite vacance, & même une courte apparition ici. Laissez faire à l'Amitié, mais ne la découragez pas par un abandon criminel; puisqu'il faut acheter la fortune, que ce soit du moins au meilleur marché possible, & songez que rien ne paye la santé. Adieu, ma chère pupille, je vous embrasse & vous chéris comme un père tendre, qui, en prêchant la fermeté à son enfant affligé, confond ses larmes avec les siennes. »

SAINTRÉ, à Madame d'Erby.

Ne cachez pas celles qui vous échappent, elles font trop d'honneur à votre cœur.

MADAME D'ERBY.

On ne peut rien faire devant ces Messieurs ; ils ont les yeux par-tout.

LE COMMANDEUR.

C'est un moyen sûr de multiplier nos jouissances.

LA MARQUISE.

Suivons notre objet, & venons à la chanson de l'amoureux du journal.

MADAME DE LINTZ.

Oui, parce qu'elle nous amènera la réponse.

LE COMTE.

Un jeune homme d'Etampes s'était réellement enflammé aux accens de Pouponne ; il inséra son hommage dans le journal suivant, & signa : *la Muse Estampoise.* Voici ses couplets :

AIR : *Je suis Lindor, &c.*

* On m'entendra sans cesse vous le dire,
N'en doutez point, votre ouvrage est charmant;
Hélas ! ce mot instruit bien faiblement
De tout ce que votre mérite inspire.

Qui mieux que vous possède l'art d'écrire ?
Vous unissez l'esprit au sentiment :
Un jour entier ne paraît qu'un moment
Quand on le passe à toujours vous relire.

De l'Amitié sentant la douce flamme,
Plus d'une fois recommencez vos chants,
Jeune Zulmis ; qu'ils sont intéressans !
Il nous ont fait l'éloge de votre ame.

Heureux celui que la reconnaissance
Depuis long-temps place dans votre coeur !
Qui n'est jaloux d'un aussi grand bonheur....
On enviera toujours sa récompense.

Ma pupille ne fut pas insensible à ce culte public ; elle essaya d'y répondre, & m'envoya ses couplets ; je l'encourageai à les hasarder, elle hésita quelque temps ; à la fin, elle me laissa le maître de leur sort ; après y avoir fait d'elle-même des corrections, elle les joignit à cette lettre-ci :

Dix-huitième Lettre de Pouponne.

« Il m'en coûte trop, mon cher tuteur, de résister à vos moindres signes, pour ne pas céder au désir pressant que vous me témoignez d'avoir les couplets que je suis fâchée d'avoir faits à présent. Pourquoi ne puis-je rien vous cacher ? Enfin les voilà, disposez-en, je les abandonne à votre amitié & à votre prudence ; je me suis toujours si bien trouvé de l'une & de l'autre ! Puisque me voilà journalisée, au moins, priez Madame la Présidente de recevoir mes remercîmens de l'indulgence qu'elle veut bien avoir pour moi, & sur-tout de la bonté qu'elle a de m'envoyer son amusant ouvrage ; assurez-la bien qu'il charme les ennuis de ma solitude, & que je suis bien reconnaissante de son attention. Sans elle, je m'abrutirais tout-à-fait ; montrez ma lettre, je vous relève de votre serment, pour celle-là seulement. Il est bien différent d'aller passer l'été à la campagne, ou d'y passer toute sa vie. Je crois, par exemple, que j'accorderais plus volontiers la niche

à Mademoiselle D...... qu'à votre Bretonne; ses ouvrages peignent une ame douce & modeste, il faut ces deux qualités-là en amitié; l'autre est fière, &, je crois, un peu suffisante; qu'en dites-vous? mais j'oublie qu'il ne faut pas parler de couleurs à qui a la jaunisse. Il faudra bientôt retenir place à Charanton pour Rosbif; il veut, comme on fait dans les Romans, venir se faire hermite dans les bois qui nous environnent. Il espère, peut-être, que j'irai quelque jour faire ma prière à sa chapelle, le saint n'est pas assez de mon goût; voilà, par exemple, de ces niches que je ne remplirai jamais. Il me manque bien pourtant, j'en conviens; avais-je de l'humeur? il la supportait; voulais-je quelque chose, même de ridicule? il y volait; tout en le grondant, j'en attrapais toujours quelque chose, soit au profit de mes caprices, soit pour mon instruction; car ce hibou a entassé bien des choses dans son trou; mais qu'il y reste, je crois que c'est lui qui m'a porté malheur. Scipion se plaint de vous & de moi, elle

voudrait que vous l'allassiez voir tous les jours, & moi que je lui écrivisse toutes les postes; elle a le cœur très-bon, mais, comme dévote, elle est bien exigeante; vous n'aimez pas à bâiller, ni moi à *rabâcher;* ainsi nous aurons tort long-temps avec elle. Mon oncle tracasse le Maréchal (1) à la journée, il l'appelle le bel esprit, & Perrin Dandin ne peut pas souffrir qu'une soubrette éclipse un Président; cela m'amuse bien un peu, mais ce n'est qu'un peu. Je vois le beau temps, je me transporte au bois de Boulogne, j'y passe en revue les chars brillans, les poupées, les pantins; & au moment que, toute entière à cette charmante illusion, je crois y être, un pupître vermoulu, deux paysans qui beuglent, une odeur de poix, & une voûte entr'ouverte me rappellent que je suis dans une vieille chapelle qui menace ruine, c'est votre nuage (2). Adieu, mon

---

(1) Sa femme de chambre, qui s'appelle *Biron.*

(2) Cela a trait à la description que j'ai faite d'un nuage dans mon Voyage de Paris en Corse.

cher tuteur, je fais votre remède tant que je peux, mais il n'opère pas toujours; c'eſt ce qui me fait vous quitter en ce moment. »

LE COMMANDEUR.

Toujours de l'imagination, mais l'ennui domine, il lui faut ſes vacances.

LA BARONNE.

Il y a dans cette lettre une niche qui m'eſt ſuſpecte.

LE COMTE.

La lettre prochaine vous mettra au fait.

L'ABBÉ.

La chanſon, la chanſon.

MADAME DE CHANCEAUX.

Il y prend goût; l'Abbé finira par préférer une chanſon de Pouponne à une pièce de Sakeſpear.

MADAME DE LINTZ.

Cela eſt en règle; l'égliſe abhorre le ſang.

LA BARONNE.

Oui, mais les revenans & les fossoyeurs font valoir le domaine de ces Messieurs.

DORIVAL.

La chanson, la chanson.

LE COMTE.

La voici sur le même air.

AIR: *Je suis Lindor, &c.*

Si vous voyiez l'objet triste & sauvage
Que dans vos vers vous avez célébré,
Vous vous diriez : Où me suis-je égaré ?
Ah ! reprenons mes vers & mon hommage.

Mon cœur, ému par la reconnaissance,
Trouva des mots pour ce doux sentiment ;
Mais un essai dépourvu d'agrément
Mérite-t-il qu'une Muse l'encense ?

Dans les forêts errant à l'aventure,
Qui me rendra le bien que j'ai quitté ?
J'ai tout perdu, plaisirs, talens, gaité,
Je ne ris plus, pas même à la Nature.

Rien n'agit plus sur mon ame flétrie ;
Plaignez mon sort, mes beaux jours sont passés.
De l'Amitié, sans les soins empressés,
Qu'il serait long le songe de la vie !

SAINTRÉ.

Que je plains cette charmante fille; ce qu'elle gagne en profondeur, elle doit le perdre en agrémens; ſon ſtyle ſe rembrunit; c'eſt comme un joli enfant dont les traits ſe forment trop en grandiſſant.

LE COMTE.

Vous avez raiſon; l'élégiaque devient ſon genre favori.

LA BARONNE.

C'eſt elle qui a la jauniſſe.

LA MARQUISE.

Eh bien! je n'ai pas été tentée un inſtant de plaiſanter; cette intéreſſante perſonne a fait paſſer dans mon ame une partie du ſentiment qui oppreſſe la ſienne.... Il eſt bien dur à vingt ans de quitter, Meſſieurs les poëtes diraient l'olympe pour la terre, mais diſons en proſe, Paris pour une métairie au milieu des bois.

L'ABBÉ.

La reſſource de la plaiſanterie heureu-

ement devient si commune, qu'elle perd tous les jours de son influence. J'ai vu un temps où, je ne dirai pas un petit-maître, mais un écolier effronté, démontait un homme grave, qui venait de proférer à propos un axiome de morale. Le jeune homme avec un étalage de mots pris à droite & à gauche dans les feuilles du jour, & un ton suffisant, trouvait encore le secret de mettre les rieurs de son côté & paraissait même instruit :

Car, grâces aux almanachs chantans,
Aux complaisans folliculaires,
Aux esprits, aux dictionnaires,
En France il n'est plus d'ignorans,
Erudits & gens à talens,
Qui, croyant savoir quelque chose,
Vous efforcez encor d'augmenter votre dose
D'instruction & de bon sens,
Vous perdez, je crois, votre temps,
Une plaisanterie, un bon mot qui circule
Répond à tous vos argumens,
Et les demi-savans,
Armés de la férule,
Du sarcasme & du ridicule,
A moins de frais brillent à vos dépens.

LA BARONNE.

L'Abbé, eſt-ce un impromptu?

L'ABBÉ.

Vous ne m'en ſoupçonnez pas capable; c'eſt un morceau que j'ai trouvé déplacé dans un conte que me liſait un jour un de mes amis; comme le fonds eſt vrai, je l'ai retenu.

DORIVAL.

Et pas mal appliqué.

LA MARQUISE.

Et l'Eſtampois en eſt-il demeuré là?

LE COMTE.

Mon Dieu non; il s'aviſa de mettre, dans un autre journal, une longue lettre, moitié proſe, moitié vers, où il aſſurait ſa nouvelle divinité que l'Amour valait bien l'Amitié. Cette morale ne fit pas fortune, ſa correſpondance finit là; mais cet événement me valut une longue lettre que je ne peux vous livrer, qu'autant que vous n'exigerez de moi aucun éclairciſſement. Je ne me détermine même à

vous la lire, que parce que je la crois la mieux écrite de toutes celles que Pouponne m'a adreſſées.

LA MARQUISE.

Comte, vous ſerez toujours le maître des conditions avec nous; vous contribuez trop à nos plaiſirs, pour que nous troublions les vôtres par la moindre indiſcrétion.

LE COMTE.

Pour l'intelligence de la niche qui a frappé la Baronne, je dois faire paſſer avant une lettre que j'écrivis à Pouponne de la ville de R..... où j'étais allé paſſer quelque temps: quinze jours, au plus, après mon départ, elle me querella de n'être pas encore de retour.

(*Il lit.*)

Vingt-unième Lettre du Comte.

« Je vous ai toujours annoncé, ma chère pupille, que je ſerais abſent environ un mois; je ne puis guère moins donner à mes amis. Votre obligeante impatience a un almanach particulier que la mienne

ne contrôlerait pas, si j'étais encore dans l'âge où l'on fait céder ses devoirs aux plaisirs; mais je ne vous cacherai pas que je n'ai point un sacrifice aussi complet à faire sans dédommagement, &, dût l'amitié qui nous unit, s'alarmer un instant, je vous instruis que je viens de mettre en tiers dans ce sentiment une personne...... & cette personne est une demoiselle, & cette demoiselle est charmante, & cette charmante a l'esprit orné, & son esprit est cependant toujours naturel, & ce naturel émane d'une ame honnête & sensible..... Ah! doucement, Pouponne, voilà deux grands yeux noirs de trop, ma franchise ne doit pas m'attirer ce regard en dessous; un peu de sang froid & de réflexion, & vous reconnaîtrez votre Sosie; peut-être n'est-ce que cela; vous connaissez mon goût pour les espiégleries; cependant tout ce que je vous dis & écris n'est pas toujours chimère; je n'en crée même que pour en combattre d'autres; mais il en est d'invincibles, & j'ai remarqué qu'en général ce sont celles qui ont un principe honnête;

honnête: on croit que tout ce qui en dérive eſt bon & juſte; cependant l'expérience dément tous les jours cette conſéquence, &, tous les jours, à force de rafiner ſur les moyens d'être heureux, on voit ſe rétrécir la route qui conduit au bonheur; bientôt on s'égare dans les ſentiers tortueux, on regrette le grand chemin, le jour finit, & l'on a peine, dans l'obſcurité, à ſaiſir un ſouci fané, au lieu de la brillante roſe qu'on s'était flatté de cueillir, & pour laquelle on avait dédaigné la modeſte violette, ou l'humble barbeau.

Vous vous êtes apperçue de l'abſence du pauvre Rosbif, cela n'eſt pas étonnant, ma chère pupille; la complaiſance eſt l'alchimie de la ſociété, & quand on n'a plus qu'un vieil oncle & un jeune perroquet, de qui en attendre? les jours (à la campagne ſur-tout) ne paſſent pas ſi vîte qu'à l'ordinaire; il eſt ſi doux d'être obéi aveuglément, d'être prévenu ſans ceſſe!.... Pouponne, tournons la médaille.

Vos queſtions ſur la B...... m'ont

rappelé celles ſur la Corſe, & j'y répondrai de même. Il ne faut pas s'attendre, dans une province auſſi éloignée de la capitale, à ce ton d'aiſance, à cette aménité de mœurs, à cette urbanité qui eſt propre aux Pariſiens; chaque pays a ſon caractère, il eſt ici fortement prononcé. Le B.... eſt fier & rude; les marins ſont peu galans, encore moins polis; on parle ici pour ſe faire entendre tout juſte; ceux qui jouent l'eſprit s'en approviſionnent le matin dans les folliculaires quelconques, & en voilà pour leur journée; ce n'eſt pas qu'ils manquent d'eſprit naturel; mais l'oiſiveté dans le centre, & le commerce à la ceinture, émouſſent cette pointe fine & délicate qui en eſt la fleur. Il faut pourtant rendre juſtice aux femmes d'ici, elles ſont généralement aimables; négligées des hommes, elles font plus de frais pour plaire, & vous ſavez que ces frais-là ſont rarement perdus; elles ſont jolies & n'oublient pas ce qui peut les faire remarquer, autre attention dont nous devons leur ſavoir gré: pour qui pare-t-on les autels, ſi

ce n'est pour les divinités ? Le Parlement tient ici le haut du pavé ; vous savez qu'il a fait du bruit, il eut son apogée & sa révolution comme les astres. Quelques mauvais plaisans firent afficher, il y a quelque temps, une terre à vendre, à dix lieues de tous Présidens & Conseillers au Parlement. Je ne puis rien vous dire des curiosités de la ville, il n'y a point de monumens frappans ; les places sont ordinaires, point de fontaines, d'obélisques, de belles églises, ni de beaux couvens. La ville neuve est tirée au cordeau, les maisons bâties uniformément, mais sans commodités intérieures ni cours ; dix pieds carrés en tiennent lieu ; les escaliers sont obscurs, étroits & mal-propres ; l'air est toujours mal-sain, faute de circulation, & le jour bâtard & oblique.

La société est découpée comme dans tous les lieux de Parlement ; chaque corps se réunit pour manger, médire & jouer ; au reste, c'est l'histoire de toutes les petites villes. Les promenades se réduisent à des places nues dans la ville ; au-dehors, à un

mais mal-ſain par les eaux croupiſſantes qui l'environnent, & à une eſpèce de manège couvert d'arbres dont la circonférence n'a pas deux fois celle du Coliſée.

S'il me fallait vivre ici à la R....., j'aurais bientôt pris mon parti ; mais comme à Paris, je m'occupe le matin à *diverſe baje* (1), je lis l'après-midi, & je me promène le ſoir. J'ai ſur le tapis mon Oreſte ; j'eſpère l'avancer à la campagne dans le ſilence des bois. Il eſt propre aux idées ſombres & profondes du ſujet.

Vous avez, chère Pouponne, confondu les comètes avec les planètes ; celles-ci ont un cours déterminé, connu & ſujet au calcul, ſauf Saturne & ſes anneaux, qui, à cauſe de leur prodigieuſe diſtance, échappent aux obſervations les plus ſuivies, & aux meilleurs inſtrumens ; les comètes n'étant pas de notre monde planétaire, & n'y paſſant qu'accidentellement, attirées par le ſoleil, leur éclipſe & leur retour ne peuvent pas ſe calculer par

(1) A diverſes bagatelles.

les regles en question ; au reste, souvenez-vous que le systême de l'immersion des comètes dans le tourbillon du soleil, pour alimenter ses feux, n'est qu'une nouveauté sans appui solide ; car si la comète qui a déjà réparu deux fois, se montre encore, comme on l'a prédit, adieu la nourriture de Phœbus, le Dieu restera à jeun, & le systême à la beurrière. Je pardonne votre question au désœuvrement de la campagne ; à la ville vous avez des choses plus utiles, & aussi agréables à récapituler. J'ose même insister sur un objet, qui, aux champs sur-tout, réunit l'un & l'autre. Ma chère pupille, quelle satisfaction, en parcourant la classe des vulnéraires, des emménagogues, des simples astringens, d'y découvrir quelques nouveaux individus doués de quelques propriétés précieuses ? Bienfaitrice de l'humanité souffrante, ce titre n'est-il pas préférable à tout ce qui peut l'éblouir sans la soulager ? Mon amie, rien ne peut honorer davantage l'homme, que devenir au secours de l'homme, c'est la partie

la plus intéressante de sa tâche, & malheureusement la plus mal remplie. Je vous remercie de votre attention, il n'y a point d'inconvéniens que P.... ait dit à mes enfans que je suis ici; leur naïveté vous est familière, & vous voyez que leur goût se soutient. Rien ne me prouve mieux qu'ils ont mon cœur. Point de pressentiment, mon aimable pupille; n'anticipons pas sur l'avenir, c'est gâter le présent. Le sageau printemps ne s'afflige pas du retour nécessaire de l'hiver; il cueille des fleurs, mange ensuite des fruits, &, quand les frimats approchent, il se munit de son manteau: celui de la philosophie est impénétrable aux élémens.

Adieu, Pouponne, ripostez quelque chose aux oiseaux, dont le ramage vous attire dans le joli bosquet de l'amitié; préparez-y une niche nouvelle, nous pourrons bien avoir à y placer un jour quelqu'un, mais point d'yeux noirs. »

LE CHEVALIER.

Gare l'orage, le tonnerre va tomber sur la niche.

MADAME D'ERBY.

Nouvelle preuve que l'amitié eſt jalouſe.

SAINTRÉ.

Souvent plus que l'amour; on s'y livre ſans remords, parce que ſon motif eſt plus pur; &, lorſqu'on n'a pas à rougir d'un ſentiment, il eſt ordinaire de le pouſſer à l'excès.

MADAME DE LINTZ.

Diſſertateurs éternels, laiſſez-nous écouter la réponſe.

LE COMTE.

Tenez, l'Abbé, continuez vos fonctions.

L'ABBÉ.

Je ne ſerais pas étonné qu'on me les enviât.

(Il lit.)

Dix-neuvième Lettre de Pouponne.

« La toujours mal-adroite Biron ne m'a-t-elle pas remis votre lettre à table, mon cher tuteur, & nous avions du monde; je n'ai pas oſé la lire, & j'ai manqué

d'avoir une indigeſtion : ce maudit café ne venait pas. Scipion (1) & Rosbif (2) étaient les ſeuls qui ſe doutaient de mon impatience, & ils avaient la méchanceté d'en rire; enfin on a levé, & crac, me voilà dans le boſquet de l'Amitié; c'eſt ici mon temple, & je n'ouvre jamais vos lettres que là. J'ai d'abord remarqué que je n'avais pas mes quatre pages entières; enſuite, qu'en revanche, j'avais une doſe de morale de plus, & pas un petit mot pour rire, ſauf les épigrammes; d'où j'ai conclu que la lettre était plus du tuteur que de l'ami. Vilain air de R..... voilà déjà la ſeconde de ce ton-là; & vous voulez que j'aime votre R.... fi, les hommes y ſont groſſiers & les femmes coquettes. Votre R... n'a que des auberges & des tripots; en vérité, cela ne vaut pas la deſcription que vous m'en faites; un Parlement par-deſſus le marché, moi qui ne les aime pas; heureuſement que

(1) Sa tante.

(2) Rosbif eſt le même que l'humble barbeau.

vous revenez bientôt, je vous prierais de ne me plus rien dire de ce vilain pays-là; cependant comme je connais votre goût, & que vous n'en avez pas pris ſans raiſon pour mon prétendu Soſie, je ne doute pas de ce que vous m'en dites; mais vous permettrez que les circonſtances me l'aient fait connaître autrement que par relation, pour préparer la niche.

Toujours adroit, mon cher tuteur, toujours revenant à ſon but par un détour; l'humble barbeau n'en vaudra pas mieux; & il ſe pourra bien faire que je manquerai la roſe; mais, en conſcience, rien ne m'obligera à m'empoiſonner du ſouci fané; mais c'eſt vous qui êtes le Bellérophon, car enfin ce que j'ambitionne exiſte ou doit exiſter; ce n'eſt donc plus une chimère; & ſi je n'en pourſuis point, c'eſt donc vous qui êtes à califourchon ſur l'hippogryphe.

L'humble barbeau eſt ici depuis huit jours, & j'en ſuis bien aiſe; oui, certes, la complaiſance rend ſupportable bien des gens qui, ſans cela, ne le ſeraient pas,

lo proya scapino (1); que ferais-je de cet éternel *admirant*, que je compare à Argus, parce qu'il n'a que des yeux, s'il ne se tuait pas de m'obéir ? N'est-ce pas encore beaucoup, que je veuille bien prendre la peine d'exercer ce mérite, le seul qu'il puisse jamais avoir devant moi...? Oh ! si vous étiez ici, comme je devine votre phrase..... Pouponne.... (il me semble l'entendre)...... rien n'est si joli qu'un jeune chat & qu'une petite-maîtresse; ils ont chacun de petites pattes armées de petites griffes, le tout si gentil.... A la bonne heure, je sais bien que vous parlez comme un livre, & que souvent je radote comme une préface; mais je radote avec mon ami; son indulgence me rassure, & ses plaisanteries me font plaisir, parce qu'elles ont toujours une teinte de morale *puce*, qui me fait rire & penser tout à-la-fois: *Cosi raduna tutto* (2). Etes-vous content, à la fin, voilà-t-il de l'ita-

(1) Témoin Scapin.
(2) C'est tout réunir.

lien? Rosbif, que j'ai pourtant consulté, rien que sur ces deux phrasettes, s'est égosillé à me crier, bravo! bravo! vingt fois, mais j'ai bien payé sa consultation; il ne fait plus que me parler italien, il m'en excede; je me venge, en lui soutenant qu'il ne le prononce pas comme vous; mais n'a-t-il pas retrouvé sa langue, qui était si bien dans son fourreau, pour me dire avec son air tartufe: *Qui est-ce qui peut atteindre à votre tuteur?* O le monstre! il ne lui fallait plus que cette recommandation; dieu-merci, il s'en va après-demain, bon voyage. Mais sur quelle herbe aviez-vous donc marché? Comment! insulter, dans la phrase, mes deux plus affectionnés automates (1)! J'ai été bien tentée de leur lire ce passage; mais comme j'avais ma bonne part dans le sarcasme, mon amour-propre a détourné la balle, & vous en serez quitte, cette fois seulement, pour une croquignole; pour vous punir d'imaginer que je manque de

(1) Sa tante & son perroquet.

complaiſans à la campagne. Apprenez, Monſieur le mauvais plaiſant, que ſi je voulais publier l'arrière-ban ici, j'aurais bientôt ſous ma bannière tous les nobles planteurs de choux des bords de l'Oiſe qui vaudraient bien ceux du Lignon...... Il eſt donc dit que je ne ferai jamais connaiſſance complette avec les comètes, malgré l'envie que j'en ai? Cependant la preuve qu'elles ſont ſujettes au calcul, c'eſt qu'on prédit leur retour; ce n'eſt pas par les mêmes règles que les éclipſes des planètes; mais enfin, il y a un calcul...... mon cher tuteur, *la complaiſance eſt l'alchimie de la ſociété;* vous prêchez ſi bien, même d'exemple; c'eſt encore l'air de R...... je n'en botaniſe pas moins; vous verrez ſi je ne vous montre pas trois ou quatre ſimples nouveaux, que je ne ſais comment claſſer. Il y en a un qui a du lait comme les tithymales, mais qui n'en a pas la feuille ni l'âcreté. Un autre a un grand champignon au ſommet; ſa feuille & ſa tige tiennent à la véronique; mais il n'en a pas l'odeur, & ce champignon me

déroute; ce n'eſt pas feuilles roulées ni excroiſſance, c'eſt une eſpèce de panache vivace & crêté ...... Oh! vous verrez tout cela, mais quand? vous avez bonne grâce, en vérité; Monſieur s'amuſe, porte par-tout avec lui ſes reſſources, fait de nouvelles amies, leur prodigue ſes grâces, & n'a que de la morale pour les anciennes; encore ne veut-il pas que l'on penſe à pis que tout cela... Vous avez beau dire, cette maudite Corſe me déſole, je n'y penſe jamais ſans fièvre; je vous paſſe la B...... pourvu que vous me raſſuriez ſur le chenil de Paoli; j'en ai tâté, je ſais ce que c'eſt que de paſſer quinze mois dans le déſert. . . . .

Mon cher, mon eſtimable tuteur, mon ami, ne laiſſez pas votre ouvrage imparfait, je vous dois la véritable vie, la vie de l'ame; je me ſuis hâtée tant que j'ai pu ſur vos pas; mais, comme dit Roſbif, qui peut vous atteindre? J'ai eu l'ambition de ſavoir un peu de tout, vous, la complaiſance de vous prêter à ma manie; mais que vos abſences me retardent &

m'humilient ! la vigne trop foible rampe, quand l'ormeau lui retire son secours, & voilà la pauvre Pouponne ; à côté de vous, je ne doute de rien, je vous regarde, un signe d'encouragement semble déve-lopper mes idées ; je me hasarde & il se trouve que j'ai bien dit ; mais quand cet appui me manque, je ne suis plus qu'une étourdie qui fait parade de ce qu'elle ne fait pas, & qui souvent trouve des gens qui ne ménagent pas son amour-propre ; il est si à mon aise avec vous ! un léger sou-rire de mon ami m'intéresse & me cor-rige, tandis que le meilleur raisonnement de tout autre m'impatiente, sans me pro-fiter : enfin, jusqu'à Biron qui dit que je suis bien plus aisée à servir quand vous êtes à Paris. Mon cher tuteur, votre tâche n'est pas finie ; j'ai encore tout plein de défauts, mais je n'ai pas celui de l'ingra-titude, mon cœur m'en assure, sans quoi je l'arracherais. . . . .

J'ai eu envie un instant de faire votre commission aux oiseaux, en italien ; mais avec tous les dictionnaires & les gram-

maires du monde, je n'ai pu en venir à bout. Les temps des verbes m'embarrassent toujours; & puis les maudites syncopes qui font l'élégance de la poésie, je n'y entends rien; j'ai tout laissé là, j'avais pourtant quelque chose de commencé en français, mais fi.

Vous ne m'avez rien dit de votre santé, la dernière fois; pourquoi ne pas prendre des eaux? vous me les conseilleriez en pareille circonstance. Votre genou prend-il un peu de force? Aller chercher si loin des blessures! ce vilain pays-là m'a toujours déplu. . . . .

Nous ne savons rien ici de ce qui se passe, que la mort de Voltaire & de Jean-Jacques; cela m'a fait remarquer que les hommes célèbres meurent souvent à-la-fois, & qu'ils ne naissent pas de même. Cette nature si abondante se lasse pourtant, il m'en arrive autant; je me lasse aussi, non de causer avec mon ami, mais d'écrire à la lumière; il faut, malgré moi, m'arracher à ce plaisir. Adieu, mon cher tuteur; si vous saviez ce que ce mot me

coûte, vous vous dépêcheriez de venir le changer en bon jour.»

DORIVAL.

Le systême est enraciné: quel dommage!

LA BARONNE.

Eh bien! ne voilà-t-il pas le second tome de la Muse Estampoise?

LE CHEVALIER.

Qui est-ce qui ne serait pas tenté d'augmenter cette édition!

MADAME DE LINTZ.

Mesdames, finissons l'article de Pouponne, &, pour cause, cela tend à nous débaucher tous nos Bergers; sur-tout, Comte, n'allez pas découvrir le lieu de sa retraite, nos arcadiens iraient bientôt en pélerinage bâtir des niches......

MADAME DE CHANCEAUX.

Moi, je crois qu'ils en seraient tous pour leurs pas & leurs autels. Je vois à cette fille un caractère, & d'une trempe à ne pas mollir pour tous les pélerins du monde.

MADAME D'ERBY.

Je ne pense qu'à une chose, c'est comment la lettre que le Comte nous promet encore, peut être mieux écrite que cela.

LE COMTE.

Sur la foi des traités, l'Abbé, prenez la peine de lire. Pouponne avait été malade, je lui avais témoigné mon inquiétude de son silence, elle me répondit ainsi:

L'ABBÉ lit.

Vingtième Lettre de Pouponne.

« Vous vous doutez bien, mon cher tuteur, que le dérangement de ma santé a pu seul m'empêcher de vous répondre depuis trois semaines. J'ai en effet été bien malade; ma poitrine est si échauffée, que la moindre application me fait cracher le sang; on m'a ôté impitoyablement plumes, encre & papier, on ne m'a laissé que quelques livres, encore des romans que je n'ai jamais trop aimés; depuis que vous m'avez dit qu'ils remplissaient le cœur de vide, je me suis toujours rappelé

cette phrase, & je trouve qu'il est bon de donner, comme cela, des tournures singulières aux axiomes de morale, cela les fait retenir plus facilement. Enfin, on m'a rendu ce matin mes chères plumes, sans quoi, je vous aurais écrit avec un crayon qui était échappé à mes surveillantes. Jusqu'à ce vilain Maréchal qui s'en mêle & qui fait le Rosbif. Enfin, vous voyez la suite de m'avoir imprimée; voilà de grandes réponses à de petites choses; voilà des têtes qui se montent, des Muses qui veulent faire mon éducation, & m'apprendre, à mon âge, que l'Amour vaut mieux que l'Amitié; mon meilleur ami, chargez-vous du démenti, vous y êtes assez intéressé, pour que je m'en rapporte à vous; mais sur-tout faites en sorte que cela n'ait pas de suite, & vous en sentez la conséquence. Mon oncle attend le journal comme le messie, il lit toujours avec moi; il m'a fait cent mille questions, & se doute que les vers sont de moi, & que la réponse vient de quelqu'un qui me connaît, & tous les

rogatons recommencent : « Vraiment » vous ne voulez pas vous marier, parce » que quelqu'un vous occupe ; vous n'êtes » qu'une romanesque », & toute gentillesses semblables qu'on apprend apparemment sur les fleurs de lis. Mon ami, je n'ai pas besoin de fournir matière aux persécutions, vous m'entendez, & je compte sur votre amitié pour faire cesser la pièce: si vous le croyez absolument indispensable, confiez mes motifs à Madame la Présidente, & priez-la de recevoir mes nouveaux remercîmens. Ne m'oubliez pas auprès de Mademoiselle D... elle est si intéressante ! mais souvenez-vous de votre parole ; je vous offense de vous la rappeler, mais *non si sana la paura* (1).

Mon bon ami, les copies vous feront le même plaisir ; de grâce, tranquillisez votre amie, ne querellez pas son extrême délicatesse, ce n'est pas de votre honnêteté que je me défie, mais de votre excessive amitié ; elle me jouerait un mauvais tour

---

(1) On ne guérit pas de la peur.

quelque jour. Soit que l'amour-propre me donne cette frayeur, ſoit que je vois mal, donnez-moi cette ſatisfaction; vous êtes capable de plus grands ſacrifices encore; j'ai été la confidente de quelques-uns, qui m'ont appris à connaître votre âme; allons, du courage, ce que vous avez fait pour l'Amour, ne pouvez-vous le faire pour l'Amitié?

Je n'oſe pas toucher cette corde, mon pauvre ami, je ſuis trop franche; je vous ſuis attachée par des liens trop forts & trop anciens, pour vous tromper: mon cœur vous plaint ſincérement, mais mon eſprit vous blâme. Je vous renvoie à ma dernière; votre méthode ne vaut rien. Pardonnez, à votre pupille, ce ton que la vive & ſincère amitié peut ſeule excuſer. Vous courez à un mal pour en guérir un autre; c'eſt un homme qui ſe fait inoculer, pour éviter la petite vérole, cela a cependant ſes partiſans; mais comment mon aimable tuteur, qui peut s'en tenir aux ſuperficies, jouir de tout & faire jouir les autres, ſans rien compromettre

du ſien, a-t-il l'idée de vouloir réparer une perte en en riſquant une autre ? ſyſtême de joueur, par conſéquent dangereux ; oh ! j'ai lu dans votre ame, vous m'y avez accoutumée, j'y ai reconnu le germe d'un attachement nouveau, & j'en ai frémi pour vous : infortuné ! encore tout humide du naufrage, pour me ſervir de vos expreſſions poétiques, vous remontez peut-être ſur une planche que le premier flot va renverſer. Votre cœur ſuit ſon appétit, ce beſoin cruel qu'il a d'aimer, & puis tomber entre les mains d'une femme fauſſe ou artificieuſe, froide ou exigeante, emportée ou injuſte, & voilà le plus charmant des hommes livré à la mélancolie la plus ſombre, aux tourmens les plus douloureux ; ſa ſanté ſe délabre, il ſe mine, ſes grâces s'évanouiſſent, & il faut qu'il cherche dans ſon courage ou dans ſa fierté une ſecouſſe violente qui l'arrache à la ſéduction & au malheur. Mon ami, je n'ai pas été loin chercher cette peinture, vous ſavez à qui elle appartient, j'en ai les larmes aux yeux, en

vérité; oh ! du moins, si le saut est fait, veuillent les Dieux que vous soyiez bien tombé. Je respecte votre secret ; vous m'avez dit tant de fois que ceux des autres n'étaient pas dans notre commerce, que je m'habitue à cette privation, quelque dure qu'elle me soit.

O mon ami ! mon second père ! vous qui m'êtes cher & précieux à tant de titres, puissiez-vous trouver enfin le bonheur qui vous a fui jusqu'à présent, puisque vous le faites consister dans le malheureux sentiment qui, je crois, au contraire, le bannit de dessus terre. Si des vœux ardens & continuels y pouvaient quelque chose, vous n'auriez rien à désirer; hélas ! prenez bien garde, vous êtes trop confiant, vous accoutumez trop vîte une femme à vous dominer, vous êtes enfin trop tendre; il est des femmes qui en abusent, votre ame qui a du ressort en gémira d'abord, mais voudra se relever ; il sera trop tard, les tracasseries naîtront..... Je vous afflige avec ma morale, pardonnez-la-moi, mon adorable ami ; rien de ce qui concerne

votre bonheur ne peut m'être indifférent; une ame que vous avez formée, ne peut être insensible aux moindres événemens de votre vie; je ne vous demande qu'une chose, vous pouvez me la dire, est-elle douce & tendre? je respirerai alors, & j'espérerai que du moins vous ne serez pas malheureux. Vous vous en défendriez en vain, il y a deux mois que je gagerais ma tête, que votre cœur est occupé. Il faut tout vous arracher; je n'ai jamais rien su, que quand vous avez eu besoin des consolations de l'Amitié, pour essuyer les larmes de l'Amour trahi. Mon ami, ce n'est pas un reproche que je vous fais, je sais que je n'ai pas dix-neuf ans, que je n'en avais que dix-huit, il y a six mois; mais comment se fait-il qu'en six mois je gagne environ six ans? Allons, ne chicanons pas, vous m'avez si souvent donné l'exemple de l'indulgence, que je vous en dois à mon tour. Voilà une bien longue lettre pour une convalescente, aussi mon griffonage est-il affreux.

Vous avez fait votre ſonge dans un accès de fièvre; quoique ce ſoit un de vos meilleurs morceaux, n'en recommencez pas à ce prix.

Sentant battre mon cœur, j'en croyais avoir deux.

O quel vers! & comment peut-on oublier un mortel qui ſent & qui exprime ainſi? Au reſte, j'ai, je crois, deviné ſon motif, & je gagerais qu'il eſt auſſi héroïque que vous l'avez cru blâmable; elle n'avait que ce parti à prendre, dès qu'elle n'était pas capable de réſiſter aux effets de l'abſence & des circonſtances. Je la plains ſincérement, & je gage que c'eſt une femme exemplaire & vertueuſe; mais je vais me renfourner. Adieu, mon cher tuteur, il me faut, comme à vous, du repos; gardez toujours, dans le nouvel emménagement, le petit boudoir de l'Amitié pour votre pupille, qui ſe flatte de vous être chère. »

LA BARONNE.

Eh bien! d'Erby, êtes-vous convertie?

MADAME

Madame d'Erby.

J'y apportais de grandes diſpoſitions ; mais mon étonnement n'eſt pas moindre.

L'Abbé.

Les ſages de la Grèce ne prêchaient pas auſſi bien.

Madame de Lintz.

Ajoutez que, ſortant de leur bouche, ou de leur plume, la ſageſſe avait un préjugé de plus à vaincre.

La Marquise.

Comte, vous avez eu raiſon de nous garder celle-là pour la dernière, c'eſt bien le bouquet ; nous n'avons qu'un regret.

Madame de Chanceaux.

Ah ! oui, notre curioſité n'eſt pas auſſi ſatisfaite que notre cœur & notre eſprit.

La Marquise.

Ce n'eſt pas ce que je voulais dire, ces énigmes-là ne ſont pas ſi difficiles à deviner ; mais j'aime la délicateſſe du Comte & ſa franchiſe, car il en faut même pour ſe décider à ſe laiſſer deviner.

LE COMTE.

Pourquoi croire ma réputation intéressée dans une faiblesse? Je suis homme, rien de ce qui tient à l'humanité ne m'est étranger; je n'ai point à rougir d'avoir séduit l'innocence, corrompu les mœurs d'une femme par une fausse morale; j'ai souvent senti mon cœur; j'ai parlé son langage, quand un autre cœur a frémi à l'unisson; j'ai goûté les charmes de la sympathie, jusqu'au moment où l'habitude & le temps ayant produit leur effet, nous avons, l'un & l'autre, cédé à l'impression du dégoût insensible qui mine toutes les chaînes.

LE COMMANDEUR.

Mon cher Comte, il est donc vrai que la constance ressemble à un moine de la Trappe, qui creuse tous les jours son tombeau.

LA BARONNE.

A mauvais principe, pitoyable comparaison; cela est dans l'ordre.

LA MARQUISE.

Dorival, le jour approche, profitons des momens; si vous saviez quelques jolis vers de femme, j'aime à faire valoir mon sexe, & Saintré fera joyeusement la clôture par une ariette.

DORIVAL.

C'est ce qu'on appelle jouer de son reste; voici la dernière pièce de mon petit recueil de campagne: Julie-Rose était une jeune personne charmante, elle me demanda un jour un bouquet pour sa fête; nous étions dans un jardin, je restai quelques momens sous un bosquet, où je fis cette bagatelle :

D'Ovide la célèbre amante
Avait tes attraits & ton nom:
Elle jouit d'un éternel renom,
Et le dut aux accens d'une Muse galante.
Moi, par un contraire destin,
J'attends de toi l'apothéose;
Ton nom seul, dans mes vers, rend leur succès certain.

Dans un parterre ainsi la rose
Du Fleuriste heureux qui l'arrose
Embellit seule le jardin.

Je reçus, le lendemain, cette réponse.

LA MARQUISE.

Ah! Dorival, le tour est sanglant; pour vous punir, je ne vous laisserai pas le plaisir de dire le secret à vos amis; ces vers que Dorival vient de vous lire, sont du Marquis, &, de bonne foi, la jeune personne, pour laquelle il les avait faits, n'était pas en état d'y répondre; je m'amusai à faire cette réponse, je la confiai à Dorival qui se chargea de la faire remettre au Marquis: lisez maintenant.

DORIVAL.

Je lis mon absolution.

* De plaisir & de vanité
J'expirerais peut-être,
Si j'osais me reconnaître
A ce portrait si flatté.
Si ta lyre enchanteresse
Daigne chanter mes appas;
Elle seule m'intéresse,

Et fur eux ne m'aveugle pas.
Je n'aurai point la folie
De croire à tes charmans accens ;
Ils font moins vrais que féduifans ;
Mais la reconnaiffance augmente en moi l'envie
Que j'ai de te favoir heureux.
Souris à mes fincères voeux ;
Et puiffent-ils être un préfage
Des plaifirs purs & fans nuage
Que te promet le lien qui t'engage ;
Qu'il dure, & l'on verra le doyen des enfans
Avec l'Hymen jouer en cheveux blancs.

LE COMMANDEUR.

Marquife, la dernière idée eft charmante, vraiment neuve & parfaitement rendue. C'était un larcin que vous vouliez nous faire, & nous ne faurions trop remercier Dorival de la reftitution qu'il nous en a faite.

LA BARONNE.

Savez-vous, Marquife, que vous jouiez gros jeu de donner tant d'efprit à une rivale ?

LA MARQUISE.

Non, Baronne, le confeil de la fin fervait de correctif, & je connais trop le

Marquis pour ſuivre d'autres mouvemens que ceux de mon cœur. C'eſt là que je lui aurais répondu pour mon compte en pareille circonſtance; il ſaiſit l'intention & prit beaucoup d'eſtime pour Julie-Roſe; c'était tout ce qu'il lui devait, & tout ce qu'elle pouvait raiſonnablement attendre de lui.

MADAME D'ERBY.

Et ce myſtère a-t-il duré long-temps?

LA MARQUISE.

Cela n'était pas poſſible; il fallait bien remercier la Muſe, ce fut le quart d'heure de Rabelais; le Marquis alors ne s'y trompa point. Allons, Saintré, nous ſommes convenus de monter dans nos voitures en cadence.

SAINTRÉ.

Nous n'avons pas chanté beaucoup de duo; Madame d'Erby a eu la complaiſance de ſe prêter à une bagatelle, ſur un air que tout le monde aime ici.

(*Ils chantent.*)

AIR: *Il me souvient de cette fête.*

Second dessus.

Mêle ta voix à cette fête,
On aime à t'entendre chanter;
La palme est pour toi toujours prête,
Ma voix n'y peut rien ajouter.
Nous voyons ici l'abondance,
Ici l'abondance
Au goût exquis le disputer.
Nous voyons ici l'abondance
Au goût exquis le disputer.

Phyllis, répétons en cadence:
Que l'Amitié
Avec l'Amour soit de moitié. *Bis.*

Ouvre ton cœur, chère Louise,
Aux sentimens que nous t'offrons,
Aux sentimens que nous t'offrons,
Ouvre ton cœur, chère Louise.

Phyllis, répétons en cadence:
Que l'Amitié
Avec l'Amour soit de moitié.

Mêle ta voix á cette fête,

Premier dessus.

Soutiens ma voix à cette fête,
Avec toi je crois mieux chanter,
Et ta Bergère est toujours prête
A t'applaudir, à t'imiter.
Et des cœurs la reconnaissance,
Qui sur nos chants veut l'emporter,
Qui sur nos chants veut l'emporter.

Mysis, répétons en cadence:
Que l'Amitié
Avec l'Amour soit de moitié. *Bis.*

Souris aux vers que nous chantons,
Ils sont enfans de la franchise.
Souris aux vers que nous chantons,
Ils sont enfans de la franchise.

Mysis, répétons en cadence:
Que l'Amitié
Avec l'Amour soit de moitié.

Soutiens ma voix à cette fête,

On aime à t'entendre
chanter,
La palme est pour toi toujours prête,
Ma voix n'y saurait ajouter.
La palme est pour toi toujours prête,
Ma voix n'y saurait ajouter.

Avec toi je crois mieux
chanter,
Et ta Bergère est toujours
prête
A t'applaudir, à t'imiter.
La palme est pour toi toujours prête,
Ma voix n'y saurait ajouter.

LA MARQUISE.

Oui, couple charmant, mon cœur s'épanouit délicieusement à vos accens; il goûte le double plaisir de vous entendre & de vous croire. Commandeur, si tous les humains leur ressemblaient, que pourrait-on faire de mieux que d'aimer ?

LE COMMANDEUR, brusquement.

AIR: N.° 4.

Non, non, je ne veux aimer
Que le jus de la treille,
Je ne veux plus m'enflammer
Que pour toi, ma bouteille.

Nargue du fils de Cypris,
Je brise sa couronne,
Amis, & donne le prix
A l'amant d'Erigone.

Non, non, &c.

On cherche en vain le plaisir
Parmi nos élégantes,
Seule tu le fais jaillir
En flammes pétillantes.
Non, non, &c.

Thisbé m'a trahi deux ans
Sous un air d'innocence;
Le vin, par ses flots brillans,
Me rendait l'espérance.
Non, non, &c.

Tout rayonnant de gaité,
Bacchus fait se suffire;
De Vénus l'enfant gâté
Sans lui gèle ou soupire.
Non, non, &c.

Ces Dieux, pour guider leurs pas,
Tous deux ont la Folie,
Mais Bacchus ne connaît pas
La sombre Jalousie.
Non, non, &c.

On voit bâiller le marmot
Qu'encense l'Idalie,
Tandis qu'au sel d'un bon mot
Le buveur s'extasie.
Non, non, &c.

De colère frémiſſant,
Rebuté de ſa belle,
A Bacchus l'Amour ſouvent
Dénonce la cruelle.
Non, non, &c.

Mais en trop parlant des Dieux
De l'une & l'autre ivreſſe
Amis, je crains de tous deux
La force & la faibleſſe.
Je ſens de boire & d'aimer
Le beſoin dans mon ame,
Un coup-d'œil vient d'allumer
Et ma ſoif, & ma flamme.

Oui, dans vos yeux je crois voir
Bacchus, l'Amour enſemble.
Comment braver le pouvoir
Du Dieu qui vous reſſemble ?
Mon cœur aime à s'embraſer
Par le jus de la treille,
Mais pour un tendre baiſer,
Je caſſe ma bouteille.

LA MARQUISE, l'embraſſant.

Mon ami, grâce pour mes bouteilles ; gardez tous vos goûts, ils ſont honneur à votre cœur & à votre eſprit, & nous

pouvons répondre tous qu'ils ont fait, l'un & l'autre, le charme de nos Soupers..... Mais j'entends les fouets des postillons impatiens, l'amante de Titon fait pâlir nos bougies; profitons de la fraîcheur matinale, on y est plus sensible dans ces climats-ci, & l'odorat jouit si délicieusement qu'on ne regrette jamais la petite corvée de s'être levé matin; allons, Bergers avec Bergères, & l'Abbé au milieu de ma grande voiture, pour la décence.

L'ABBÉ.

Il n'y a plus de procès à juger, de prix à gagner......

LA BARONNE.

Vous ferez comme beaucoup de vos confrères, vous dormirez.

FIN.

VOYAGE

DE PARIS EN CORSE,

En 1776.

AVERTISSEMENT.

COMME il a beaucoup été question de la Corse dans l'Ouvrage précédent, & que l'Auteur avait inséré dans des Journaux quelques détails intéressans sur cette isle, on a cru devoir réunir ces fragmens, & les mettre à la suite des *Soupers de Vaucluse*.





VOYAGE DE PARIS EN CORSE.

APRÈS Chapelle, Coyer, Mirabeau, & autres conteurs agréables de voyages, il y a un peu de témérité, Madame, de vous obéir & de vous décrire le mien; mais c'eſt un eſſai que veut faire votre amitié, & la mienne ſe fie à l'indulgence qu'elle ſe croit en droit d'en attendre. Voilà toute ma préface, & j'entre en matière.

De Paris à Dijon, par la Champagne, il faut tâcher de ne ſe réveiller qu'à Troyes, non pas pour y voir une ville antique, mal pavée, plus mal bâtie, & une cathédrale dont le mérite eſt d'avoir, en plus petit, toutes les dimenſions à peu près de Notre-Dame de Paris, ſauf qu'il n'y a qu'une tour, mais pour jouir

de l'aſpect d'un payſage riant & fertile. On ne ſe ſouvient plus dans cette ville que Jean VIII., chaſſé de Rome, y vint couronner Empereur Louis le Bègue, Roi de France : faible dédommagement que de donner une couronne quand on a perdu la ſienne ! Cela eſt pourtant arrivé à trois autres Papes, Léon III, Adrien & Etienne III. A propos de Papes, Urbain IV était fils d'un cordonnier de cette ville, où ſont auſſi nés Mignard & F. Girardon.

Les plaines immenſes de la Champagne ſemblent faites pour livrer de grandes batailles ; auſſi s'y en eſt-il donné une fameuſe (1), dont le ſort a décidé de celui de l'Europe entière, qui ſerait peut-être actuellement un vaſte déſert, comme la Tartarie, ſi le fameux Attila, Roi des Huns, eût vaincu le brave Aëtius & l'intrépide Théodoric. Ce fut un grand homme que cet Attila ; mais il avait fait une ſi grande peur aux Romains & aux Gaulois, que leurs hiſtoriens l'ont peint

(1) La bataille de Châlons.

comme un Barbare; & le ſurnom de *Fléau de Dieu* lui en eſt reſté. Remarquez cependant qu'un ſimple prêtre (1) l'arrêta ſur les bords du Mincio par le ſeul charme de l'éloquence, & le fit retourner ſur ſes pas, & que le héros des Gaules paſſa ſans remords le Rubicon.

Tâchez de vous rendormir enſuite juſqu'à Dijon. Une lieue avant que d'y arriver, vous appercevez cette ville au pied du fameux côteau qui prépare le nectar bourguignon. Une plaine immenſe l'environne; diverſes avenues de grands arbres y conduiſent. Sa forme en vaiſſeau eſt avantageuſe; & pluſieurs égliſes, couronnées de belles flèches, annoncent de loin la capitale d'une province opulente. Les environs en ſont enchanteurs, par le grand nombre de promenades, les unes peignées, les autres plus champêtres. L'intérieur de la ville répond à ſes dehors; les rues en ſont larges, bien percées, encore mieux pavées. Les maiſons ſont de

---

(1) Saint Léon, Pape.

bon goût, & parmi plusieurs places, il en est une en demi-cercle, décorée d'une statue équestre & d'une belle façade. Les remparts sont garnis d'arbres formant le berceau, & assez touffus pour garantir du soleil.

C'est sous votre jeune feuillage,
Abris charmans, qu'au printemps de mon âge,
Au cher objet de mes premiers désirs,
J'osais timidement rendre par mes soupirs
Un naïf & sincère hommage.
Ce sentiment, nouveau pour tous les deux,
D'un jour tendre éclaira notre ame;
Nous devinâmes notre flamme,
Par cet instinct qui rend heureux.
Nous le fûmes, hélas! nous le serions encore,
Si le bonheur était aussi constant que nous.
Comptons au plus sur son aurore,
A peine elle échappe aux jaloux.

Il ne manque à Dijon, pour en faire une ville du premier ordre, qu'une rivière navigable; l'Ouche qui y passe, ne l'est pas. Le commerce peuplerait cette ville, y fixerait des étrangers. Sa position invite à l'habiter; on y a communément de l'émulation & de l'instruction; l'une & l'autre

font entretenues par une Académie qui fait parler d'elle. Si le canal projeté, pour joindre les deux mers, a lieu, on verra Dijon s'agrandir, se peupler, s'embellir : mais je prévois, à la même époque, la décadence des sciences & du goût littéraire ; le commerce élargit la bourse, & rétrécit le génie.

Cette ville fut brûlée entiérement en 1137. Le Parlement est fort riche, & l'évêché, érigé en 1731, est aujourd'hui un des meilleurs de France. A quatre lieues de Dijon est la célèbre abbaye de Cîteaux ; je ne vous parlerai pas de ses richesses, peu vous importe ; mais je me rappelle une anecdote qui est du moins plaisante. Le chapitre assemblé capitulairement, fit jadis un statut, par lequel il fut arrêté que, vu le grand nombre de religieux de l'ordre qui avaient été inscrits au catalogue des Saints, on n'en ferait plus canoniser, de peur d'avilir ceux-ci par la multitude. Que dites-vous de cette gasconade ?

C'est aux portes de Dijon que naquit Saint Bernard ; on voit encore sa maison

dans un petit village à un quart de lieue de cette ville, ſur une éminence. J'ai toujours été fâché que ce ſoit un de mes compatriotes qui ait prêché les croiſades : s'il était de bonne foi, c'eſt un grand homme qu'un excès de zèle a égaré ; ſinon.......

Quoique l'énumération de nos hommes célèbres ſoit peut-être déplacée ſous ma plume, je ne puis me refuſer à vous en apprendre les noms. La Juriſprudence a eu le Préſident Bouhier, Begat, Villers, Deſpingles, Guillaume, Fevret, de la Marre, &c. Les belles-lettres, Saumaiſe, Boſſuet, la Monnoie, Crébillon, Piron, Nicaiſe, Dumay, de Gerland, Longe-pierre, de Broſſes, de Buffon, & poſſèdent encore M. de Morveau. Les Arts comptent Rameau, Vénevault, fameux peintre en miniature, & Dubois, habile ſculpteur, oncle maternel de Piron.

C'eſt aſſez vous promener dans ma patrie, Madame ; mais en vérité, vous devez me le pardonner, parce qu'il n'y a point de ville en France, où on le faſſe

plus agréablement. En sortant de Brest, on parle vaisseaux; de Strasbourg, canons; d'Alençon, dentelles; de Vire, procès; de Châtellerault, couteaux; de Dijon, promenades.

A deux lieues de cette ville, sur le grand chemin qui conduit à Nuits, j'ai fait une rencontre fort extraordinaire.

De Thyrses verdoyans une forêt nombreuse,
S'avançait en cadence au bruit de cent clairons;
Une horde tumultueuse,
Cymbale en main, faisait aux environs,
Des hôtes des guérets fuir la troupe peureuse,
Jusque dans le creux des vallons.
Cheveux épars & gorge nue,
Bacchantes augmentaient la bruyante cohue;
Et pour refrain à leurs chansons,
Evohé, mille fois, allait frapper la nue;
Chèvre-pieds, Faunes & Sylvains,
Sur des baudets montés, arrivaient à la file,
Soutenant un vieillard débile,
Que deux Nymphes en croupe, aux regards libertins
Achevaient d'enivrer avec de gros raisins.
Sur un char couronné de pampres & de lierre;
De deux Panthères attelé,

Une coupe à la main, le fils de Semelé
Paraiſſait : de Naxos la tendre aventurière
Brillait à ſes côtés ; leurs regards languiſſans,
Leurs bras entrelacés, leur humide paupière,
Soupirs brûlans au lieu d'accens,
Tout annonçait le Dieu qui régnait ſur leurs ſens :
Les Agatyrſes peints, peuple fauve & farouche,
A la ſuite du Dieu, les yeux ſur ce tableau,
Saiſis d'un ſentiment nouveau,
Qui fait battre leur cœur & grimacer leur bouche,
S'écriaient : Qu'elle eſt belle ! Evohé ! qu'il eſt beau !
Les Satyres enfin, tout barbouillés de lie,
En battant la meſure à faux,
Fermaient la marche & terminaient l'orgie,
Fatigant l'air & les échos
Des monotones ſons de leurs aigres pipeaux.

Convenez, Madame, que les faiſeurs de vers abuſent bien de la bonté qu'on a de les lire ; car j'aurais eu bien plutôt fait de vous dire en proſe & en bref que j'ai rencontré de bons vignerons de tout ſexe & de tout âge, qui célébraient le ban de vendange, c'eſt-à-dire, l'ouverture de la vendange. Or c'eſt un jour de fête dans les pays de vignoble ; le charivari de ces

bonnes gens m'a accompagné jusqu'à Nuits, dont on ne parlerait pas sans ses excellens vins; car sa rivière n'a point de poissons, sa montagne point de buissons: on ajoute bien encore quelque chose que je laisse à deviner, & l'on finit par dire, ville sans renom, mal-à-propos. En effet, les vins du côteau qui la domine & l'inonde souvent, sont des meilleurs de la Bourgogne. Mais si vous saviez ce qu'il coûte aux malheureux qui le font venir! le moindre de leurs maux est de ne jamais goûter de ce fruit de leurs travaux continus. Qu'un orage, & ils sont fréquens, vienne à fondre sur ce même côteau, comme à peine il est recouvert de deux pouces de terre, cette mince superficie est bientôt entraînée dans le vallon; le sep se trouve déchaussé, & il faut que le misérable cultivateur, déjà harassé des travaux journaliers, remonte cette terre sur son dos, & recouvre chaque pied de la plante ingrate qui absorbe ses sueurs, sans fournir à ses besoins. Quand je dis que le vigneron ne goûte pas de la liqueur

qu'il fait venir, je dis vrai; une loi municipale, dictée par l'intérêt & l'inhumanité, le force d'abandonner sa portion de vin tout chaud au propriétaire, à un taux fixé & toujours si désavantageux, qu'à peine le produit peut-il remplir ce dernier des avances qu'il a faites à son serf pendant les années de disette. Votre ame sensible frémit; portons-la sur des objets moins affligeans.

La petite ville de Beaune se présente comme celle de Dijon, dans une jolie plaine, au pied du côteau. Les environs en sont rians & bien cultivés; l'intérieur n'est pas mal bâti, & les rues sont toujours nettes, au moyen d'une eau courante qui vient d'une fontaine voisine. La belle fontaine! si je n'en avais pas une plus célèbre à vous décrire, je ne vous ferai pas grâce de celle-là. L'hôpital est un des plus propres du royaume; nulle part je n'ai vu les malades mieux soignés. Quelle carrière, si je voulais vous mettre au courant des saillies du pays! Autrefois les Beaunois étaient riches de leur propre fonds: à mesure qu'ils se sont

ſont appauvris, on leur a prêté; aujourd'hui ils prêtent aux autres; &, à force de les avoir paſſés ſur la pierre à aiguiſer, ils ſont devenus tranchans. Vous ſavez qu'ils ont oſé provoquer Piron même: il eſt vrai que ce n'était pas à armes égales.

Châlons réunit aux agrémens de Beaune l'avantage de ſa poſition, en pente douce, ſur le bord d'une belle rivière, & tout le vivant d'un commerce aſſez conſidérable. Le départ & l'arrivée des voitures de terre & d'eau forment un ſpectacle toujours varié. Du quai, la vue embraſſe la plaine immenſe de la Breſſe Châlonnaiſe, & ſuit, avec plaiſir, le cours paiſible de la Saone, qui va répandre dans Lyon l'abondance que la Bourgogne lui envoie.

Dans l'égliſe des Carmes on voit le tombeau de des Barreaux, qu'un ſeul ſonnet, quoique médiocre, a fait connaître. De l'autre côté de la rivière, dans la Breſſe, eſt le prieuré de Saint-Marcel, où a été enterré le fameux Abailard; on y voit auſſi le chef de Gontran, Roi

d'Orléans & de Bourgogne, qui résidait de préférence à Châlons.

De cette ville j'ai fait un détour dans cette même Bresse Châlonnaise, ainsi appelée pour la distinguer de la Bresse Bressande, qui joint le Bugey. Autant la première est riante, autant celle-ci est enfoncée, mal-saine & maussade. Ses habitans se ressentent de la différence du sol; ils sont mal-propres, négligés & méchans. La paysanne du bord de la Saone, au contraire, est leste, parée & de joyeux maintien; un voile de fine toile abrite son teint, tombe par-devant sur ses yeux, sans les cacher, & par-derrière jusqu'au milieu de sa taille sans la masquer: des rubans couvrent les coutures d'un juste de burat, & bordent un jupon court, qui laisse voir une jambe, non pas ordinairement de cerf, mais proportionnée aux robustes appas qu'elle soutient, & toujours chaussée d'un bas de fil ou de coton blanc. Cette élégance n'est pas commune aux hommes; quelque aisés qu'ils soient, ils ne quittent pas

le tablier de cuir & les sabots : mais leur bruyante gaité annonce l'insouciance qui naît du bien-être. Le pays est d'une fertilité étonnante; on ramasse trois récoltes par an dans la même terre. Je suis arrivé à la petite ville de Cuisery, au milieu des sons bruyans des musettes & des cris perçans des paysans, qui retournaient dans leur hameau, un peu poussés de nourriture; c'étaient en vérité de nouvelles bacchanales, sauf les Dieux qui manquaient à la fête. Cuisery ne mériterait certainement aucune description sans sa situation. Du côté de Châlons, on y arrive par une belle plaine, qui en domine une autre d'une étendue immense, & arrosée par la Seille, rivière fort marchande. Le coup-d'œil, à vol d'oiseau, est superbe; il ne s'arrête qu'aux montagnes de la Suisse, de la Franche-Comté & du Bugey.

Sur le penchant d'un fertile côteau,
Le pampre verdoyant s'unit au jeune ormeau;
Le fruit dont le duvet & la couleur brillante
Sont comparés au teint d'une beauté naissante;

Au pourpre du raisin mêle son incarnat ;
Cent bocages où l'art respecte la Nature,
Par leur douce verdure,
Reposent l'œil blessé par trop d'éclat :
Plus bas on apperçoit, dans de gras pâturages,
L'utile compagnon des travaux des humains ;
La terre s'enrichit sous de robustes mains,
Et l'onde, en serpentant, féconde ses rivages.

Autre hymne à la patrie, Madame. Cuisery est le berceau de mes pères ; il y avait long-temps que je n'y avais passé, & j'ai revu ce pays avec attendrissement. J'y ai des amis de vieille date ; & vous qui vous connaissez si bien en amitié, vous qui vous y livrez & l'inspirez si naturellement, vous savez que les amis ressemblent aux vins grecs, le temps les améliore toujours : n'est-ce pas parce qu'il les éprouve ?

De Cuisery à Tournus il y a une lieue. La situation de cette dernière Ville la rend marchande ; la Saone baigne ses maisons, qui paraissent être toutes en décret. J'ai loué un bateau qui m'a conduit dans l'après-midi à Mâcon, où il y

a de plus qu'à Tournus un Evêché, un quai commencé, & un pont qu'on travaille à élargir. Que dites-vous d'un Entrepreneur qui ne donne pas à un pont fort long la largeur suffisante pour passer deux voitures, & même à un pont qui établit la seule communication entre la Bourgogne & la Bresse, depuis Châlons à Lyon, espace de près de vingt lieues?

Jusqu'ici j'ai toujours eu à droite la riche côte de Bourgogne, couverte de Villages mieux bâtis que bien des Villes; ce sont les maisons de campagne de nos riches Citadins : maintenant le paysage prend une courbure qui éloigne la perspective, & rend chaque site plus pittoresque. En descendant la plus paisible & la plus sûre de toutes les rivières, ma vue se promène délicieusement sur les côteaux variés du Beaujolais; la Nature y étale des appas plus naïfs, une parure plus champêtre, une fraîcheur plus piquante, porte dans l'ame cette émotion douce que n'inspirent pas de plus grands tableaux.

Telle la séduisante Annette,
Que parent la candeur, l'innocence & treize ans;
L'emporte sur une coquette
Qui doit tout son éclat au feu des diamans.

Qu'un Vateau ferait une riche moisson! que de groupes différens! que de points de vue dignes de son pinceau! Une masse à demi-éclairée par le soleil, couronne majestueusement le sommet de la montagne, & borne l'horizon. Les nuances du clair-obscur, ce passage insensible de l'ombre à la lumière, & de la lumière à l'ombre, le comble de l'art, duquel on n'a approché que dans l'Antiope, défie en ce moment les pinceaux humains.

C'est le char brillant de la Gloire :
Un Héros aux mortels semble donner des lois;
Je le vois, couronné des mains de la Victoire,
Recevoir de son Peuple & son titre & ses droits;
Mais qu'apperçois-je? Hélas! c'est la fatale Parque,
Le temps la suit; je vois la faux & le ciseau :
Déjà le char n'est qu'un immense tombeau,
Où gissent à-la-fois le Peuple & le Monarque.

Voilà un des rêves de l'imagination.

Cependant il y avait réellement dans ce nuage quelque chose d'approchant de ce que je viens de dire, hors la morale.

Voici un nouveau spectacle : une centaine de baraques en bois environnent le pied d'une montagne, où l'on monte par des terrasses ; ces baraques sont garnies de marchandises. Un peuple immense se promène, joue, chante, mange & boit ; les plus dévots grimpent à un couvent de Moines qui est à pic sur la montagne. Les zigzags qui y conduisent, chargés de gens, dont les uns montent & les autres descendent, forment le tableau le plus singulier, le plus neuf que j'aie jamais vu. C'est la foire de Montmerle qui attire ce concours ; on y vient de Lyon : la journée est superbe, la gaité est à son comble, l'air retentit de cris d'alégresse. Si ce spectacle se renouvelait plus souvent en France, on croirait à la poule au pot. Voilà de jolies Bressandes que j'intrigue beaucoup, parce que je leur parle le patois du pays ;

elles me propofent de danfer, la revanche eft complete. En vérité, j'ai été tenté de laiffer partir le coche, pour demeurer quelques jours ici; mais je me fuis fouvenu que j'avais donné rendez-vous à Lyon, à jour fixe, à un ami qui revient de fa campagne exprès pour m'y recevoir. Un ami eft tout pour moi: ah! traître, avoue la dette. Cet ami a nouvellement pris une jeune & jolie femme, & la curiofité au moins fe fait honneur du langage de l'amitié.

J'ai dîné à Trévoux, où il y a meilleure compagnie depuis qu'il n'eft plus l'afile des contrebandiers. Rien de remarquable dans cette Ville, qu'un quai mal fait, & qui ne finit pas, parce qu'il y a des fonds affignés pour le conftruire.

Plus j'avance, plus le tableau magique s'éclipfe: les montagnes fe rapprochent, fe hériffent, fe dépouillent; l'induftrie commence à tourmenter le fol pour en arracher quelques faibles productions; les habitations deviennent plus rares; plus de prairies, plus de troupeaux; c'eft le

Ténare après les Champs-Elyſées. Le cours de la Saone ſuit les contours des montagnes; ſans ceſſe l'horizon eſt borné, comme ſi nous allions arriver à un impaſſe. Enfin, le baſſin s'élargit, mais des bois noirs repouſſent encore nos regards accoutumés à une verdure tendre. Que d'art cependant dans ces diſpoſitions de la Nature, & que le contraſte eſt frappant! Nous ſortons des lieux les plus ſombres, nous tournons un petit cap, & voilà l'immenſe & ſuperbe Ville de Lyon qui ſe déploie à nos yeux ſurpris: ce coup-d'œil inattendu ſaiſit toujours. J'apprends, en débarquant, que mon ami m'attend à une lieue au-delà de Lyon. Un orage qui va fondre a empêché les Dames de venir au-devant de moi; la partie en était faite. Je deſcends en bateau juſqu'au pied du côteau ſur lequel eſt le caſin amical; un cheval tout ſellé m'attend & m'y conduit à travers les caillous qui hériſſent le chemin, & les torrens qui le ſillonnent. Me voilà comme l'homme du manteau, dont Borée & le

Soleil voulaient le dépouiller; le Dieu du jour joue gros jeu en ce moment; j'aurai bien de la peine à lui faire gagner sa gageure. Voici, à moitié chemin, un abri où mes amis m'attendaient, bras dessus, bras dessous; & continuons. Je meurs d'envie d'embrasser aussi l'épousée, & deux aimables cousines que je me suis faites il y a plusieurs années dans cette maison; car vous savez, Madame, que j'ai la manie de m'apparenter partout où je trouve des Dames qui veulent bien être de ma famille, ou que je sois de la leur. Ma foi, mon camarade, *bravo*; on ne pouvait mieux choisir: grande, bien faite, fraîche, de beaux yeux, avenante & d'humeur gaie, il n'y a rien à désirer ici que d'y plaire & d'y pouvoir rester. Les cousines, toujours charmantes, sans soucis comme sans grimaces; si ce n'est pas ici le Paradis terrestre, c'est la faute des hommes. Pardonnez, Madame, cette tirade cavalière, la campagne donne des libertés qu'on se refuse à la ville. En fait-on mieux? Je

commence par me sécher, nous soupons après; le vin du Rhône égaie la conversation, la plaisanterie la soutient, les chansons la suspendent; mais les chansons ne sont autre chose que des conversations notées, & qu'on peut rendre fort intéressantes. Pour m'achever, la Dame du logis a de l'esprit, de la finesse, une jolie voix : ma foi, sauve qui peut; je vais me coucher, du moins quelques-uns de mes sens seront à l'abri. Ne trouvez-vous pas, Madame, que je n'imite point mal le bonhomme Homère, qu'on ose appeler bavard, parce qu'il ne fait effectivement grâce d'aucuns détails? En dépit de la comparaison, vous aurez encore une description. La maison où je suis, domine la plaine du Lyonnais & du Dauphiné, que sépare le Rhône. Ce bassin immense est couvert de bastides qui annoncent l'aisance, disons l'opulence du maître; car tout y est recherché, le luxe s'est emparé du dedans, & l'art des dehors. Mais, parmi cet amas d'habitations, j'ai fixé, de préférence & avec

plaisir, le squélette encore respectable d'un aqueduc en ruine, par le moyen duquel les Romains conduisaient à Lyon une petite rivière, pendant l'espace de sept à huit lieues. Ne soyez pas étonnée qu'une Ville traversée par un fleuve & une grande rivière, dont les eaux sont excellentes, en fît venir de si loin. Il serait trop dangereux de fouiller & de percer de canaux un terrain étroit, déjà menacé par deux rivières qui le détrempent & le minent tous les jours; & maintenant les pygmées ne s'abreuvent que d'eau de puits, pour n'avoir pas veillé à la conservation d'un ouvrage de géans.

C'est ici que je vais vous dire deux mots de Lyon, que je connais depuis long-temps, & où j'ai passé quelques jours.

Cette grande ville, peuplée d'environ deux cents mille habitans, s'étend le long du Rhône & de la Saone pendant une demi-lieue. Ses deux rivières se joignaient à la pointe d'Ainai, immédiate-

ment au-dessous des murs de la ville; & à quelques centaines de toises de là, elles se divisaient pour former une Isle assez considérable. On vient d'entreprendre de réunir cette Isle à la Ville, pour la prolonger de ce côté; l'ouvrage est fort avancé, on a déjà acheté les terrains pour y bâtir. Au centre de ce nouveau quartier, il doit y avoir une place & la statue de Louis XVI. A propos d'Ainai, c'est aujourd'hui une Abbaye qui occupe le terrain où Caligula, oui, Caligula, éleva l'*Atheneum*, Académie d'éloquence, dont Auguste était le Dieu, puisque son autel y était placé (1). Il fallait que le temple que les Gaulois lui élevèrent, quand il eut pacifié la terre, fut le même que l'*Atheneum*. J'ai lu quelque part qu'à Lyon cet habile tyran avait eu une Statue équestre, à la pointe méridionale de la ville, entourée de celles de plusieurs Consuls, & que quand nos

---

(1) Horace dit à ce sujet :

Jurandasque tuum per nomen ponimus aras.

brutaux d'aïeux secouerent le joug des Romains, ils jetèrent tous ces simulacres dans la rivière. Des pêcheurs ayant embarrassé leurs filets plusieurs fois dans la Saone, vis-à-vis l'abbaye d'Ainai, & en dernier lieu ayant sondé en cet endroit, ils ont découvert une jambe qui sortait du sable. Sans autre précaution, ils ont attaché un câble après, & à force de tirer, ils l'ont arrachée ; c'était une jambe de cheval. Des curieux plus intelligens ont fait un batardeau autour de la place, où ils ont senti le corps du cheval ; on travaille en ce moment à détourner l'eau. Je ne doute pas qu'on ne trouve aussi les Statues des Consuls ; car c'étaient des gens de poids, que le courant n'aura pu entraîner bien loin. Je voudrais qu'on vérifiât ce trait d'histoire, & qu'on en fît mention sur le piédestal qui portera la Statue de Louis XVI.

Parmi les monumens qui décorent la capitale du Lyonnais, l'hôpital-général tient le premier rang. Il s'étend le long du Rhône, & présente une façade su-

perbe sur un quai magnifique; je n'ai trouvé qu'une chose à redire, c'est que les pauvres sont logés à près de deux cents mille livres de loyer.

Mais au moins, vous auriez la satisfaction de ne pas voir le mort infecter & pénétrer de terreur le mourant; chaque malade a son lit, & l'air renouvelé sans cesse dans de vastes salles, n'ajoute pas la corruption aux levains morbifiques & aux miasmes putrides, qu'au contraire il entraîne. Vous voyez que je ne me gêne pas, je vous parle termes de l'art : le cours d'humanité que vous avez fait, & que vous renouvelez si souvent, vaut bien un cours d'anatomie, & la bienfaisance ne craint pas qu'on lui parle son langage.

L'Hôtel-de-Ville est de la plus belle exécution : tout y respire le goût de la bonne architecture; l'escalier est un chef-d'œuvre.

La place de Bellecour, grande & bordée de bâtimens uniformes de trois côtés, a une fontaine dont je ne connais pas

la pareille en France. On reproche aux Lyonnais de n'avoir pas prolongé cette place jusqu'au Rhône d'un côté, & à la Saone de l'autre; ils répondent qu'il eût fallu abattre, de ce dernier côté, une quantité immense de maisons; & les maisons sont précieuses dans une ville resserrée par une haute montagne & deux fleuves. Telle qu'elle est, la place de Louis-le-Grand est encore une des plus belles du royaume; la statue équestre n'a rien de frappant.

Le couvent des Célestins, sur le bord de la Saone, offre une belle façade. La salle de l'Opéra ne dit rien en dehors, mais elle est vaste & bien décorée; elle a du moins une place & des issues.

La position de Lyon est des plus favorables pour le commerce. Cette ville communique facilement à l'Italie, à la Suisse, à l'Espagne, à la Savoie; son commerce embrasse l'Angleterre & la Hollande, &, par la Loire, se porte en Amérique & aux Indes. L'Angleterre lui vaut seule plus de trois millions,

qu'elle paye presque comptant en especes; mais la grande prospérité de cette métropole marchande commence à redouter la concurrence du Piémont, de la Hollande & de l'Autriche, qui établissent tous les jours des manufactures d'étoffes de soie d'or & d'argent.

Je ne vous parle pas du Primat des Gaules, ni de ses Nobilissimes Comtes; ils contribuent cependant à l'extérieur de magnificence qui en impose aux Etrangers. Pierre-Encise ne vaut pas une description; il faudrait vous dire que c'est une prison d'Etat.

Je ne vous dirai également rien des tableaux, je ne suis pas assez connaisseur en ce genre; on m'en a montré qui m'ont frappé, parce que le beau produit toujours cet effet, entr'autres l'embrasement de Rome par ordre de Néron (1). La ligne de latin, qui est au bas, m'a fait venir la chair de poule; elle signifie: *Entre une ville immense & rien*,

(1) Ce tableau est de Thomas Blanchet

il s'est écoulé une nuit (1). Combien le latin est plus énergique ! Il y a encore un Christ de Rubens dans la chapelle des Gonfaloniers, qui m'a paru très-beau.

Je n'ai trouvé au-dehors que quelques restes d'un théatre sur la montagne de Saint-Just; les Minimes achèvent de le dégrader pour se bâtir.

Je vous ferai grâce aussi des Manufactures, pour vous laisser quelque chose à voir si vous allez jamais à Lyon; vous y trouverez la meilleure société, de l'opulence & point de morgue, bonne chère & point de gêne. Le commerce se ressent encore de la guerre de Pologne, & les entraves fiscales ne contribuent pas à fermer cette plaie.

C'est dans cette ville qu'Innocent IV donna pour la première fois des chapeaux rouges aux Cardinaux. Quoique ce fût l'emblême du sang qu'ils devaient verser pour la défense de la foi, il n'est

(1) *Inter magnam Urbem & nullam nox una interfuit.* Sénèque.

guère ſorti de Martyrs de leur Collége. Coyſevox & Couſtou étaient de Lyon.

Je quitte avec regret le charmant hermitage, où les jours ont coulé ſi vîte. La diligence paſſe à ſix heures ; il en eſt cinq, & j'ai une lieue à faire. Bon, je reconnais les attentions ſoutenues des Dames ; une poularde entre deux croûtes, & de l'excellent vin de Sainte-Foy ; pour que le cœur ne me manque pas juſqu'à la dînée. Oh ! ſi j'oſais les éveiller ! j'en entends une qui me ſouhaite un bon voyage ; je la remercie la larme à l'œil, & je gagne le port.

Me voilà de nouveau ſur l'élément liquide ; en Bourguignon je m'oriente. A gauche, le vin de l'Hermitage : à droite, la Côte-rôtie & le Condrieux. Préciſément nous arrêtons pour dîner à Condrieux même ; des Officiers & des jeunes gens font crier les ſervantes, tandis que je m'occupe à goûter le vin. A la fin j'en découvre du bon, qui compenſe la mauvaiſe chère.

Je ne vous dis rien de Vienne, qui ſe

trouve ſur la route; il n'y a de remarquable que la prétention de ſon Archevêque, & quelques ruines qui ne valent pas la peine de ſe détourner. La Cathédrale eſt fort vaſte, & d'Architecture gothique. Il y a un morceau du fameux Slodtz, qui a fait entr'autres le mauſolée de M. Languet à Saint-Sulpice; c'eſt celui de deux Archevêques de Vienne, *inſieme*. C'eſt à Vienne que les Rogations furent inſtituées en 469 par Saint Mamert, Evêque de cette ville; établiſſement dont nous nous ſerions bien paſſés, mais qu'on trouva ſi pieux, qu'un Concile tenu à Lyon en 474, l'approuva.

Dans un autre Concile, tenu en 1311, l'ordre des Templiers avait été aboli & la fête du Saint-Sacrement inſtituée. Clément V, Pape, les Rois de France, d'Aragon & d'Angleterre, les Patriarches d'Antioche & d'Alexandrie, & trois ou quatre cents Evêques ſe trouvèrent à ce Concile. Fallait-il tant de monde, & d'auſſi grands perſonnages, pour abolir un Ordre & ordonner une proceſſion?

La Nature, qui nous a ſouri juſqu'à préſent, commence à ſe rider. Voici d'énormes blocs de rochers, à droite & à gauche, ſur leſquels il ne croît pas même de la mouſſe. Les montagnes du Vivarais & celles du Dauphiné en regard, n'ont rien à ſe reprocher. En voilà pour juſqu'à Avignon. Je ſaute par-deſſus Viviers, le Saint-Eſprit, & d'autres trous ſemblables. Je ne vous parle ſeulement pas de ce fameux pont, dont le paſſage eſt ſi redouté & ſi peu redoutable; celui de nos ponts à Paris eſt bien plus dangereux, parce que les arches n'en ſont pas ſi ouvertes. Je me dépêche d'entrer en terre Papale pour retrouver de la verdure, après n'avoir vu que de la pierre pendant deux jours. J'ai bien été tenté de me faire mettre à terre en Languedoc, pour voir quelques parties de ce beau pays, que je n'avais pu viſiter dans mon dernier voyage, entr'autres la fontaine de Saint-Felix de Pailleré, qui pourrait épargner bien de la peine aux anatomiſtes & diſſéqueurs; car ſi on y jette

quelques feuilles d'arbres, ou un animal mort, peu de temps après ces feuilles sont changées en de très-jolis réseaux, & l'animal est tellement dépouillé de ses chairs, qu'il n'en subsiste que le squelette le plus parfait. Comme ce phénomène n'a pas lieu en hiver, & que la fontaine fourmille d'especes de petites Crevètes, qu'on appelle dans le pays *Trinctailles*, il est très-vraisemblable que ce sont-là les anatomistes; & je suis étonné qu'on ne leur donne pas plus d'ouvrage. Elles devraient avoir la préférence sur les Fourmis; qui attaquent les muscles, les nerfs & les tendons, que les Crevètes respectent.

Puisque j'en suis à l'article des fontaines, je vous parlerai de trois autres que j'ai vues jadis dans mes courses; l'une est à trois lieues de Grenoble, sur la route du Dauphiné en Provence: on l'appelle *la fontaine qui brûle.* Ce n'est pas qu'il y ait de l'eau à l'endroit d'où sort la flamme; mais on y amène celle d'une fontaine voisine, qui, aussi-tôt

qu'elle est sur ce terrain, devient grasse & trouble, exhale le soufre, & bout assez fort pour faire cuire ce que l'on veut.

La seconde, à une lieue du grand chemin de Clermont en Auvergne, coule d'un rocher fort dur, & rend beaucoup de poix qui surnage, & qu'on peut enlever aisément. On l'appelle le *Puits de la poix.*

A une demi-lieue de la même ville est une fontaine de naphthe pur.

Avignon s'annonce de loin par de grands murs crénelés & un gros bloc de bâtiment ; c'est le palais du Vice-Légat. Cette ville fut vendue en 1348 par Jeanne, Reine de Naples & Comtesse de Provence, aux Papes pour 80,000 florins d'or ; ils y régnèrent soixante-neuf ans, & le Comtat, ce jardin de la Provence, avait été cédé à ces mêmes Papes, en 1273, par Philippe-le-Hardi, Roi de France, qui eût aussi bien fait de le garder.

En-deçà du Rhône, en descendant du

bateau, on vous fouille pour la France, & en-delà pour le Pape. Mon uniforme m'a évité ces longueurs, & m'a rendu plusieurs fois ce service dans ma route. J'ai trouvé la ville assez bien bâtie, mais aucun monument remarquable, pas même le tableau du Roi René; aussi malheureux en exécution qu'en sujet, il a peint le squelette de sa maîtresse sortant de son cercueil. On quitte bientôt un si mauvais peintre pour aller lire l'inscription qui est sur le tombeau du brave Crillon: c'est le titre qu'elle lui donne, & que la postérité lui a confirmé. En ça, de bonne foi, ne bouillez-vous pas de ce que je ne vous dis pas un mot de la belle amante de Pétrarque? Appaisez-vous, voici son tombeau aussi: mais il faut le deviner, car il fait partie du mur d'une chapelle des Cordeliers, & rien ne l'annonce ni ne le distingue; je reviendrai bientôt à cette Virtuose. On regrette le pont d'Avignon, à la vue de ce qui en reste. C'est quelques arches très-hardies; aussi les Avignonais disent-ils

disent-ils qu'il a été bâti par je ne sais quel Saint, qui devrait bien renouveler le miracle de sa construction; car il est bien incommode de traverser le Rhône en bateau, pour aller voir un beau couvent à Villeneuve dans le Languedoc; aussi n'y suis-je pas allé. Il y en a assez ici; on ne voit dans les rues que des Moines & des Chanoines, qu'on prend pour des Cardinaux, parce qu'ils sont habillés de rouge. Avignon est entouré d'arbres, ce qui procure une promenade charmante: mais demain je vous raconterai bien d'autres choses, car nous venons de faire la partie avec de jolies femmes, d'aller à la fontaine de Vaucluse.

J'arrive de la fontaine, qui est à cinq lieues d'Avignon. La route qui y conduit, ressemble presque par-tout aux allées d'un jardin. La plus belle eau serpente dans une plaine assez bien cultivée & couverte d'oliviers. Nous nous sommes arrêtés à l'Isle, petite ville entourée d'eaux limpides, qui viennent de Vaucluse. C'est l'endroit de ma route où

j'ai fait-la meilleure chère. Or, comme je vous ai fait grace jusqu'à présent de ces détails-là, vous saurez que nous avons eu truites, anguilles, écrevisses, figues & melons de la plus exquise qualité : nous n'avons vécu que de cela. De l'Isle à Vaucluse il n'y a qu'une lieue ; on approche de la montagne ; le pays perd insensiblement son air champêtre pour en prendre un sauvage. Dans notre route, la belle Laure & son doucereux Amant ont beaucop occupé nos Dames. La plus jeune, âgée de treize ans, jolie, pétrie de cette grace sans apprêt, de cette grace qui est plus belle que la beauté, a laissé tout dire ; & tout-à-coup rompant le silence : « Votre Pétrarque est un fou avec son » amour & ses sonnets ; ce sentiment » a fait le malheur de sa vie. Il en est » de même de tous les amoureux ; ainsi » je ne veux rien aimer, pas même un » mari (1) ». Vous jugez combien cette

(1) Cette paisanterie a pour objet la fille de la Dame

brusque sortie nous a amusés. On a disputé inutilement avec la petite misanthrope ; elle n'a pas abandonné sa thèse : elle la discutait encore quand nous avons apperçu à notre droite, grimpant les rochers, un homme en désordre, l'air égaré, les habits en lambeaux, qui marchait parallélement à nous, sans que nous y eussions pris garde ; & qui, s'arrêtant, comme nous le considérions avec une sorte de frayeur, nous a crié d'une voix enrouée, mais forte, mot à mot ce que vous allez lire :

Soutiens-le toujours, jeune Annette ;
Oui, l'Amour est un Dieu bizarre, dangereux :
Mieux que moi qui connait à quel prix on achète
L'espoir, le seul espoir de devenir heureux,
Lorsque, consumé de ses feux,
Nos jours, nos nuits, notre existence,
Aux pieds de l'objet qu'on encense,
S'écoulent à former des voeux ?

à laquelle cette relation a été envoyée ; la jeune personne avait effectivement lâché & soutenu le propos tel qu'il est rapporté.

Qui plus que moi, de cet enfant perfide,
Eprouva les rigueurs,
Et, frappé du trait homicide,
Répandit plus de pleurs ?
Dévoré de désirs, ivre de jalousie,
Quel art ne me fallait-il pas
Pour déguiser la frénésie
Qui, si près du bonheur, m'arrachait de ses bras ?
Pour quelques instans de délire,
Image fausse du plaisir,
Quels soucis ! quels remords ! le plus cruel martyre
En effaçait bientôt jusques au souvenir.
Ingénieux à me créer des peines,
Trahi souvent, & volage à mon tour,
Je trouvais, en changeant de chaînes,
Mille orages pour un beau jour.

Et zeste, voilà le déguenillé qui fait quatre ou cinq culbutes, & qui se trouve hors de notre vue. Nous n'étions qu'à quelques pas de la fontaine, mais nous n'y pensions ni les uns ni les autres. Cette apparition nous tenait encore immobiles, lorsque d'un fente de rocher nous avons vu sortir & venir à nous une espèce de prêtre Hibernois, un livre à la main & une couronne de laurier

ſur un front chauve. Je me ſuis écrié le premier : C'eſt Pétrarque ;

» C'eſt lui-même qui vient d'entendre
» Des blaſphêmes contre l'Amour :
» Mais un fou doit-il donc prétendre ,
» En fatiguant un cœur, aux douceurs du retour ?
» Le ſauteur de la forêt noire
» Était bien fait pour les rigueurs,
» Qui cauſent ſon courroux & font couler ſes
» pleurs,
» Et de Cardénio la pathétique hiſtoire
» Eſt celle enfin des vulgaires Amans ;
» C'eſt le fonds de tous les romans. »

Puis ſe tournant du côté de la jeune perſonne, qui ſe cachait derrière ſa mère, il a continué :

« L'Amour ainſi dépeint, & ne mettant ſa gloire
» Qu'à ſoumettre notre ame au déſordre des ſens,
» Ce Dieu, ſur la Beauté, n'obtenant la victoire
» Qu'à force de détours, d'art & de faux ſermens,
» Aimable Annette, a dû te ſembler redoutable ;
» L'erreur eſt excuſable,
» Et ſur-tout à treize ans.
» Mais connais mieux l'Amour ; j'ai quelques
» droits, peut-être,
» A prendre ſa défenſe & tracer ſon tableau :

» Il fut, il eſt encore mon maître,
» Au-delà même du tombeau ;
» Et pour bien le faire connaître,
» Son pouvoir daigne de mon être,
» En ce moment, rallumer le flambeau.
» Le Dieu qu'on t'a dépeint, & qu'on fête à
» Cythère,
» De Mars & de Vénus eſt le fruit adultère.
» Enfant du crime, il ne ſe dément pas,
» Et ſes jeux ſont des attentats.
» Cupidon eſt ſon nom, ſes ſuppôts ſont l'ivreſſe,
» L'aveugle jalouſie & l'affreux repentir.
» Toute ſa force eſt dans notre foibleſſe,
» Et pour la vaincre il ne faut que le fuir.
» Le véritable Amour eſt fils de la Nature ;
» Ses déſirs ſont réglés, comme ſa ſource eſt pure ;
» Il eſt ſoumis & careſſant ;
» Sa flamme eſt toujours vive, & l'objet qui l'épure
» Le trouve toujours tendre, & modeſte & décent.
» Si, réclamant ſes droits, quelquefois il mur-
» mure,
» Au moins eſt-ce ſi bas,
» Que la pudeur n'en rougit pas.
» C'eſt lui, c'eſt ce Dieu plein de charmes ;
» Aux autels de l'Hymen qui conduit les Amans.
» Il exauce leurs vœux & dicte leurs ſermens ;

» Il essuie, en riant, les larmes
» Que fait couler la joie en ces heureux momens.
» L'Amour féconde ce qu'il touche ;
» Cupidon n'a ni fleur ni fruit.
» L'Amour embellit une bouche
» Que, de son souffle impur, l'Idalien flétrit.
» Au produit de sa chaste couche,
» Ah ! comme une mére sourit !
» Le moindre geste l'attendrit :
» Dans l'être qui végète encore,
» De l'époux que son cœur adore,
» Elle veut démêler les traits,
» Un cri l'alarme, un souris la rassure. . . .
» Annette, la volupté pure
» Jaillit du sein de la Nature ;
» Hors d'elle le bonheur ne se trouva jamais.
» Obéis à sa voix, sois une tendre épouse,
» Le modèle en est sous tes yeux ;
» De ta mère deviens jalouse,
» L'Amour te le permet, &, secondant tes vœux,
» Pour te rendre sensible & ton époux heureux,
» Au flambeau de l'Hymen il joindra tous ses
» feux.
» Je n'ai de ce bonheur entrevu que l'aurore,
» Des nœuds sacrés m'enchaînaient aux autels,
» Mais les chastes soupirs que j'adressais à Laure,
» Et l'ardeur qu'en son ame ils avaient fait éclore,

» Au feu du Dieu du Pinde, en s'épurant encore,
» Nous élevaient au-deſſus des mortels.
» Ces lieux, premiers témoins de ma flamme
» conſtante,
» Ce déſert, autrefois embelli par l'Amour,
» Attire encore mon ame errante;
» J'y cherche Laure chaque jour :
» Mais ſur ces troncs uſés, ces roches éternelles,
» Je ne vois plus le nom de deux Amans fidelles,
» Je ne retrouve plus nos chiffres, ni ces vers
» Qui charmaient jadis l'univers;
» Ah ! le Temps & l'Amour ont donc repris
» leurs ailés. »

. . . .

Nous entendions encore la voix du faiſeur de ſonnets, qu'il n'était plus devant nos yeux. Telle qu'une vapeur du matin, dont il n'avait que la conſiſtance, il s'était inſenſiblement anéanti. Nos Dames toutes trembantes regardaient autour d'elles d'un air d'effroi, & n'oſaient avancer. Pour les diſtraire, nous leur avons démandé quelques vers du fantôme, qui nous étaient échappés en partie. Annette nous les a reſtitués ſur le champ, & un crayon a ſoulagé

notre mémoire ; la jeune personne paraît avoir bien retenu la leçon du Patriarche des Amoureux, & j'en augure sa conversion.

Vous êtes empressée maintenant de savoir ce que c'est que la fontaine tant célébrée ? Un grand trou, au pied de rochers d'où bouillonne & jaillit, en écumant, dans la saison des pluies, une nappe d'eau, qui, roulant sur des blocs blanchis à force de frottemens, forme une cascade resserrée par les montagnes, & va, à cent pas de là, faire marcher les roues de deux papeteries ; mais comme il n'avait pas plu depuis long-temps, la Nayade était recluse au fond de sa grotte, & nous n'avons vu ni nappe ni cascade, mais une belle eau bien limpide, qui sort avec violence de dessous quelques rochers, & entretient les ruisseaux charmans qui désaltèrent & fertilisent le Comtat.

Le Pape ménage beaucoup cette Province ; je ne crois pas qu'il en tire de quoi faire face aux dépenses qu'elle lui

occasionne. L'entrepreneur des papeteries nous avoua qu'il vendait tous les ans pour dix à douze mille livres de papier, & qu'il ne payait que quinze livres au Souverain. J'ai cependant observé que les campagnes du Comtat pourraient être encore mieux cultivées qu'elles ne le sont; que les Paysans travaillent peu, vont tard à l'ouvrage & en reviennent de très-bonne heure : tant il est vrai qu'autant l'impôt est destructeur quand il pèse sans mesure & arbitrairement sur le cultivateur, autant il aiguillonne l'industrie & devient producteur, quand il est proportionné aux facultés de l'homme & aux ressources du sol: M. Vernet est né à Avignon.

Nous sommes revenus coucher à Avignon, d'où nous avons gagné Aix par une plaine couverte d'oliviers, sur-tout en approchant de cette Ville; mais le feuillage en est triste, & jette sa monotonie sur tous les objets environnans. Ce trajet n'offre rien de piquant. En arrivant à Aix, on voit une belle chaussée qui

doit être finie à présent : la jetée qu'il a fallu faire pour combler le vallon est immense, & le mur qui soutient les terres rapportées est un bel ouvrage ; il m'a frappé, par la comparaison que j'en ai faite avec plusieurs autres que j'ai trouvés sur ma route, & dont je ne vous ai pas parlé par discrétion. La ville se présente assez bien ; les environs en sont rians & cultivés, nulle part Bacchus ne vit aussi familièrement avec Minerve : il est fâcheux que le mûrier n'ait pas de Dieu pour créateur ou pour parrain, je l'aurais mis en trio avec les deux époux. Le territoire d'Aix s'étend dans toute la basse Provence, car il en sort des milliers de barriques d'huile ; c'est que cette ville en est l'entrepôt, comme Lyon est celui des marrons du Vivarais & du Dauphiné. Autrefois l'eau l'emportait ici sur l'huile. Le Consul Sextius Calvinus, qu'on dit avoir fondé Aix, leur donna même son nom. Il y a encore bien des fontaines publiques, même une d'eau chaude ; mais

les maladies qu'elles guérissaient jadis, n'existent apparemment plus, ou plutôt la mine à travers laquelle ces eaux passaient est vraisemblablement épuisée. Le cours est beau; quatre rangs de grands arbres au milieu d'une ville, des fontaines par intervalles, & des maisons bien alignées & bien bâties, la décorent à la fois & y entretiennent la fraîcheur & la propreté. Le quartier neuf est tiré au cordeau: mais comme il n'y demeure que des gens opulens ou aisés, il est triste & mal peuplé; la vieille ville, séjour du peuple, est vivante & bâtie dans le goût du faubourg Saint-Marceau. Vous vous rappelez, sans doute, Madame, la terreur qu'inspiraient jadis à Versailles, les oléagineuses décisions du Parlement d'Aix. La catastrophe de 1771 a ébranlé jusqu'aux fondemens du Sanctuaire d'où elles partaient; la chute d'une corniche de pierre qui a failli à trépaner un de Nosseigneurs, a fait déserter le Palais. Le fameux Marquis d'Argens, le Botaniste

Tournefort & le Musicien Campra, étaient de la capitale de la Provence, qui peut contenir vingt mille habitans. J'oubliais de vous parler d'un obélisque qui est sur la place des Prêcheurs, il m'a paru fort beau, mais je n'ai pas pu lire les inscriptions qui le décorent; il était trop tard, & je partais le lendemain pour Marseille.

La route qui y mène, n'a rien de remarquable; mais une lieue avant d'y arriver, le coup-d'œil est unique. Du haut de la montagne, qui domine une plaine qui s'étend jusqu'à la mer, de l'endroit appelé la *Viste*, vous voyez une ville plus grande que Paris, appuyée en face à une autre montagne qui s'avance dans la mer, & à droite le port & la rade, celle-ci coupée par diverses isles défendues par des forts. Vous allez vous récrier, sans doute, Madame, de ce que je fais Marseille plus grand que Paris; mais d'où je l'ai vu, vous le croiriez. On plonge dessus à vol d'oiseau; & comme la plaine qui

environne cette ville est couverte de maisons de campagne qui se touchent, ce bassin offre la perspective d'une ville immense. Au reste, Marseille a au moins cent vingt mille ames ; mais êtes-vous descendu de la hauteur qui vous présente un coup-d'œil aussi magique, vous voilà resserré entre de vilains murs de jardins fort élevés, qui vous conduisent, à travers des torrens de poussière, à une espèce de porte de basse-cour : c'est celle d'Aix. De-là on voit, en ligne droite jusqu'à celle de Rome, à plus d'un quart de lieue de distance. Cette rue est très-bien bâtie. Il y avait autrefois un cours de vieux arbres qui garnissaient la moitié de cette longueur ; on les a coupés, & la plantation nouvelle est à la mode : c'est tout dire. Le quartier neuf, tiré au cordeau & d'une bâtisse assez uniforme, donne une grande idée de Marseille ; malheureusement la vieille ville fait pendant au Labyrinthe des Ursins. On ne revient pas sur-tout de ne voir ni places, ni fontaines, ni mon

numens dans une ville auſſi ancienne, & qui, lors de la décadence d'Athènes, excitait la jalouſie & l'admiration des Romains mêmes. Cicéron, dans ſon plaidoyer pour Flaccus, la place au premier rang, & lui accorde la palme littéraire (1), & ce n'eſt pas des Marſeillois que je ſais ce trait, c'eſt ma mémoire qui me le fournit. Mais ſavez-vous ce qu'ils m'ont répondu au reproche de n'avoir aucun monument? Que les Bourguignons les avaient détruits & avaient ravagé leur pays. J'ai d'abord pris cela pour une épigramme; & comme je ne l'ai lu nulle part, mais Que le trait peut être vrai, je me ſuis contenté de dire qu'ils avaient plus fait que de renverſer, qu'ils avaient ſans doute tout enterré; ce qui n'était arrivé qu'à Marſeille, puiſque les ruines d'Arles, de Niſmes, de Fréjus & d'Antibes, atteſtaient encore que ces villes avaient

(1) *Maſſilia Phocenſium filia, Roma ſoror, Carthaginis terror, Athenarum æmula.*

été décorées à la Romaine. Rappelez-vous, Madame, ce que je vous ai dit au ſujet du canal de Bourgogne, appliquez-le à Marſeille, & voilà l'énigme expliquée.

Le port eſt un des endroits de l'Europe où il y a le plus de mouvement. Une forêt de mâts, couronnés de banderolles flottantes, annonce de loin un commerce actif & floriſſant. Le Négociant a la proue de ſon vaiſſeau à la porte de ſon magaſin, & le charge comme on charge une voiture ſous une remiſe. Les trottoirs du port ſont à toute heure auſſi remplis de monde que le chemin de la Courtille un beau jour de fête. Vous y voyez toutes les Nations dans le coſtume de leur pays; chacun parle ſa langue, & tout le monde s'entend. Les Forçats forment une rue ſur le bord du quai, d'un côté ſeulement; chacun a ſa boutique: Perruquiers, Cordonniers, Tailleurs, Ecrivains, &c. tous travaillent d'un air gai, parce que tous gagnent beaucoup. Il en eſt même parmi eux qui,

leur temps expiré, restent au gîte, tant ils s'en trouvent bien. On m'a dit que les meilleurs morceaux étaient pour ces coquins-là : je ne sais si c'est l'effet du préjugé, mais je leur ai trouvé l'air patibulaire, & sur-tout insolent. Au moyen d'une somme qu'ils donnent aux chefs des Sbires, ils sont quittes des travaux du port, & cette surcharge retombe sur le malheureux sans industrie, qui ne saurait gagner de quoi se racheter. Ne comparons pas la vie de ces scélérats avec celle de nos pauvres Paysans, les réflexions nous meneraient trop loin ; mais comparons le commerce de Lyon & celui de Marseille, & nous verrons d'un côté tout le superflu du luxe, travaillé de manière à tenter toutes les Nations policées, & à mettre à contribution leur vanité : impôt certain dans l'état actuel de l'Europe, mais qui peut baisser & disparaître à l'époque d'une grande révolution ; & de l'autre, des échanges continuels de denrées & de matières crûes sur notre sol, contre des

objets qui ſont devenus de première néceſſité parmi nous. C'eſt de ces deux branches que découlent ordinairement la force & la proſpérité d'un Empire. La dernière n'eſt-elle pas la plus ſûre? Mais je quitte la politique pour vous parler de la ſcience gaie, qui vous convient mieux, ainſi qu'à moi. C'eſt à Marſeille qu'on en tenait école; l'amour, la poéſie, la muſique, la pureté du langage, étaient les objets que cette ſcience embraſſait. Un ciel pur & chaud, des têtes exaltées, des femmes vives & enjouées, le ton de la galanterie du temps & des petites cours voiſines, le mélange des Italiens, &, diſons-le, le bien-être & l'abondance dans laquelle vivait un peuple enrichi par le commerce, & ménagé par ſes maîtres, tout cela devait faire faire des progrès rapides à la ſcience gaie; auſſi les Troubadours ont-ils paſſé ſans que le genre en ait ſouffert. Les Provençaux ont toujours conſervé le goût du chant, de la danſe, de la poéſie & de l'amour; il n'y a que la

langue qu'ils ont négligée. La Provençale eſt toujours alerte ; ſes reparties ſont vives & ſpirituelles ; ſes vêtemens annoncent l'aiſance : cependant la culture n'eſt pas floriſſante en cette partie de la Provence ; l'eau y manque : mais l'olivier, la vigne & le mûrier, les dédommagent des autres récoltes, que les chaleurs exceſſives ou le *miſtrau* font ſouvent avorter.

Ici les Pêcheurs ont un Tribunal où ils ſont jugés par leurs pairs, comme en Angleterre. Cette juſtice eſt ſommaire, & l'on remarque qu'elle eſt ordinairement bonne. Cela me rappelle le Maire d'un village auprès de Dijon, qu'on appellait jadis la ville de Tallent ; c'eſt un vigneron, il a ſéance aux Etats, & précède, comme plus ancien, pluſieurs Maires à dentelles, lui qui n'a que des bouts de manches. Je me ſouviens que de mon temps il venait rarement des appels des ſentences de ce Juge à ſarrau.

Marſelle eſt une colonie de Phocéens, peuple d'Ionie, qui vint s'établir ſur les

côtes méridionales des Gaules, & y fonda cette ville, ſous Tarquin l'Ancien, l'an du monde 3405, & 599 ans avant Jeſus-Chriſt. Son Académie a été fondée en 1726. La branche de commerce la plus conſidérable à Marſeille, eſt le ſavon; cela monte à près de 400,000 quintaux en caiſſe, ce qui jette ſur la place pour près de huit millions de papier.

Marſeille eſt la patrie du Puget, Sculpteur de réputation, & de Maſcaron, Prédicateur diſtingué.

Philippe III, Roi d'Eſpagne, par une fauſſe & barbare politique, au commencement de 1610, chaſſa de ſes états 900,000 de ſes ſujets, quoique Catholiques, & qui n'avaient d'autres crimes que leur origine Muſulmane. Henri IV & Louis XIII enſuite prirent ces malheureux ſous leur ſauve-garde, on leur fournit des ſecours juſqu'au point de leur embarquement : les Français s'immortaliſèrent par leur humanité, & ces infortunés Proſcrits, par leur patience & l'ordre qu'ils obſervèrent dans leur mar-

che. La dernière bande ſeule, plus miſérable ou moins vertueuſe que les précédentes, fit des dégâts dans les campagnes; on ne s'en vengea pas : on preſſa leur embarquement, & on leur fournit les vaiſſeaux & les ſecours néceſſaires.

La ville de Marſeille s'immortaliſa à cette époque. Il y avait une troupe conſidérable de ces malheureux qui n'avaient ni pain, ni vêtemens, ni de quoi s'en procurer; les Marſeillois leur fournirent tout cela, des vaiſſeaux, des conducteurs & juſqu'à des médecins.

De Marſeille à Toulon la journée eſt forte. La matinée on ne trouve pas le temps long, mais bien l'après-midi : on ne fait que circuler dans des gorges de montagnes cicatriſées par des torrens, où l'on croit qu'à tout moment le chemin va finir ; à peine l'olivier ſauvage & peu exigeant, le pin & le lentiſque peuvent-ils s'enraciner dans quelques fentes de rochers pour en couvrir un peu la rebutante nudité. Quelques vieux châteaux en ruine ſur les hauteurs, achè-

vent d'attrister l'ame, en rappelant les barbaries du règne féodal : de loin en loin on trouve une masure, quand il s'est rencontré assez de terre pour chausser le pied de quelques oliviers rabougris ; encore faut-il élever un mur autour, pour que les eaux des montagnes n'entraînent pas le sol & l'arbre. Ce n'est qu'à l'ouverture de ces masses hideuses par leur stérilité, qu'on découvre Toulon. Je ne sais s'il vaut deux fois l'Isle Saint-Louis : mais son port & son arsenal sont faits pour donner une grande idée d'un Roi de France. Grâces aux bontés de M. le Marquis de Saint-Aignan, qui commande la Marine, & auquel j'étais recommandé, j'ai vu l'un & l'autre dans tous les détails ; je suis arrivé même dans le meilleur temps ; on armait à force, tous les bâtimens étaient au port ou dans la rade ; l'escadre d'observation venait de rentrer : j'en ai visité les vaisseaux armés, spectacle aussi curieux qu'imposant ; un vaisseau de 80 pièces de canons est vraiment, comme on le

dit, une citadelle flottante. On radouboit le pauvre Bourgogne, qui pourrissait vraisemblablement d'ennui de n'être pas sorti du port depuis dix ans qu'on l'a donné au Roi. Le célèbre Tonnant, qui seul a résisté vingt-huit heures à six vaisseaux de ligne, en a coulé bas deux, & est rentré au port, ayant presque autant de boulets dans sa carcasse que de clous, était aussi en radoub à côté du Languedoc: deux autres navires s'achevaient sur les chantiers; tout était en mouvement pour un armement prochain: en sorte que pendant quinze jours que j'ai été obligé d'attendre le vent, j'ai vu plus de choses que dans d'autres temps on n'en verrait pendant un an.

Le port est divisé en deux bassins, & ses quais sont bordés de magasins où sont tous les agrès & autres objets de chargemens des vaisseaux, le tout dans un ordre admirabie; ces approvisionnemens-là sont immenses & incroyables: imaginez-vous qu'il faut à un vaisseau de 74 pièces de canons, sept à huit mille aunes

de toiles pour ſes voiles ſeules, & qu'il en porte encore autant pour le rechange. La chaſte & laborieuſe Pénélope, en dix ans, n'aurait pu filer de quoi faire une grande voile, eût-elle continué la nuit ſon ouvrage au lieu de le défaire. Jugez du reſte de l'équipage d'un vaiſſeau, à proportion. Le parc d'artillerie s'annonce comme le temple de Jupiter tonnant, & les chantiers comme les magaſins de Neptune.

La corderie eſt un bâtiment à trois nefs, de trois cents pieds de long; au bas ſe filent les cordages, au-deſſus on les paſſe au brai. C'eſt un des plus beaux établiſſemens du règne de Louis XIV. Depuis, on a voulu faire de nouvelles conſtructions; il m'a ſemblé voir des enfans bâtir des châteaux de cartes devant la colonnade du Louvre.

Je vous ai beaucoup vanté le port de Toulon, il le mérite; il n'a rien de commun avec celui de Marſeille; il inſpire la terreur & éleve l'ame; l'autre la porte doucement ſur les avantages paiſibles

sibles & fructueux d'un commerce infini dans les objets qu'il embrasse ; mais la rade qui précède ce port, est une chose unique en Europe. Peignez-vous un bassin d'une lieue de large sur deux de long, où les vaisseaux de toute grandeur sont en tout temps & par-tout à l'abri, & défendus de tous côtés par des forts chargés de batteries, dont toutes les pointes dominantes des montagnes voisines sont hérissées. On en finit un, entr'autres, le fort de la Malgue, qui domine & nettoie la rade entière ; c'est un bel ouvrage ; j'ai pourtant osé le trouver trop chargé de maçonnerie. Les souterrains sont superbes ; j'y ai vu les malheureux Corses, reste des bandits qui ont si long-temps désolé leur propre pays. Quelques jours avant ils avaient trouvé le moyen de se sauver ; on les avait repris, sauf une douzaine que je pourrais bien rencontrer un jour dans les montagnes de Corse, en faisant mes tournées.

Je ne dois pas oublier la forme de

Toulon ; c'eſt une caiſſe immenſe, qu'un chef de conſtruction a trouvé le moyen d'enfoncer dans la mer, & qui doit beaucoup faciliter le radoub & la carène des vaiſſeaux ; elle a 800 toiſes carrées de baſe, à 30 pieds au-deſſous du niveau de la mer. Son projet a éprouvé de fréquentes contradictions ; il a répondu à tout en homme conſommé dans ſon art, & aujourd'hui que ſon ouvrage tire à ſa fin (1), on ſe retranche à lui reprocher qu'il a employé trop de matériaux, comme ſi, pour déplacer un volume immenſe d'eau, réſiſter à ſa preſſion continuelle, & aſſurer la réputation d'un artiſte, il ne fallait pas un poids énorme & des frais conſidérables. J'ai vu cette machine dans le plus grand détail ; la complaiſance de M. Grognard, ſon inventeur, ne s'eſt point démentie ; il a même eu la modeſtie de m'avouer qu'il

(1) En Décembre 1778, l'ouvrage était fini & approuvé, & il était queſtion d'entreprendre encore deux formes pareilles.

avait profité d'excellentes idées que lui avaient données de ſimples conſtructeurs, & voilà à quoi ſe reconnaît le vrai génie.

La ville de Toulon eſt aſſez bien bâtie, mais pavée d'une manière incommode; un grand ruiſſeau, fort large au milieu, ne laiſſe, dans les petites rues, que le deſſous des gouttières pour marcher. La place d'armes eſt un carré-long, bordé d'arbres de trois côtés, une égliſe l'enferme de l'autre; mais, par une fatalité, non ſans exemple, voilà la deuxième fois qu'on la démolit, parce qu'elle manquait par les fondemens avant d'être achevée. La ſociété eſt ici fort bornée; ſans la maiſon du Commandant, dont l'épouſe jeune & charmante fait les honneurs avec une politeſſe infinie, on paſſerait de triſtes ſoirées les jours où il n'y a pas de comédie; j'avais encore la reſſource du premier Médecin de la Marine, mon compatriote, qui a une maiſon très-agréable.

Il ne fait pas bon ici, non plus qu'à

Marſeille, courir la nuit, pas même dès que le ſoleil eſt couché; on vous crie de paſſer vîte, mais en même temps vous êtes arroſé, &c; encore n'eſt-ce qu'un demi-mal; le plus à craindre, c'eſt que le plus ſouvent on jette la cage avec l'oiſeau; alors il y va de votre vie. Quand il pleut, comme les toits ſervent de garde-robe, vous devinez ce qui en découle; ma foi, vivent les villes où il y a des commodités en tout genre!

Parmi les courſes que j'ai faites aux environs de Toulon, je ne dois pas oublier mon voyage à Hières: nous avons choiſi un beau jour; le chemin qui y conduit eſt charmant; un quart de lieue avant d'y arriver nous avons ſenti que nous en approchions, comme de la rue Saint-Martin on devine la rue des Lombards dans la ſaiſon des fruits; ici c'eſt l'orange, le cédrat, le limon, le citron, la grenade, le tout en pleine terre, ſans art, ſans prétentions, qui viennent comme l'olive & la figue; il y a entr'autres un jardin conſidérable, que tous les

étrangers visitent, non pas qu'ils soient attirés par l'accueil des propriétaires, mais pour y voir une forêt d'orangers, de citronniers, &c. couverts, une partie de l'année, de fleurs & de fruits, & qui rendent jusqu'à mille louis à madame Fitte, grosse femme bien rustre, paysanne endimanchée, qui ne répond aux complimens des curieux qu'en leur tournant le dos, & en marronnant en provençal qu'elle se passerait bien de leur visite, qu'ils ne s'en vont jamais les poches vides. Cette brusquerie nous a donné de l'humeur, &, pour ne pas tromper le pressentiment de la Virago, nous avons emporté des branches d'orangers superbes, une entr'autres en portait neuf; un jour de Sainte-Anne, à Paris, j'en aurais bien donné deux louis. Le petit canton d'Hières est la vallée de Tempé. Le pays de Cachemire, ou plutôt une grande serre chaude, comme vous n'en avez point à Versailles, abritée des vents du nord, exposée à l'ardeur du midi, rafraîchie par des ruisseaux, cette vallée

ne peut manquer d'être fertile. La petite ville d'Hières, bâtie ſur le penchant de la montagne, n'a rien de remarquable ; elle découvre une bonne rade fort étendue, où les vaiſſeaux qui ſortent de celle de Toulon, viennent prendre le vent. L'éloquent & vertueux Maſſillon naquit dans ce jardin de la Provence. Les Anglais y viennent chercher un remède au *ſpleen* qui les ronge ; la douceur & le balſamique du climat les ſoulagent. En tout temps on mange à Hières des légumes verts. Il eſt bien rare qu'il y gèle ; quand cela arrive, la récolte eſt perdue ; adieu les mille louis de madame Fitte. On m'a raconté qu'un matin elle avait refuſé vingt mille livres de ſa récolte prête à être recueillie, & que dans la nuit une gelée n'avait laiſſé à la ſomme que les zéro.

Bon Dieu ! il eſt à peine jour, & tout eſt en rumeur dans l'auberge où je loge ; c'eſt le cas de chanter le début du cantique de S. Antoine : *Ciel ! l'univers va-t-il donc ſe diſſoudre ?* De quoi s'agit-il donc ? j'envoie à la découverte ; Monſieur, me

dit-on, ce sont messieurs les Officiers Corses qui attendent, comme vous savez, depuis quinze jours, le mistrau, ainsi que vous, & qui dansent une gigue de leur pays pour célébrer sa subite apparition. L'un d'eux, en allant sur le toit de la maison, qui leur sert d'observatoire, & d'autre chose encore, vient d'appercevoir la flamme du vaisseau amiral regardant les côtes de Corse, & voilà que ces Messieurs dansent un branle tout le long des escaliers de l'auberge; & moi de courir chez le Vicomte de Barrin qui va commander en Corse pendant l'absence du Comte de Marbeuf, & avec lequel je fais la traversée. Pour quoi, Madame, je finis ici mon Journal français, que je ne reprendrai que dans l'Isle même, quelque temps après mon arrivée, si les requins ne me mangent pas en chemin: à propos de requins, j'en ai vu hier un de seize pieds de long & gros comme un petit bœuf; c'est un terrible animal avec ses deux rangs de dents; ne semble-t-il pas qu'il se soit laissé prendre exprès

pour me faire voir à qui j'aurai affaire en route ?

Me voici en Corse, Madame, depuis deux mois : j'ai déjà fait une tournée dans l'Isle ; ainsi je peux vous en parler un peu plus pertinemment que je n'aurais fait en y arrivant.

J'ai mis trois jours à traverser, sans relâcher nulle part : la mer s'est trouvée les vingt-quatre premières heures fort houleuse, c'est-à-dire qu'ayant été long-temps fouettée par les vents du midi, & commençant seulement à être repoussée en sens contraire par le vent du nord, notre bateau de poste faisait comme les chevaux postiches qu'Arlequin fait ruer sur le théâtre ; ce mouvement s'appelle le tangage ; & celui de côté, pareil à un bercement, se nomme le roulis. Or, étant ballottées en tous sens, nos pauvres machines n'ont pu soutenir cette épreuve ; presque tout le monde a payé le tribut, jusqu'à mon domestique qui, quoiqu'il ait navigué sur les deux mers sans avoir jamais été incommodé, disait qu'il aime-

rait mieux retourner à Pondichéry. Le lendemain la mer s'est adoucie, nous nous en sommes mieux trouvés; il n'y paraissait plus, & nous avons débarqué le troisième jour à Bastia à quatre heures du matin.

Cette ville est la capitale de l'Isle, quoiqu'elle soit très-incommodément située par rapport à la France; car, pour y arriver, il y a un cap à doubler qui est fort long, & il faut presque des vents exprès; quand ils sont contraires, il n'y a de moyen que d'aborder à la côte opposée, & de gagner Bastia par terre. Il se présente assez bien au bord de la mer, groupé sur le penchant de la montagne & environné de côteaux cultivés & couverts d'oliviers, de citronniers & d'orangers; des forts & des couvents, de petits villages, des bastides couronnent les sommets des monticules, qui sont eux-mêmes dominés par un grand rideau de rochers nus, ce qui rend le contraste plus piquant; j'ai ce coup-d'œil de mes fenêtres, & je le trouve assez pittoresque;

les rues sont étroites, montueuses & mal pavées; les maisons solides, mais incommodes: le Corse, naturellement agile, s'embarrasse peu si les marches des escaliers ont un pied de haut & s'il n'y a ni pailler ni repos; il vous grimpe ces échelles de moulins comme nous montons l'escalier du palais royal. Les églises, ainsi que dans toute l'Italie, ne sont pas mal. Peu de jardins; j'ai le plus beau de la ville, d'où je découvre le paysage dont je viens de vous parler & la mer.

C'est de là, quelquefois que ma philosophie,
Embrassant d'un regard ce perfide élément,
Y voit en raccourci le tableau de la vie,
Le cœur de l'Envieux ou celui de l'Amant.
De ce cœur le soupçon a ridé la surface,
Il se gonfle, s'agite, exhale des soupirs;
L'innocence à ses yeux a peine à trouver grâce;
La vengeance amortit tous ses autres désirs;
En vain l'Amour en pleurs lui peint-il ses alarmes;
Sa douceur, sa béauté ne le fléchissent pas:
Le cruel le rebute, il se rit de ses larmes,
Et comme un vil esclave il l'enchaîne à ses pas.
Le Dieu reprend enfin ses droits, son influence,

Le tyran désarmé fait grâce, on la reçoit ;
Mais au sein du repos & de la jouissance,
Entouré du bonheur, à peine il l'apperçoit ;
La langueur & l'ennui viennent glacer son ame ;
Le dégoût qui les suit rend ses fers odieux.
En vain il veut brûler d'une nouvelle flamme ;
Rarement un jaloux est-il deux fois heureux.
Ainsi, comme l'éclair, le trident de Neptune,
Sur le sein de Téthys fait voler la terreur ;
Du pâle Matelot la vie & la fortune
Sont les jouets des vents, & pour comble d'horreur,
La foudre sillonnant les flancs noirs de la nue,
Il est en butte au choc de tous les élémens.
Le gouffre des enfers se présente à sa vue,
Et sa nef touche aux cieux dans les mêmes instans ;
Enfin le Dieu des mers rassure son empire,
Sur les flots aplanis il promène son char ;
A cet heureux aspect le Nautonnier respire.
Infortuné ! bientôt les secours de son art
A de nouveaux dangers ne pourront te soustraire ;
Et le calme trompeur, désiré si long-temps,
Est le moyen cruel dont le Destin contraire
Se sert pour te rayer du nombre des vivans.
Que la mer recommence un assaut inutile
Contre les rocs mousseux qui défendent ses bords ;
C'est de l'ambitieux le courroux puérile
Contre l'écueil qui fit échouer ses efforts.

A mes regards ainsi la scène est variée ;
Ainsi cet élément m'offre tous les tableaux
Dont la vie ici bas sans cesse est nuancée :
L'Amour est le Nocher, les désirs sont les flots.

Nous avons quelques promenades agréables & à couvert, au bord de la mer. Si l'on veut s'enfoncer dans les montagnes voisines, on y trouve par-ci par-là le climat d'Hières & les mêmes productions. On dit qu'au cœur de l'été on y jouit d'une température délicieuse. En ce moment-ci, vers la fin de Novembre, nous ne faisons point de feu. Nous nous promenons matin & soir ; nos Dames sont fleuries comme au mois de Mai ; les arbres sont chargés de feuilles, & quelques-uns de fleurs, & nous mangeons des artichauts & de tous les légumes verts venus en plein champ. La beauté du ciel compense bien le désagrément des chaleurs excessives de l'été.

Il y a de quoi former ici une société assez nombreuse dans l'un & l'autre sexe ; mais les prétentions des femmes Corses,

& peut-être le ton leſte des Françaiſes, s'oppoſent à une réunion qui jeterait beaucoup d'agrémens dans les parties. Nous voyons cependant juſqu'à douze tables de jeu à l'intendance; c'eſt la ſeule maiſon de la ville où tout le monde ſe réuniſſe; l'affabilité & les attentions ſoutenues de Madame de Boucheporn, la font chérir également des deux nations. La reſſource de ce pays-ci eſt de ſe former des ſociétés particulières. Il y a quelques maiſons ouvertes, où tous les ſoirs on trouve à faire ſa partie, & un petit ſouper délicat qu'on égaie par les vaudevilles & l'ariette.

La vie, à Baſtia, eſt preſque auſſi chère qu'à Paris, à cauſe de la grande conſommation & des droits exorbitans dont on charge tout ce qui entre dans l'Iſle; & juſqu'à préſent elle ne procure pas grand'choſe par ſon ſol ni par ſon induſtrie. Il y a cependant d'excellentes terres, des plaines ſuperbes, des montagnes fertiles; le peuple a de l'eſprit, de la ſagacité, même de la bravoure &

de l'énergie ; mais accoutumé à la vie errante, ſobre par tempérament & par néceſſité, exalté par le fanatiſme de la liberté, aigri par le levain des guerres civiles, qui fermente encore ſourdement; le Corſe, qui peut vivre & qui vit de farine de châtaignes & de lait de chèvre ou de brebis, dédaigne de deſcendre dans les plaines & de les cultiver; il gratte par-ci par-là quelques toiſes de terrain ; après avoir brûlé les brouſſailles qui le couvraient, il enſemence, lève la récolte & abondonne le ſol. Il fait auſſi-bien cette opération-là au milieu d'une forêt que dans un lieu découvert. Quelques jours avant la tournée que je viens de faire, des bergers avaient manqué de brûler toute une forêt du roi, qu'on exploite pour ſon compte, & tous ceux qui y travaillaient; ils avaient mis le feu à des *makis* (*brouſſailles*) au bas de cette forêt; un coup de vent avait porté les flammes jusqu'au magaſin des planches, & de là elles s'étaient répandues en tous ſens juſqu'au centre de l'exploi-

tation; heureusement qu'à force de coupures & de secours, on vint à bout d'arrêter l'incendie qui menaçait tous les bois de ce canton.

La Corse, que j'ai découverte des hauteurs, ressemble, dans son intérieur, à une mer orageuse; les montagnes continuelles qui la couvrent, en sont les flots, à l'immobilité près. Les plaines sont entre la mer & les montagnes; mais au milieu de ces mêmes pains de sucre, il se trouve de petits vallons admirables, traversés par des eaux excellentes, & susceptibles de toutes sortes de cultures: terres à blé, prairies, vignes, oliviers, mûriers, arbres fruitiers, bois de toute espèce, légumes, jardinage; la Corse fournira à tout cela, quand des mains intelligentes en travailleront le sol & les productions. Les abeilles peuvent encore y devenir une branche très-importante de commerce; les côtes sont poissonneuses; l'intérieur offre des marbres, même du statuaire; le sel n'attend, pour se former, que des gens qui sachent le faire, & cela

n'eſt pas difficile. Je ſoupçonne qu'on trouverait du cuivre & du vif-argent dans les montagnes; je n'ai pas eu le temps de m'en aſſurer; pour du fer, ſa qualité eſt trop médiocre, en comparaiſon ſur-tout de celui de l'Iſle d'Elbe qui eſt voiſine, & qui en donne quatre-vingts livres au quintal d'excellent, pour en faire un objet d'attention.

Le Corſe des montagnes a conſervé beaucoup de grands traits diſtinctifs de la nature; il mêle à de la férocité, la plus franche hoſpitalité; il partage, avec le voyageur, ſes châtaignes & ſon fromage, & ce ſerait l'inſulter que de lui en propoſer le prix; il eſt vindicatif, fier & pareſſeux; il dédaigne ſa femme & ſes filles, & les occupe du matin au ſoir aux travaux les plus rudes & les plus vils. Veut-il un fruit, il arrache la branche qui le porte; a-t-il beſoin de goudron, il ſaigne indiſtinctement un pin vigoureux & de belle eſpérance s'il eſt près de ſa cabane. Cet homme, que le danger n'effraie pas quand il n'y a plus moyen

de l'éviter, car, jusque-là il sacrifie tout à sa sureté; cet homme, qui achève sa soupe & s'endort après avoir ouï lire son jugement de mort, s'incline devant un moine crasseux, baise sa main velue, & tremble à la moindre menace que lui fait le Tartuffe enfroqué. Ne vous semble-t-il pas, Madame, que je vous parle des Sauvages de l'Amérique, & la ressemblance peut-elle être plus parfaite? Pour la compléter, j'ajouterai que les montagnards ne sont vêtus que de la laine longue, noire & brute de leurs moutons, avec un capuchon pour l'hiver; ce qui les rend alors fort semblables aux vilains Capucins du pays. Vous ne serez pas surprise du mépris que j'ai pour les Moines de Corse, quand vous saurez que ce sont eux qui entretiennent la superstition & le fanatisme du peuple, & que, dans nos dernières guerres, nous n'avions pas d'ennemis plus dangereux à combattre.

Dans les villes on trouve le Corse francisé, tel que je vous l'ai dépeint plus

haut. Ce peuple a tant de diſpoſitions à être policé, qu'au bout de ſix mois, un jeune Officier Corſe reſſemble, de la tête aux pieds, à un Officier Français : tous aiment le luxe, la parure & le jeu ; les femmes ſont hautes & exigeantes, mais ſenſibles au cas qu'on témoigne faire d'elles ; il y a ſix ans, les plus huppées portaient le *mezzero* pour toute parure : c'eſt une eſpèce de mantille d'indienne qui couvre la tête & les épaules, & deſcend juſqu'au bas de la taille comme les petits manteaux ; les femmes d'artiſans portoient la *faldète*, c'eſt leur jupon retrouſſé par-deſſus la tête. Actuellement les premières ſont habillées, parées & emplumées à la françaiſe ; le ſecond ordre a uſurpé le *mezzero* abandonné par le premier, & la *faldète* eſt reléguée parmi la populace : en général ce peuple a plus de bon que de mauvais ; parmi ſes qualités je fais grand cas ſur-tout de la tendreſſe que les pères & mères ont pour leurs enfans ; elle eſt extrême & leur eſt même nuiſible ; leur éducation s'en reſſent.

Vous rappelez-vous, Madame, les tableaux qu'on faisait chez vous de la Corse, les inquiétudes obligeantes que vous & votre aimable famille me témoigniez à ce sujet? Eh bien! j'ai parcouru les bois, les montagnes, les lieux les plus déserts, sans escorte, sans précautions, avec quatre ou cinq personnes seulement. Je me suis arrêté dans des villages, j'ai causé avec les paysans; ils m'ont offert des rafraîchissemens, demandé des grâces, que j'ai été assez heureux de pouvoir leur accorder; je les ai trouvés sensibles. Deux jeunes orphelines, auxquelles j'avais fait délivrer quelques planches pour recouvrir leur cabane, sont venues embrasser ma botte les larmes aux yeux; & le Corse n'est pas familier avec les simagrées. Ces bonnes gens m'ont offert de me servir de guides & d'escorte; j'ai accepté un guide, en leur disant que j'avais trop bonne opinion d'eux pour prendre d'autres précautions, sur-tout ne venant que pour leur faire du bien. Le Podestat & les Pères du commun,

qui ſont les Officiers municipaux d'une Communauté, m'ont remercié au nom de là leur, avec une politeſſe & une éloquence que nous ne trouverions pas communément dans nos villages. Il eſt bon de vous dire que celui où je me trouvais, paſſe pour le plus mal-intentionné, & qu'on ſoupçonne ſes habitans d'avoir mis exprès le feu aux makis environnant une forêt du Roi; je m'en ſuis plaint, en leur diſant que ce ne pouvait être que la canaille de l'endroit qui ſe fût portée à cet excès, & que je voulais que les Officiers de la Communauté en fiſſent la recherche & la punition eux ſeuls; ils me l'ont promis, & je ſais qu'ils s'en occupent. Quand j'ai quitté le village, j'ai demandé ce que ſignifiaient des enfans que les mères me préſentaient: c'eſt le ſigne de la ſatiſfaction qu'elles ont de voir quelqu'un. Je vous ai dit que les pères & mères idolâtraient leurs enfans; ſans doute elles croient faire fête à l'étranger en lui montrant ce qu'elles ont de plus précieux,

ou peut-être aussi n'ont-elles en vue que de satisfaire la curiosité des Bambins.

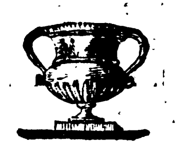
A propos de Pères du commun, ne trouvez-vous pas ce titre attendrissant & significatif? Le chargé des affaires d'une Communauté n'en est-il pas effectivement, en quelque sorte, le père, ou ne devrait-il pas l'être?

Voilà, Madame, ce qu'une courte excursion dans l'intérieur de la Corse, & l'étude de ce qui m'environne, m'ont pu faire connaître de ce peuple, que je m'apperçois qu'on juge trop légérement ou trop rigoureusement, & qu'on calomnie souvent. Je n'ai qu'à m'en louer jusqu'à présent, & je suis persuadé qu'il n'y a que manière de le prendre. Il faut l'écouter patiemment; il est verbeux & bouillant, il cherche à surprendre; l'être privé de la force a recours à la ruse; mais deux mots répondus de sang froid à toute sa subtile logique & qui la renversent, impriment à l'orateur tant de respect pour l'homme ferme & juste qui

a ſu éviter le piége, que ſa réputation eſt bientôt faite.

Convenez, Madame, qu'en me demandant quelques lettres, vous ne vous attendiez pas à une hiſtoire auſſi longue; ſi celle-ci vous a ennuyée, je ſuis bien coupable & bien mal-adroit; car j'ai eu un tout autre objet: ſi vous avez ſouri à quelques endroits, & réfléchi ſur d'autres, je m'eſtimerai très-heureux: il n'eſt point d'approbation plus flatteuſe que celle d'une femme ſenſible & éclairée.

Je ſuis, avec un tendre & reſpectueux attachement, Madame, &c.



SUPPLÉMENT
AU VOYAGE DE CORSE.

Lettre à M. L. C. D. L. R.

QUAND j'ai dit deux mots de la Corse, Monsieur le Comte, je n'en avais encore vu qu'un très-petit canton ; actuellement que j'ai parcouru cette Isle dans toute son étendue, je puis mieux remplir la tâche que vous m'avez imposée, mais non pas avec tous les accessoires que vous paraissez désirer. Mes connaissances en politique & en administration sont trop bornées pour hasarder mon jugement sur les principes qui dirigent l'une & l'autre en Corse. Je me bornerai à vous exposer les choses en fidelle historien, telles qu'elles sont ; vous qui êtes accoutumé à conclure en pareilles matières, vous me rendrez un grand service de m'en dispenser en cette occasion.

Vous connaissez trop bien votre histoire, pour que je croie nécessaire de remonter à l'existence la plus reculée de la Corse. La Fable du pays est qu'une femme de Ligurie, nommée *Corsa Bubulca*, y conduisit une Colonie.

Cette Isle, qui se qualifie de royaume, a fréquemment changé de souverain; l'inconstance naturelle à ses habitans en est la principale cause: ils ont appartenu aux Liguriens, aux Phocéens, aux Tyrrhéniens, aux Etruriens, aux Carthaginois, aux Romains, aux Goths, aux Sarrasins, aux Papes, aux Génois, aux Pisans, aux Rois d'Aragon, de Sardaigne & de France. Ils ont élu un Baron Allemand pour Roi; ils l'ont chassé, rappelé, & renvoyé définitivement mourir dans la misère à Londres, où Paoli, plus adroit ou mieux secondé par les circonstances, subsiste d'une pension assez considérable, mais sans espoir de jamais regagner l'estime & la confiance de ses compatriotes. Enfin, ne pouvant plus vivre sous la domination Génoise, les Corses

ont

ont été cédés à la France, qui a eté obligée de sacrifier des hommes & de l'argent pour s'en assurer.

Quelque mauvaise opinion qu'on ait généralement de la Corse, elle me paraît cependant mériter l'attention du gouvernement sous deux points de vue.

Premiérement, parce que si les ennemis de la France la possédaient, ils gêneraient de là notre navigation & notre commerce, en croisant à la hauteur d'Antibes, de Toulon, de Marseille, &c.

Ensuite, parce que cette isle est située favorablement pour devenir la premiere échelle du Levant, & l'entrepôt du commerce de la Méditerranée; elle n'est qu'à quarante lieues d'Antibes.

En la considérant ainsi, & sans s'arrêter à ce qu'elle a coûté, ni à ce qu'elle coûte encore, il paraît que l'intérêt politique de la France est de la garder, ne serait-ce que pour empêcher qu'elle ne servît aux autres.

Sous ces aspects on doit moins faire attention au produit actuel de cette isle; il

est médiocre relativement à son étendue : en voici le détail par provinces, en commençant par sa pointe septentrionale.

Le cap Corse produit du vin ; c'est presque sa seule récolte ; il serait bon si la vigne était mieux cultivée & son fruit mieux travaillé. Ce vin ne peut sortir du pays ni soutenir le transport, qu'il ne soit cuit. Cette branche de commerce est médiocre. Il n'y a ni bois ni mûriers, peu d'oliviers & de grains ; presque point de châtaigniers. Le sol de cette province est découvert & aride ; on y trouve de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, des marcassites, de l'alun de roche, de l'antimoine, de l'amiante & du marbre. On y amasse des feuilles de broussailles qu'on vend aux Génois en pains, pour tanner les cuirs verts. Cet objet d'exportation n'est pas considérable.

La province de Bastia est mieux cultivée ; il y a des grains, du vin, du lin, des oliviers, des mûriers, & d'autres arbres fruitiers, sur-tout beaucoup de châtaigniers, dans la juridiction d'*Ampugnani*

On trouve des pierres de touche dans le fleuve du *Golo*(fleuve qui tarit en été),& de l'alun de roche dans *la Cazinca*, petit territoire qui touche à la province d'Aléria.

Aléria ſerait la meilleure province de l'iſle ſi l'air y était plus ſain. Son ſol eſt profond, fertile & repoſé. Le limon de la mer l'a engraiſſé, & il porte du froment excellent; mais tout ce qui approche de la mer eſt marécageux, & exhale, ſur-tout pendant Juin, Juillet & Août, des vapeurs ſi empeſtées, qu'un homme qui paſſe la nuit dans cette plaine court riſque de la vie. L'air du Fiumorbo, qui eſt la partie montagneuſe de cette province, eſt ſain; & ce pays eſt couvert de beaux bois. Il y a au bas du village d'*Iſolaccio* des ſources d'eaux chaudes, qui, du temps des Romains, avaient de la réputation. On voit encore les reſtes des thermes qu'ils y avaient bâtis. A un quart de lieue de la mer, on apperçoit les ruines d'une ancienne ville, qui portait le nom d'*Aléria*; elles conſiſtent en murailles enterrées, & quelques débris de maiſons. On voit encore les quatre

murs entiers d'une église; mais son architecture annonce qu'elle est du quinzième siècle au plus, au lieu qu'Aléria existait du temps des Sarrasins. On prétend qu'elle renfermait alors soixante mille habitans. Près de là les Historiens placent *Accia*, autre ville; mais il n'en subsiste aucuns vestiges.

Bonifacio & *Porto-Vecchio* présentent des terrains immenses, dont on pourrait tirer parti pour l'agriculture. Il y a des eaux & des bois; mais rien n'est cultivé que les environs des habitations.

L'air de Porto-Vecchio est mal-sain pendant l'été, à cause des marais qui l'environnent; c'est la faute des habitans, qui ont laissé leur port se remplir de vase, sur-tout dans son extérieur: les travaux que l'on ferait pour nettoyer ce port, le rendraient un des meilleurs & des plus beaux de la Méditerranée, & assainiraient le pays; mais nous avons Toulon & Marseille. Porto-Vecchio n'est qu'un chétif village, quoiqu'on l'appelle ville.

Bonifácio est à la pointe méridionale

de l'iſle, vis-à-vis la Sardaigne. Cette ville eſt ſituée ſur une hauteur, & aſſez bien fortifiée. Près de là ſont des grottes curieuſes, remplies de criſtalliſations. Je n'ai rien lu de ſi bien écrit, que la deſcription que fait Claudien des procédés de la nature pour la compoſition des criſtaux, dans ſes épigrammes, quoique ce n'en ſoit point un ſujet (1).

Sartène fait un commerce de vin & de blé; mais ces cultures ne s'étendent pas bien loin. Il s'y trouve auſſi des châtaigniers. Cette province eſt bien ſituée pour le commerce, le golfe de Valinco pénétrant fort avant dans les terres. Les habitans de Sartène ſe ſont imaginés qu'ils étaient nobles; depuis que cette chimère les berce, ils paſſent leur vie à ne rien faire, & cette bourgade n'eſt remplie que de gueux glorieux. Les montagnes voiſines recèlent des marbres.

La Province d'Ajaccio jouirait des avan-

---

(1) *Poſſedit glacies naturæ ſigna prioris,*
Quæ ſit parte lapis frigora parte negat, &c.

tages d'un commerce facile, ſon golfe étant auſſi très-profond, ſon étendue conſidérable, & ſon territoire arroſé & couvert de bois. C'eſt cependant une des moins cultivées. La ville de ce nom eſt jolie, les rues alignées & paſſablement bâties; c'eſt la ſeule qui ait l'air d'une ville Françaiſe.

Vico poſsède les plus beaux bois de l'iſle; le golfe de Sagone, d'un côté, & celui de Porto, de l'autre, en facilitent le débouché. Cette province eſt ombragée de châtaigniers & d'oliviers; ſes vallons ſont arroſés, &, malgré tant d'avantages, la culture y eſt faible. Vico n'eſt qu'un village, près duquel il y a, à *Guagno*, des bains d'eaux chaudes.

Corté, le centre de l'iſle, eſt dans le même état de langueur, malgré un grand chemin qui conduit à Baſtia des eaux, des bois, & des vallons ſuſceptibles de culture. On trouve de l'or, du ſoufre & du talc dans ſon territoire. La ville de ce nom, jadis la capitale de l'iſle, eſt une vilaine bourgade toute ouverte, ſous l'égout d'une haute montagne, au pied de laquelle elle ne

reſſemble pas mal à un vieux nid d'hirondelle abandonné. Un certain M. de Saint-Angelo, qui a fait une carte de Corſe, a mis dans ſon Hiſtorique, que, depuis Janvier 1767 juſqu'en Mars 1768., il s'était établi *quarante-ſept mille* étrangers à Corté, qui ne peut pas contenir quatre mille perſonnes. Il faut croire que c'eſt une faute d'impreſſion, & qu'à l'*errata* on ôterait le mot *mille*. Auſſi, pourquoi un Géographe veut-il faire l'Hiſtorien, *& ſic de cæteris?*

La Province de Calvi eſt une des moins propres à l'agriculture, ſauf quelques vallons qui débouchent à la mer. La ville de ce nom, ſituée ſur un rocher, eſt aſſez forte. L'intérieur eſt à la Corſe, c'eſt-à-dire, comme le quartier des Urſins.

L'Algagliola & *l'iſle Rouſſe* ſont deux petits villages ſur le bord de la mer, qui font un peu de commerce.

La Balagne, ſi vantée par ſa fertilité, la voit toute concentrée, ainſi que ſa richeſſe, dans la ſeule piève de Tuani. L'huile eſt le principal objet de ſon commerce, mais il eſt conſidérable; on y trouve encore beau-

coup d'amandes. Cette piève de Tuani eſt un petit vallon de deux lieues de long ſur une de large; c'eſt le jardin de l'iſle : mais, de quelque côté qu'on en ſorte, la Corſe reprend ſon ſérieux, & il n'eſt plus queſtion que de montagnes arides, ſur-tout vers la partie du Nebio. Il s'y trouve du porphyre très-beau; on en a tiré pour la chapelle de l'Annonciation de Florence. Il y en a de rouge dans la rivière de Caccia.

Le Nebio n'a de bon que ſa vallée, qui aboutit au golfe de Saint-Florent, point actuellement ſans défenſe, & qui m'a paru important pour celle de l'iſle : quand on eſt maître de ce golfe, on pénètre dans le vallon, & l'on s'étend, ſans obſtacles, ſur les hauteurs qui dominent la province de Baſtia & la Balagne, d'où l'on peut ſe porter par toute l'iſle; en ſorte que les Corſes ſe regardèrent comme perdus, dès que nous nous fûmes aſſurés de ces débouchés-là.

Saint-Florent eſt un chétif village au fond du golfe; l'air y eſt mal-ſain, par la même cauſe qui fait déſerter Porto-Vecchio : le même remède ſe préſente, & il

faudrait, je crois, l'employer avant d'entreprendre aucunes fortifications; cependant on demeure toute l'année à Saint-Florent, & le Commandant actuel y eſt depuis fort long-temps.

De cette courte deſcription, on peut conclure que le commerce de l'iſle ne peut être fort actif en ce moment; auſſi la balance en était-elle, contre nous, en 1776, d'environ quatre-vingt mille livres par mois, qui ſortaient de l'iſle pour ſon approviſionnement en tout genre.

Les droits de douane ſont de quinze pour cent ſur les objets d'importation venant de l'étranger, & de ſept & demi pour cent pris en France (1). De bonnes vues ont ſans doute dirigé le Gouvernement; on a eu pour objet d'engager les Corſes à ſe paſſer des ſecours étrangers, en les leur faiſant acheter un peu cher: peut-être une franchiſe générale eût-elle appelé, dans les ports de la Corſe, un commerce que

(1) Depuis on a fait des changemens avantageux dans cette partie, & dans pluſieurs autres branches de l'Adminiſtration.

les entraves fiscales effarouchent toujours. De simples droits d'ancrage auraient pu remplacer, à peu de chose près, le produit des douanes; nous aurions accoutumé les peuples voisins à venir relâcher en Corse, & peut-être cette isle serait-elle déjà un des entrepôts du commerce de la Méditerranée comme je l'ai dit, & la première échelle du Levant, si on eût commencé par-là; peut-être aussi me trompé-je, & dois-je me borner à vous exposer des faits sans commentaires, comme je me le suis promis.

L'impôt unique en Corse est la subvention. C'est une taille réelle, les fonds seuls y sont sujets; le Gouvernement a pensé qu'en les taxant il stimulerait l'inertie du Corse : avec toute autre Nation, cela aurait pu réussir; mais celle-ci fait exception aux règles; l'impôt semble la décourager : on vient de changer quelque chose à ce plan d'imposition.

En général, je vois qu'il faut parfaitement connaître le génie du peuple & le physique du pays, pour y asseoir l'impôt; à

plus forte raiſon, chez une nation nouvellement ſubjuguée, & qui vivait dans l'anarchie & les horreurs des guerres civiles.

Le Corſe ne peut pas ſe paſſer de maître, & c'eſt un titre à ſa haine que de le devenir: il eſt pareſſeux par tempérament, le climat y ajoute; il l'eſt par découragement, c'eſt le fruit de ſes diſcordes : il faut donc le ménager, & pour tâcher de ſe le concilier, & pour le ramener inſenſiblement au goût du travail, qu'on ne lui inculquera jamais bruſquement.

La grande objection eſt que le produit des douanes & de l'impôt territorial diminue les dépenſes qu'exige la Corſe.

Je réponds qu'il peut être des moyens plus ſimples & plus faciles de réduire, d'une part, ces dépenſes, &, de l'autre, de remplacer le montant de ces deux impôts, en ſoulageant la Nation; ce doit être l'objet des recherches du Gouvernement. Je ſuis perſuadé que ſi l'on propoſait aux Etats de ſoulager la caiſſe civile de l'Iſle, des 300,000 livres environ que la France y verſe tous les ans, ils s'y

ſoumettraient; en ce cas, il ne faudraít pas ſonger de ſi-tôt à claſſer la Corſe parmi les provinces productives, mais ſon temps viendrait.

Il ne faut ſur-tout jamais perdre de vue que le Corſe eſt habitué à vivre frugalement; qu'en conſéquence, ne connaiſſant que peu de beſoins, il n'eſt pas diſpoſé à un travail qui lui produirait au-delà de ce qui lui eſt ſtrictement néceſſaire pour vivre: une pareille Nation donne peu de priſe aux calculs politiques. Je crois que le meilleur de tous en ce moment-ci, eſt d'amener des bras étrangers en Corſe. Mais il faut de la ſageſſe, de l'économie dans l'établiſſement des Colonies, &, dans tous les cas, de la fermeté avec les Nationaux; *ni tort ni grace* doit être la deviſe de l'adminiſtration.

Il ne m'appartient point de parler de la partie militaire; mais, à en juger par l'état des choſes en Amérique & en Europe, & par l'eſprit de vertige qui agite les Anglais, & qui leur fait oublier qu'il ne faut jamais ſacrifier de l'argent

ni des hommes pour s'emparer d'un pays ouvert, & qu'on peut perdre auſſi facilement qu'on l'a conquis, la Corſe paraît être le ſeul point en Europe ſur lequel cette Nation puiſſe méditer des projets de vengeance, & nous obliger à une diverſion. Pourquoi continue-t-elle une penſion de mille livres ſterlings à Paoli ? Cet épouvantail, quoique uſé & de peu de reſſource, pourrait encore occaſionner le maſſacre de quelques fanatiques du *Niolo*, & nous donner de l'inquiétude, ſi nous n'étions pas en force dans l'iſle.

Le Niolo eſt un baſſin d'environ quatre lieues de long ſur deux de large, ſitué entre les provinces de Vico, Calvi & Corté, & enclavé dans cette dernière ; il a la forme d'un bateau. Tous ſes habitans ont l'aſpect ſauvage, & les manières plus rudes qu'ailleurs. Ce ſont des paſteurs errans toute l'année dans l'iſle avec leurs troupeaux, que leur pays ne peut nourrir non plus qu'eux. Cet entonnoir eſt très-important en temps de guerre ; il n'a que quatre iſſues, dont chacune peut être

défendue contre dix mille hommes avec une poignée de monde : en cas de révolution, ce ferait le premier poste à occuper. Les avenues en sont de la plus grande difficulté ; ce sont des sentiers taillés dans le roc, & toujours en pente sur des précipices profonds. Les Corses connaissent bien l'avantage de la position de ce petit pays. C'est-là que se fit la dernière révolte : elle eût pu avoir des suites ; mais les Niolins se pressèrent trop d'annoncer leur projet, & pas assez d'occuper les quatre gorges qui donnent entrée chez eux. Quand ils y songèrent, nos troupes s'en étaient déjà emparées.

On peut considérer la Corse comme pouvant servir de réfuge aux malheureux Grecs schismatiques, tourmentés dans le Levant, & qui, depuis long-temps, soupirent après un lieu de repos & de protection. La colonie de Carghèse peut devenir le noyau d'établissement plus nombreux, & l'exemple de cette Nation active & industrieuse pourra influer sur le Corse, qui ne se mettra jamais en mouvement que par imitation.

Nous avons encore les malheureux Acadiens, ſujets fidèles, qui n'ont pas voulu fléchir ſous le joug Anglais, & qui languiſſent épars dans le Royaume. Ils ſont à charge au Gouvernement, ſans jouir d'une exiſtence aſſurée. Quelques avances bien dirigées peuvent faire proſpérer ces familles infortunées ſur quelques parties incultes de la Corſe.

Enfin cette iſle nourrit beaucoup de cèdres, de pins & de ſapins d'excellente qualité, & des plus belles dimenſions, propres au ſervice de la marine. La forêt d'Aitone, entr'autres, eſt une pépiniére intariſſable de beaux arbres; elle avait déjà cette réputation du temps de Dioniſius Affer, & cet Hiſtorien dit à ſon ſujet:

Nulla tamen tellus latiſſima robora ſylvæ,
Sic habilis generat.

En introduiſant une meilleure culture & une meilleure façon, la Corſe fournira d'excellentes huiles & de bons vins: les mûriers y réuſſiſſent, & on y fait de la ſoie aſſez belle. Jadis le tribut des Corſes était en cire, l'éducation des abeilles y eſt

par conséquent indiquée. On y a fait autrefois du sel, pourquoi n'en ferait-on pas encore ? Voilà, avec le blé que des desséchemens procureront, ce qu'on peut espérer de cette isle. N'avons-nous pas en France des provinces qui, privées des mêmes avantages de situation, ne présentent pas de plus grandes ressources du côté du sol ?

Il n'y a ni loups ni lapins en Corse; mais les renards y sont assez forts pour dévorer les jeunes agneaux. Toutes les espèces y sont plus petites qu'ailleurs, & paraissent dégénérées; le porc, les merles & les pigeons y sont excellens, la volaille & le gibier médiocres, excepté le sanglier, qui n'est ni gros ni féroce. Le poisson de la Méditerranée ne vaut pas celui de l'Océan; c'est comme le poisson d'étang, comparé à celui de rivière. J'en excepte le thon & le saint-pierre.

La Corse, qui peut avoir trente lieues de long sur une largeur inégale, qui n'en passe pas quinze, contient à-peu-près cent trente à cent quarante mille, tant Nationaux que Français & Etrangers.

On trouve dans cette isle, comme vous l'avez pu voir, de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du plomb, du soufre, de l'antimoine, du basalte, du talc, de l'alun de roche, du cinabre, du jaspe, du porphyre, des marbres de diverses couleurs, & des topases jaunes à formes pyramidales & carrées.

La meilleure pierre à bâtir s'appelle *travertina ;* elle est fort dure & fait parpaing. Il y a beaucoup de cristaux dans les montagnes de Cagna, de la Cazinca & du Niolo.

Il croît du corail blanc & rouge le long des côtes (1); le noir n'est qu'un madrépore imparfait. Les rochers du cap Corse sont couverts de coralloïdes : il y a beaucoup de pinnes-marines vers Porto-Vecchio; on en file la touffe soyeuse. La pierre ollaire est fort commune du côté des deux Poggio, villages du Fiumorbo.

---

(1) *Sic & coralium quo primum contigit auras,*
Tempore durescit, mollis fuit herba sub undis.
OVID. Mét. l. 17.

Pline s'eſt beaucoup amuſé à mentir ſur la Corſe, mais il n'eſt pas le ſeul; en général, les Corſes aiment à raconter des choſes merveilleuſes de leur iſle. Voici une énumération abrégée des choſes rares qu'ils prétendent qu'elle fournit.

La pierre allectorienne; comme elle ſe trouve dans le corps des vieux coqs, je ne ſais pourquoi la Corſe la revendique : il y a des coqs par-tout.

L'alicorno; c'eſt une pierre ſemblable à la corne d'une licorne : en exiſte-t-il ? au moins n'y en a-t-il pas en Corſe. *La pierre d'aigle & celle de vautour*; c'eſt le *quandros* qu'on trouve dans la tête des vautours : rien d'excluſif encore. *Le bézoard*; on dit que cette pierre ſe trouve dans le mouffoli, petit chevreuil du pays très-alerte.

La catochite ou *caconite*; cette pierre s'attache comme de la gomme à la main qui la tient quelque temps : on prétend qu'il y en a vers Algagliola : j'en ai cherché inutilement. J'ai ſeulement découvert quelques veſtiges, qu'on m'a dit être ceux

de l'ancienne ville de Calcuta. Cette pierre a pourtant été célébrée par le même *Dionisius Affer*, que j'ai cité au sujet de la forêt d'Aitone, dans un bouquin intitulé : *De Situ Orbis*, où j'ai lu ces vers-ci :

Postquam non longè cernentur littora Cyrni,
Corsica, quam pariter geminato nomine dicunt,
Nam solàm perhibent Catochitem *gignere terram.*
Corporibus lapis hic ceu glutine fertus adhæret, &c.

La chelonyte, ou pierre d'hirondelle, que l'Auteur confond avec la *chélidoine*, qui est une plante bonne pour la vue. Il prétend qu'elle guérit de la folie, de la rage, & sur-tout de la goutte. Ovide ne connaissait vraisemblablement pas cette pierre quand il a dit, *Lib. de Ponto :*

Tollere nodosam nescit Medicina podagram,
Nec formidatis auxiliatur aquis.

La chieppa, pierre que l'alose a dans sa tête, & qui guérit les fièvres quartes.

Jusqu'à des *pierres de corbeau*, quoiqu'il n'y en ait que dans une isle de la Mer-Rouge, où il va les chercher, dit un autre charlatan, pour féconder ses œufs quand ils ont été remués ou qu'ils sont durcis.

L'adianto, autrement *capel venere*, herbe qui ſe trouve vers *Biguglia*, village auprès de Baſtia. Pline dit que l'eau qui paſſe deſſus purge; que la plante priſe par infuſion eſt diurétique, & réſiſte au venin. *L.* 22, *chap.* 21.

Enfin, les enthouſiaſtes de la Corſe citent juſqu'aux *pierres de limace*, qui ſe trouvent dans leur tête, *en pleine lune*, & qui guériſſent les fièvres & les maux de dents; & Pline & Martial vantent le miel de cette iſle, & diſent qu'il purifie les pierres précieuſes.

Pour tempérer un peu les idées merveilleuſes que ces récits ont dû vous donner de la Corſe, je vous renvoie à ce que le collègue de Burrhus en dit. J'ai vu ſon triſte gîte au ſommet des arides montagnes du cap de Corſe; il conſiſte en une tour iſolée, d'où l'on découvre les côtes de France & celles d'Italie. Je conviens que la vue eſt vaſte; mais rien n'en interrompt la déſolante uniformité, que les tempêtes qui achèvent d'affliger les malheureux que cette continuelle & rebutante contemplation n'a pas encore endurcis.

Je vous fais grace de la poudre de corne de chèvre, qui mêlée avec de l'huile de myrrhe, fait renaître les cheveux, & avec du miel empêche le flux de ſang & la dyſſenterie; & de la vertu de celle de corne de cerf, qui, avec du fiel de vache, porté dans un ſachet par une femme, la fait concevoir. Vous me diriez: Où la vertu va-t-elle ſe nicher? Mais ce racontage a pour objet de vous donner une idée des anciens Hiſtoriens Corſes. Jadis dans l'enfance de la phyſique, la crédulité était la fidelle compagne de l'ignorance; aujourd'hui les ignorans ſavent au moins douter de ce qui les étonne.

Je finis par l'article des conceſſions, qui vous intéreſſe plus que les bagatelles dont je viens de vous entretenir. Il eſt pluſieurs cantons en Corſe ſuſceptibles de culture : mais je conſeillerais par-deſſus tout celles du mûrier, de l'olivier, de l'amandier, de la vigne, & l'éducation des abeilles, le tout ſans beaucoup de frais. Il faut avoir des châtaigniers pour la nourriture de vos colons & des porcs; les

chevaux mêmes du pays en mangent. Partout où vous pourrez établir des prairies naturelles, ne négligez pas cette ressource; ailleurs formez-en d'artificielles, vous aurez des troupeaux parqués & des engrais: alors vous pourrez fertiliser les terres légères & sablonneuses de l'isle, qui, sans ce secours, sont bientôt épuisées. Ménagez les bois; plantez-en sur-tout de pin, appelé dans le pays *larricio*. C'est une espèce de cèdre très-précieuse par sa beauté & sa bonté; cet arbre s'éleve jusqu'à cent trente pieds, droit & uni comme un jonc; sa résine est fine & transparente; son bois fort dur, & propre aux bâtimens de terre & de mer. Le chêne-verd est admirable pour le chauffage, ainsi que le vieil olivier. Les arbres fruitiers avortent, hors le figuier, l'amandier & le châtaignier qui réussissent par-tout.

Cagna & *Gradaccio* sont les montagnes les plus élevées de la Corse; cette dernière a un lac assez considérable sur son plateau; leurs environs sont couverts de bois. Si vous voulez voir tout ce que les

Bollandistes ont raconté de plus affreux de la Thébaïde, descendez dans la vallée de *Cruzzini*; mais non pas comme moi, qui ai manqué d'y périr, en roulant vingt toises de rochers avec mon cheval; j'en ai pour le reste de ma vie, pour avoir voulu aller voir de prétendues futaies de buis, où je n'ai trouvé que de mauvais brins de ce bois, propres au plus à faire des cuilleres.

Vous avez exigé, Monsieur le Comte, quelques détails sur la Corse, vous en auriez trouvé de plus satisfaisans dans les histoires modernes, entr'autres dans celle de M. l'Abbé Germanes; mais vous n'en auriez pas eu de plus vrais. Je ne vous cite que ce que j'ai vu; car il n'y a pas cent toises carrées, dans la Corse, que je n'aie parcourues. J'ai acheté mon brevet d'Historien un peu cher, &, je n'en suis pas encore remboursé.

En examinant le terrain des environs d'Antibes, les bois, les pierres, les couches de terre, & jusqu'aux productions du sol, je me suis confirmé dans l'idée que j'ai toujours eue, que la Corse avait été sépa-

rée de la Provence par une de ces grandes secousses qui ont bouleversé notre continent ; mais l'analogie ne s'étend pas au caractère des habitans, car le Provençal est aussi actif que le Corse est indolent.

Vous connaissez, Monsieur le Comte, les sentimens d'attachement & de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

Fin du troisième & dernier volume.



Ri-